



Hirendia - 1 - La légende d'Erakiem

MJK

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MJK



HIRENDIA

Tome 1 : La légende d'Erakiem

HIRENDIA

Tome 1:
La légende d'Erakiem

MJK

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Couverture: MJK

Crédits photos : Pexel : Ali Pazani, Egor Kamelev. Adobe stock : 180047922.

Police : Optimus princeps ; Blackchancery par Doug Miles.

Corrections: Emilie Chevallier

Tous droits réservés – MJK – Haute garonne

Première édition : novembre 2021

Dépôt légal : novembre 2021

À Lilia qui a changé ma vie.

CHAPITRE 1

La devanture vitrée de *La mie du petit déjeuner* exposait plusieurs genres de pâtisseries. Des gâteaux au chocolat, des éclairs à la vanille, en passant par des brownies et des macarons de toutes les couleurs et à tous les parfums.

Juste à côté de la vitrine, une vieille dame aux cheveux grisonnants était peinte sur une planche de bois. Elle portait un tablier bleu et un plateau sur lequel se trouvait une dizaine d'énormes cookies. Le cliché de la mamie parfaite.

En l'observant, je vis mon reflet dans la vitrine de la boulangerie et grimaçai. Comme beaucoup de femmes, je rêvais d'avoir un corps sculpté et tonique. Mais, n'ayant nullement l'envie de faire du sport, je me satisfaisais de ce que j'avais sans trop me plaindre. J'avais bien pris quelques cours d'autodéfense à la demande de mon père qui s'inquiétait de ma sécurité, mais j'avais très vite réalisé que je ne possédais pas un énorme talent pour le combat. Malgré tout, j'étais dorénavant capable de me protéger si quelqu'un venait me chercher des noises, en admettant que cette personne ne soit pas beaucoup plus forte que moi, bien entendu.

Ma morphologie était dans la moyenne. Je n'avais pas de longues jambes de mannequin, mais elles étaient assez grandes pour atteindre mon paquet de céréales préférées au supermarché, et c'était le principal. J'avais aussi quelques formes acquises grâce à ma nouvelle addiction au sucre. Si l'on m'avait dit un jour que vivre au-dessus d'une boulangerie était si contraignant, j'aurais peut-être réfléchi à deux fois avant d'y emménager. Malheureusement, cela faisait déjà un an que j'avais posé mes cartons dans cet appartement, et le constat était simple : j'avais pris cinq kilos. Du moins, c'était ce que je racontais aux gens qui osaient me faire une remarque sur ma prise de poids. Peut-être qu'en vérité, j'atteignais les six kilos et quelques centaines de grammes supplémentaires. Mon ego préférerait enjoliver un peu la réalité. Je savais que je devais faire quelque chose, lutter contre l'odeur sucrée qui envahissait mes narines dès le réveil, fermer les yeux en passant devant la vitrine colorée juste à côté de la porte d'entrée de mon immeuble, ou encore, sortir sans argent, histoire d'être certaine de ne pas craquer. Mais que voulez-vous... Je manquais cruellement de volonté. J'aurais pu me mettre au régime, mais mon amour pour la nourriture était trop fort. Le seul effort que je daignais faire était de changer mes habitudes ; j'allais au travail en marchant plutôt qu'en voiture. Ça me faisait faire de l'exercice et c'était mieux

pour la planète.

Un petit pas pour l'écologie, un grand pas pour Isiara.

Mon paternel disait que mes nouvelles formes faisaient tout mon charme et j'essayais de le croire, mais il y avait des jours où c'était plus difficile. Dans ces moments-là, je me concentrais sur tout ce que j'aimais chez moi, comme ma peau qui avait toujours été immunisée contre le moindre bouton. Un véritable miracle, selon mes copines de collège et de lycée qui ruinaient leurs parents en fond de teint et correcteur. J'appréciais aussi mes yeux marron entourés de longs cils noirs, ce qui m'épargnait la plupart du temps d'avoir à mettre du mascara. Avec mes cheveux cependant, c'était une autre histoire. Je possédais une crinière châtain, aux reflets caramel sortis de nulle part, et absolument indomptable. J'avais abandonné l'idée d'arriver à en faire quelque chose et avais coupé mes cheveux au carré avant de les laisser libres de vivre leur vie de rebelles. Parfois, cela donnait un effet « saut du lit » que la plupart des fashionistas rêvaient de copier, le reste du temps je ressemblais juste à une fille qui avait mis les doigts dans une prise. Deux salles, deux ambiances.

J'entrai dans la boutique, et le carillon prévint les propriétaires de mon arrivée en jouant une mélodie cristalline que j'aurais eue en horreur à leur place. Imaginez entendre cela à chaque fois que quelqu'un passe la porte, quel enfer ! Mon regard s'accrocha tout de suite sur les muffins aux pépites de chocolat à peine sortis du four, et dont l'odeur titilla mes narines. Je faillis presque fermer les paupières pour profiter du moment, mais l'arrivée d'un vendeur me tira de ma rêverie.

La lumière du soleil qui filtrait à travers la vitrine créait une multitude de reflets sur ses cheveux blonds. Il avait une peau pâle, des yeux vert foncé, et portait un tablier à l'effigie du magasin. Il m'accueillit d'un froncement de sourcils avant de me dévisager. Pas de bonjour, ni aucun « que puis-je pour vous ? ». Non, rien, juste son regard insistant.

— Bonjour, j'aimerais un muffin, s'il vous plaît.

Et un peu moins d'attention.

Je m'observai discrètement. Je n'avais pas enfilé mes vêtements à l'envers et n'avais aucune tache disgracieuse sur mon pull. Pourtant, en relevant mes yeux vers lui, je remarquai que son regard ne m'avait pas quittée. Il finit par me servir, sans bouger d'un pouce, à l'exception de son bras qui alla chercher mon petit déjeuner pour le poser devant moi.

Je mis la monnaie sur le comptoir avant de partir en baragouinant « bonne journée ». Je n'attendis pas qu'il réponde, Dieu seul sait s'il allait le faire. Je sortis tellement vite que le carillon continua de danser et de lancer des sons aigus alors que j'avançais dans la rue qui

menait à mon boulot. Les frissons qui remontaient le long de mon dos finirent par disparaître, mais seulement une fois que je fus arrivée sur place.

Le bâtiment dans lequel je travaillais était, vu de l'extérieur, une accumulation de fenêtres sur une dizaine d'étages. Il était loin d'être flambant neuf comme ses voisins et, même si d'ici ce n'était pas flagrant, embaucher quelqu'un pour faire les vitres n'aurait pas été du luxe.

Je pénétrai dans l'immeuble et avançai dans le couloir à la moquette grise et aux murs blancs, imprégnés par l'odeur de la cigarette et du café. Je montai jusqu'à mon étage et lançai un salut discret à mes collègues en passant devant leurs portes. Puis je promis à la machine à boissons de vite aller la rejoindre, avant de filer dans mon bureau où trois ordinateurs n'attendaient que moi pour commencer leur journée. Je les nommais Karl, Bobby et Gertrude. Cette dernière avait tendance à faire de ma vie un enfer, alors que les deux premiers faisaient leur possible pour me la faciliter. Autant dire que si ce n'était que de mon fait, Gertrude aurait déjà été jetée par la fenêtre pour s'éclater violemment sur le bitume tout en bas. Mais Gertrude était à la compagnie, et la société n'en avait rien à faire que je galère avec du matériel récalcitrant.

La journée se déroula dans une routine consternante, mais réconfortante. On pouvait dire que j'avais passé plus de temps dans ma vie devant un écran qu'en soirée. Est-ce que cela me désolait ? Pas vraiment. J'avais quelques connaissances que je voyais de temps en temps, à l'occasion d'un cinéma ou d'un restaurant. Je n'étais pas vraiment proche d'eux, car nous n'avions pas les mêmes occupations, la même vision des choses, ni les mêmes buts dans la vie, mais c'était toujours agréable d'être sociable pendant quelques heures.

Quand la cloche de l'église sonna dix-sept heures, un sourire naquit sur mes lèvres. Ça pouvait être très agaçant de travailler non loin d'une église et de devoir entendre le bruit assourdissant des cloches chaque heure. Ça l'était surtout le matin, quand le temps semblait longuement s'étirer. Mais une fois que venait le moment de rentrer chez moi, le son en devenait presque divin, comparable à un bon pain au chocolat.

La météo s'était gâtée au fur et à mesure de la journée. De nombreux nuages gris cachaient le soleil, et des gouttes de pluie se jetèrent sur moi dès que je fus sortie de l'immeuble. Je me mis à courir et arrivai devant chez moi essoufflée et totalement trempée. Je lançai un coup d'œil à la boulangerie ; elle ne semblait pas ouverte, ce qui était étrange pour un mercredi, jour d'affluence. Peut-être que la propriétaire était malade, ce qui expliquait le remplaçant de ce matin. Ou peut-être même qu'ils avaient fermé, car il avait fait fuir tous les

clients. Je me mis à sourire en imaginant d'autres hommes et femmes partir en courant sous le regard pesant du vendeur aux cheveux blonds.

Je rentrai dans mon immeuble, montai les escaliers qui menaient au premier étage et avançai jusqu'à la porte de mon appartement, non sans laisser des traces de mon passage. Des minuscules flaques d'eau s'étaient formées le long de mon chemin.

J'abandonnai mes chaussures et ma veste dans le sas qui me servait d'entrée avant de pénétrer dans mon salon.

Mon appartement n'était pas immense, mais me satisfaisait. Je ne voulais pas payer un loyer exorbitant pour de l'espace que je n'utiliserais jamais. J'étais seule, je n'avais pas de petit copain, pas de meilleurs amis pour squatter mon canapé, pas même un chat. Je me contentais de nourrir celui de ma voisine du dessus quand elle partait en vacances, et cela me suffisait pour l'instant. Mon objectif était d'économiser pour m'offrir l'écran immense que je comptais installer devant mon lit et sur lequel je prévoyais de regarder tous les films et toutes les séries possibles. Nul doute que mon père, grand ami de la nature qui ne supportait pas de rester enfermé à ne rien faire de productif, s'arracherait les cheveux s'il l'apprenait.

Ma décoration était en accord avec mes passe-temps. Mes nombreux livres et DVD étaient entreposés sur cinq bibliothèques, un plaid tout chaud aux motifs de Noël recouvrait le canapé gris, et des photographies que j'avais achetées dans une boutique lors de mes vacances au bord de la mer habillaient les murs. On y voyait des paysages saisissants, des couleurs magnifiques, des contrastes travaillés. Ma cuisine était petite, mais possédait le minimum requis, c'est-à-dire un frigo, un four, un micro-ondes et un évier. Ma chambre était plus chargée avec ses multiples affiches de film encadrées, son bureau dans un coin où attendait mon ordinateur, ainsi qu'un meuble de télévision, vide pour le moment. Je ne parlais même pas de mes placards qui débordaient de fringues, que je ne mettais pour ainsi dire jamais. Personne n'avait besoin d'autant de vêtements et pourtant, maintenant qu'ils étaient là, je n'arrivais pas à m'en débarrasser.

Je haussai les épaules et filai dans la salle de bain pour prendre une douche rapide. La sensation de mes cheveux mouillés qui collaient à ma peau m'avait toujours dérangée.

La soirée passa à toute vitesse, je me préparai un plat de pâtes pour le soir même et le lendemain, avant de partir m'installer dans mon lit avec mon ordinateur.

Je finis par m'endormir plusieurs heures plus tard, bercée par le clapotis de la pluie qui frappait à ma fenêtre. Je fis une nuit sans cauchemar, sans rêve, paisible et douce.

Le calme avant la tempête.

Chapitre 2

Mon réveil était réglé sur huit heures quinze. Comme tous les matins, il avait sonné, mais, trop fatiguée pour poser un orteil hors du lit, j'avais décidé de retarder le moment de me lever de cinq minutes. Puis de dix. Puis de quinze. Résultat, j'étais en retard.

Après m'être préparée en quatrième vitesse, je sortis de mon immeuble, clés à la main. Pas le temps de faire le trajet à pied aujourd'hui.

Une dizaine de minutes plus tard, j'arrivais au parking où je comptais me garer, sauf que l'entrée par laquelle je passais habituellement sans problème était totalement encombrée. Je levai la tête pour en chercher la raison et aperçus une quinzaine d'hommes étrangement vêtus en plein milieu de la route. Plusieurs voitures s'étaient arrêtées, quelques personnes étaient même descendues pour essayer de les prendre en photo, mais ils firent un pas en arrière quand l'un d'eux dégaina une épée.

Pas un flingue ni un couteau, non. Une épée.

Il ne me fallut qu'une seconde pour réaliser que tout cela devait être une mise en scène pour un événement quelconque qui allait sans doute se dérouler en ville.

Je jetai un œil curieux au groupe qui avançait dans ma direction. L'homme qui tenait l'épée était habillé de la même manière que tous les autres, il portait des vêtements près du corps, ainsi qu'une veste à capuche qui recouvrait son visage. Le tissu sombre ressemblait presque à du cuir, il était épais, prêt à parer les légères attaques qu'il pourrait recevoir. Un petit logo brodé au fil d'argent et représentant un cube était cousu sur son épaule. Son corps était tendu comme un arc, ce que je pouvais comprendre, j'aurais eu une réaction similaire si des dizaines de regards s'étaient braqués sur moi.

Je souris et me faufilai entre les voitures, m'arrachant du spectacle pour aller me garer un peu plus loin. J'aurais au moins une excuse pour expliquer mon retard, c'était déjà ça de pris.

Je remontais la rue à pied et contournais la foule qui était en train de se créer autour du groupe d'acteurs, quand j'entendis un gémissement, puis un bruit d'épée. Je jetai un œil en arrière, mais un tas de personnes me bouchaient la vue. J'hésitai à revenir sur mes pas pour observer comment tout cela allait se finir, mais mon patron n'apprécierait sûrement pas.

Une fois à mon étage, j'aperçus Billy, mon voisin de bureau, à la machine à café. Il discutait de sa voix grave et peu mélodieuse. Billy

était un grand blond, maigre comme un clou, qui possédait encore une peau acnéique à trente ans, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une aisance absolument époustouflante dès qu'il s'agissait de parler de lui.

— Il paraît qu'ils vont tourner un film, expliquait-il à Rebecca, la fille des ressources humaines qui bossait à l'étage du dessus. Je le sais, mon cousin travaille dans l'audiovisuel. Tout ça, c'est pour faire un coup de pub.

Captivée, elle hocha la tête.

— Peut-être même que je pourrais essayer de te faire passer des auditions, proposa-t-il d'un air nonchalant.

Les yeux de Rebecca brillèrent d'excitation et je fis demi-tour pour aller grimacer un peu plus loin. J'aurais mis ma main au feu que Billy n'avait pas de cousin, et que Rebecca s'intéressait à lui seulement pour ce qu'il pourrait lui rapporter.

Je soupirai.

Parfois, j'avais l'impression de ne pas être faite pour ce monde.

Arrivée dans mon bureau, je pris cinq minutes pour appeler mon père. Cela faisait un moment que je n'avais pas eu de ses nouvelles et, connaissant sa nature de papa poule, il ne le lui faudrait pas longtemps avant de prendre lui-même l'initiative de me téléphoner.

J'écoutais les sonneries défiler pendant que j'attrapai ma tasse Star Wars. Dès que mon coup de fil serait terminé, j'irais la remplir de café.

— Allo, ici super papa.

Je levai les yeux au ciel.

— Est-ce qu'un jour tu arrêteras de répondre de cette manière ? lui demandai-je, amusée.

— Ça m'étonnerait fort. Comment vas-tu ? Tu es au travail ?

Je hochai la tête avant de me rendre compte qu'il ne pouvait pas me voir.

— Exact. Je suis arrivée en retard. Mon corps ne daignait pas se lever et pour couronner le tout, des hommes déguisés à moitié en ninja et se trimbalant avec des épées sont en train de parader sur le parking. Autant te dire qu'il m'a fallu plus de temps que nécessaire pour me garer.

Je pensais qu'il allait se mettre à rire, ou bien qu'il me prendrait pour une folle, mais sa voix devint anxieuse :

— Tu as bien dit... des épées ?

— Ne t'inquiète pas, elles sont sans doute en plastique, dis-je en souriant.

Un hurlement se fit entendre au loin et un de mes collègues passa soudain en courant devant mon bureau.

Je fronçai les sourcils.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce...

— Est-ce qu'il y avait quelque chose de cousu sur leurs tenues ? me coupa mon père.

— Quoi ?

Je me levai en l'écoutant d'une oreille. Deux autres personnes filèrent en coup de vent au bout du couloir.

— Est-ce que quelque chose était cousu sur leurs tenues ? répéta-t-il. Un flocon, une feuille, une flamme ou bien une étoile ?

— Une sorte de cube. Mais qu'est-ce que ça peut te faire ce qu'il y a de...

— Un cube ? s'étonna-t-il. Tu en es bien certaine ?

— Je sais encore reconnaître un cube, lui fis-je remarquer.

Le silence fut court avant qu'il me lance :

— Je ne sais pas qui ils sont, mais je sais d'où ils viennent et ils ne doivent pas te mettre la main dessus, Isiara. Pars ! Pars, tout de suite !

Je fronçai les sourcils.

— Je suis au travail, Papa. Je ne peux pas m'en aller comme ça. Et d'ailleurs pourquoi diable devrais-je le faire ?

— Ce ne sont pas des épées en plastique. Et ces gens ne sont pas n'importe qui. Tu dois fuir, et vite !

J'entendis encore un cri et finis par passer ma tête dans le couloir. L'un des hommes du groupe dont nous parlions était à quelques mètres de moi, il fixait du regard l'un de mes collègues, qui tremblait comme une feuille. Sans que je puisse comprendre ce qu'il se déroulait exactement, la tête de Jean-Yves tomba sur le sol alors que l'homme abaissait son épée. Du sang ruisselait de la lame.

— Isiara !

Mon père ne cessait de répéter mon prénom, il me suppliait de lui répondre, mais surtout de fuir, de partir vite et de le rejoindre, mais je restais bloquée, sous le choc.

— Ils en ont après toi, Isiara. Va-t'en !

Comme si mon cerveau saisisait enfin que la situation devenait trop compliquée pour demeurer stoïque, je me mis en mouvement. J'avancai dans le couloir, en direction des escaliers qui se trouvaient le plus loin possible du tueur à l'épée, le téléphone dans une main, ma tasse Star Wars dans l'autre. Il aurait été sans doute plus intelligent de l'abandonner dans un coin, mais vraisemblablement mes neurones étaient trop occupés à essayer de comprendre ce qui se passait pour penser à ce problème. La porte menant au sas puis aux escaliers s'ouvrit brutalement, laissant apparaître un autre individu vêtu en combattant. Heureusement pour moi, celui-ci semblait dénué d'armes, ou du moins je ne lui en voyais aucune. Il lui fallut un instant pour s'apercevoir que je me tenais devant lui et moitié moins de temps pour me regarder avec des yeux terrifiants. Sans réfléchir, je lui envoyai ma tasse dans la tête, utilisai une prise d'autodéfense pour le pousser du

chemin et partis en courant vers les escaliers. Merci, Papa, de m'avoir forcée à suivre ces cours !

Je dévalai les marches comme si la mort était à mes trousses avant de me dire que c'était peut-être exactement le cas. Juste derrière moi, j'entendis mon assaillant se relever. J'accélérai mon allure et sortis enfin de l'immeuble, le souffle court. Mes jambes prirent la direction de ma voiture sans me demander mon avis, alors que ma tête ne cessait de se retourner pour vérifier si quelqu'un me poursuivait.

Ma Twingo me paraissait être au bout du monde, mais je l'atteignis enfin et essayai tant bien que mal de faire cesser le tremblement de mes mains pour pouvoir insérer la clé dans la serrure. Pourquoi diable n'avais-je pas une fermeture centralisée comme les trois quarts de la population ?

Je pénétrai dans ma voiture, allumai le contact, fis une marche arrière violente et entrai de plein fouet dans la Fiat Panda garée juste derrière. Pendant une seconde, mon cerveau hésita à laisser un mot, puis je me mis une baffe imaginaire et appuyai sur l'accélérateur pour m'échapper le plus rapidement de ce guêpier. La route qui menait jusqu'à chez mon père passait devant l'immeuble que j'essayais de fuir et d'où l'homme à l'épée venait justement de sortir. Sa capuche glissa vers l'arrière, et je reconnus alors le visage du vendeur de la boulangerie.

Le corps tremblant, je rentrai ma tête dans mes épaules. Son regard se fixa sur moi. Sans attendre une seconde, j'accélérai de nouveau.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? hurlai-je à mon père, après m'être rappelé qu'il était peut-être encore au bout du fil.

D'accord, ce n'était pas très poli, mais à ce moment-là, je n'en avais vraiment rien à faire.

Si j'entendis le soulagement dans sa voix, sa réponse ne me convint pas du tout :

— Rejoins-moi à la maison.

— Et quoi ? On va se faire une tartiflette en parlant de mon collègue Jean-Yves qui a perdu sa tête sur la moquette grise de mon travail ?

Bravo, Isiara, maintenant tu auras cette image à chaque fois que tu voudras manger une tartiflette.

— Ça ne sert à rien d'en discuter au téléphone, concentre-toi sur ta conduite et fais vite.

C'étaient deux ordres qui n'allaient pas du tout ensemble. Je lui en fis d'ailleurs la remarque avant qu'il me raccroche au nez. Puis je balançai mon portable sur le fauteuil passager et soufflai un bon coup. Je faisais un cauchemar, ce qui était en train d'arriver ne pouvait pas être vrai, ce n'était pas possible. J'observai le paysage défiler par la fenêtre. Petit à petit, la ville laissa place à des champs à perte de vue.

Le calme commençait à revenir dans ma tête, même si je ne pouvais m'empêcher de regarder dans mon rétroviseur toutes les dix secondes pour vérifier que personne ne me suivait.

Devant chez mon père, tout semblait normal. Les volets étaient ouverts. Pommette, la chatte tricolore du voisin faisait sa promenade, la vieille Myriam de l'autre côté de la rue m'épiait de sa cuisine en toute indiscretion, et Rand bricolait dans son jardin. C'était comme si personne n'avait tranché de tête ce matin.

J'entrai dans la maison en furie, prête à hurler, mais mon père me prit de court et me serra fort dans ses bras, réduisant à néant ma crise d'hystérie en devenir.

— Tu n'es pas blessée ?

Je hochai la tête de droite à gauche et il me lâcha. Une fois qu'il fut devant moi, je remarquai le poignard serti de pierres colorées et brillantes qu'il tenait dans la main.

— Pourquoi portes-tu cette arme, Papa ?

Il devait y avoir une bonne raison. Une raison qui expliquerait que je venais de parcourir ville et campagne pour rejoindre mon père, alors que j'étais censée travailler et pester sur Gertrude.

— Suis-moi.

Il partit dans la cuisine et je lui obéis sans rien comprendre. Je le regardai ouvrir l'un des placards et en sortir un pistolet d'une boîte à sucre.

Je reculai d'un pas.

— Non, mais combien d'armes caches-tu dans cette maison ?

Il soupira, posa le pistolet et le poignard sur la table et alla ensuite chercher deux verres et une bouteille de jus de fruits. Il nous servit avant de s'asseoir en face de moi. Comme si c'était le moment de se boire un coup.

— Je n'ai pas soif, déclarai-je, encore sur les nerfs.

— Moi, oui.

J'observai le visage de mon père, ses yeux verts, son nez droit et sa mâchoire carrée. Ses traits étaient tendus, ses cheveux châtains totalement décoiffés. Il portait un pull marron, un pantalon beige et des bottes en cuir, bottes que je n'avais absolument jamais vues de ma vie avant aujourd'hui.

— Peux-tu me dire ce qu'il se passe ? Pourquoi des gens munis d'épées viennent-ils à mon travail et pourquoi sembles-tu savoir ce qu'il se trame alors que je n'en ai pas la moindre idée ?

— Je ne sais pas par qui ni même comment, mais ton existence a été révélée.

Je fronçai les sourcils. Sa réponse n'avait aucun sens et je commençais à me dire que quelque chose ne tournait pas rond. Et si

tout cela n'était en fait qu'une vaste blague ? Si ce n'était que de fausses épées, du faux sang, une fausse tête de Jean-Yves, et que mon père se moquait juste de moi ?

— Mon existence ? Tu sais que je suis née il y a vingt-quatre ans ? Ce n'est plus un secret pour personne.

— Jusque-là, ça l'était.

Il sembla hésiter un moment, ses épaules s'affaissèrent puis il s'avança vers moi, s'accroupit à mes pieds et prit mes mains dans les siennes.

— Nous ne sommes pas d'ici, Isiara, déclara-t-il d'une voix douce. Nous venons d'un autre monde, un monde que nous avons dû fuir. Tu étais en sécurité sur Terre, car ton existence était inconnue, mais le secret a été éventé et je ne serai pas de taille à te protéger seul.

Je soupirai. Cette fois, ça allait vraiment trop loin, quelqu'un avait mis de la drogue dans mon muffin, tout cela ne pouvait pas vraiment être en train de se passer.

— Je suis sérieux, Isiara.

— Bien sûr, lui dis-je, bien sûr.

C'était sans doute le moment idéal pour appeler les secours. Il n'y avait qu'eux pour m'expliquer ce qui était en train d'arriver et pour me protéger. Apparemment, mon père perdait la tête et racontait tout un tas d'âneries.

— Je vais t'emmener voir quelqu'un, Papa. On va prendre la voiture, et rejoindre le commissariat, et ensuite...

— Non ! hurla-t-il en se levant brusquement. J'ai toutes mes facultés, je t'assure.

Les armes qu'il avait posées sur la table me prouvaient pourtant tout le contraire.

— Bon, d'accord... Je t'écoute, dans ce cas.

— Nous venons d'un monde différent de celui-ci, gorgé de pouvoir.

Je haussai les sourcils. Évidemment, comme la plupart des gens, j'avais déjà imaginé être le premier rôle d'une histoire fantastique. J'aurais découvert que ma vie n'était pas celle que je croyais être et je serais partie vivre des aventures hors du commun. Sauf qu'en réalité, tout cela n'existait pas, et même si cela avait été le cas, ça ne serait jamais tombé sur moi. Je n'étais personne, juste Isiara, la fille qui bossait dans l'informatique et qui passait ses soirées seule. Je n'avais pas le profil type, ne possédais aucun pouvoir extraordinaire et n'avais jamais rien vu qui dépassait mon entendement. Non, cette histoire de fou ne tenait décidément pas la route.

— Nous devons partir, déclara mon père, ça ne sert à rien de perdre du temps à discuter. Ça ne changera rien à la situation.

— Pour le coup, je ne suis pas du tout d'accord avec toi. J'aimerais que tu m'expliques une bonne fois pour toutes ce qu'il se passe, car

pour l'instant tout ce que j'entends, ce sont des inepties !

Il fit comme si je n'avais rien dit et s'approcha de la fenêtre. Il jeta un œil discret à l'extérieur, son teint blêmit instantanément.

— Trop tard, déclara-t-il.

— Comment ça, « trop tard » ?

Je me levai et allai le rejoindre. Dehors, trois hommes habillés de noir faisaient le pied de grue juste derrière la barrière du jardin. L'un portait une épée, le second un arc, le troisième semblait avoir son énorme musculature pour seule arme.

— Qui sont-ils ? demandai-je à mon père. Pourquoi est-ce qu'ils me suivent ?

— Nous devons prévenir les autres.

Il sortit de la pièce et je le talonnai, désespérée par sa réponse qui n'en était pas une.

Nous déboulâmes dans le salon où j'avais passé le plus clair de mon temps quand je vivais encore ici. Tout y était à sa place. Le canapé en cuir sacrément abîmé, mais bien moelleux, la table basse qui possédait toujours les grosses marques de feutres que j'y avais faites en m'essayant aux travaux manuels. Ou encore le buffet affublé de son affreuse plante verte vers laquelle se dirigeait mon père sans que j'en comprenne la raison.

— Je ne pense pas que ça soit le moment de faire de la botanique, lançai-je tout en constatant que d'autres hommes rejoignaient le groupe à l'extérieur.

La situation pouvait-elle devenir encore plus invraisemblable ?

— Il faut que je renvoie un signal, me répondit-il, d'un air on ne peut plus sérieux. Je l'ai déjà fait quand je t'ai eue au téléphone, mais vu que personne n'est encore là...

Et le voilà qui se mit à pincer du bout des doigts les fleurs orange qui s'élevaient d'entre les feuilles raplapla de la seule et unique plante verte que nous avions jamais eue.

Je n'étais pas au bout de mes peines...

— Aussi vilaine que soit cette plante, je ne comprends pas pourquoi tu es en train de l'écraser avec tes gros doigts alors que des hommes armés entourent la maison et cherchent apparemment à me tuer, m'écriai-je, à bout de nerfs.

— Ce n'est pas n'importe quelle plante. Sa jumelle va prévenir nos alliés de la situation. Avec un peu de chance, ils vont nous sortir de ce guet-apens. Du moins, s'ils se décident un beau jour à la regarder !

Je fermai les yeux et allai m'asseoir sur le canapé.

— Je crois que je vais juste rester là et attendre que ça passe.

Mon père soupira.

— Essaie de faire un effort, s'il te plaît.

Ce fut la goutte de trop. Je me levai, pointai mon doigt vers lui et

finis par l'enfoncer dans sa poitrine.

— Cette journée n'a pas de sens et il n'est pourtant que dix heures du matin. Est-ce que tu te rends compte que j'ai vu un homme mourir juste devant mes yeux ? Car moi je pense que je suis en plein dans le déni, je sais ce qu'il s'est passé, mais je ne le réalise pas. Ces hommes sont dehors, mais je ne comprends pas pourquoi. J'entends des mots qui sortent de ta bouche, mais ils ne veulent rien dire. Et tu me demandes de faire un effort ?

Mon père posa délicatement ses mains sur mes épaules, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

— Dis-moi que tout ça n'est qu'une vaste blague.

— Je ne peux pas, souffla-t-il.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

Je connaissais bien mon père, je savais qu'il n'était pas du genre à pleurer. Maintenant que j'y pensais, je n'avais pas le souvenir de l'avoir senti réellement triste un jour. C'est pourquoi voir cette larme couler sur sa joue me déstabilisa encore plus que tout le reste.

— Je suis désolé.

— Ce n'est pas une réponse, lui dis-je.

— Je t'ai déjà donné la réponse.

— Que nous venons d'un autre monde ?

Il hocha la tête.

— Hirendia.

Étrangement, à l'écoute de ce nom, mon corps se remplit d'une chaleur indescriptible. Un léger sourire naquit sur les lèvres de mon père.

— Tu le sens, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles, j'ai juste eu un coup de chaud. Ça se produit quand des assassins entourent la maison dans laquelle vous êtes.

Son sourire se fana, alors qu'une lueur de détermination apparaissait dans son regard.

— Je ne laisserai rien t'arriver. Ta mère et moi avons trop sacrifié pour te protéger jusqu'ici, il est hors de question qu'elle ne voit pas la belle jeune femme que tu es devenue.

Cette phrase à elle seule vint anéantir le peu de calme qu'il me restait. Je fis un pas en arrière, me détachant de mon père, cherchant dans ses yeux ce qu'il essayait réellement de me dire.

— Ma mère est morte.

Ce n'était pas un secret, mais une certitude avec laquelle j'avais grandi. Je n'avais jamais eu de mère, car elle était décédée à ma naissance. Mon père me parlait d'elle, de son physique, de son caractère... Je prenais toujours sur moi pour ne pas craquer devant lui, pour ne pas lui dire que j'étais horriblement triste de ne jamais

avoir la chance de pouvoir la voir, lui parler, la toucher. Je m'étais faite à cette idée, car de toute manière la situation ne pouvait être modifiée.

Mon père hocha la tête de gauche à droite, et je sentis mon cœur rater un battement.

— Ta mère n'est pas morte, Isiara, c'était seulement un mensonge.

Et c'est à ce moment-là que la porte explosa.

Chapitre 3

J'aurais voulu le harceler de questions, hurler, le frapper, le traiter de tous les noms, mais évidemment, la vie en avait décidé autrement.

Des morceaux de bois volèrent à travers la pièce. Mon père m'attrapa par la main, me tira dans le couloir et nous enferma dans la salle de bain.

— Une envie soudaine de prendre une douche ? ironisai-je.

Mon plus gros défaut, avec la gourmandise, c'était mon sens de la vanne. Même si j'étais effrayée, énervée, et que ce n'était absolument pas le moment, je me sentais obligée de dire à voix haute ce qu'une partie de mon cerveau me murmurait.

— Tu vas rester ici, et je vais les ralentir jusqu'à l'arrivée des autres, m'expliqua mon père.

Je fronçai les sourcils, il était forcément en train de blaguer.

— Tu veux sortir affronter la dizaine d'hommes qui se trouvent là-bas avec ton mètre soixante-dix et ton petit poignard de princesse ?

Heureusement, il n'avait jamais été susceptible.

— Je manie très bien mon poignard de princesse, tu serais surprise. Et c'est la meilleure des choses à faire, ça nous donnera du temps.

— Du temps pour attendre d'autres personnes venant soi-disant d'Hirendia, monde où vit ma mère qui n'est pas vraiment morte ? tentai-je de résumer.

— Tu as tout compris.

Il m'embrassa sur le front et partit sans même me laisser dix secondes pour le retenir.

Merveilleux.

Je posais mes fesses sur le rebord de la baignoire, regardant dans le vide, essayant de faire le point sur ma vie sans y arriver. Des bruits de bagarre parvinrent à mes oreilles et mon cœur se serra. J'avais peur pour mon père. Il n'avait jamais été un gros bras ; je ne voulais pas affirmer qu'il n'était pas capable de se défendre, mais j'avais quand même des doutes. Pour être tout à fait honnête, à parier sur un vainqueur, je n'aurais pas parié sur lui. Autant dire que dans mon esprit, dans moins de dix minutes, j'étais morte. Ma tête serait telle celle de Ned dans *Game of Thrones*. « On aura cru un instant qu'elle était importante, avant de se rendre compte qu'elle était remplaçable. ». Voilà ce que serait mon épitaphe, et le pire c'est que je n'aurais même pas mangé un dernier muffin pour la route.

Le temps passa et je restais là, sans rien faire, en tremblant comme

une feuille. Je ne cessais de me demander ce qu'il m'arrivait, pourquoi cela m'arrivait et si je pouvais faire quelque chose pour changer ça, quand la porte s'ouvrit, brisant net le fil de mes pensées.

Je ne fis aucun geste pour me défendre, je savais que cela ne servirait à rien. À la place, je fermai mes yeux. Autant ne pas voir le coup venir.

Sauf qu'il ne vint pas.

Un raclement de gorge plus tard, je me décidai à ouvrir une paupière et avisai un homme posté devant moi. Il portait le même genre de vêtements que mes ennemis, sauf que les siens étaient bleu foncé avec un flocon blanc brodé sur la poitrine. Ses cheveux cuivrés brillaient à la lumière du néon de la salle de bain. Sa peau pâle était couverte de taches de rousseur et ses yeux bleus étaient tellement clairs qu'ils en étaient presque translucides. L'exact opposé des miens. Il était plutôt grand et fin, ce qui ne voulait pas dire faible. Je ne doutais pas qu'il fallait une certaine force pour tenir l'immense épée qu'il avait dans la main.

C'était officiel, je détestais les épées.

— Que fais-tu ? me demanda-t-il.

— J'attends la mort.

Mentir n'avait jamais été mon fort.

L'inconnu hocha la tête comme si tout cela était logique.

— Est-ce que ça te dérange de remettre ça à plus tard ?

Je ne savais pas s'il blaguait, mais vu que la pointe de son arme n'était pas pointée sur moi, j'en déduisis que j'avais une chance de m'en sortir.

— Plus tard, c'est bien, me contentai-je de lui répondre.

Il me tendit la main et, si j'avais été une gentille fille, je l'aurais sûrement prise. Il se trouvait que je n'étais pas si gentille que ça, mais surtout que je n'avais absolument pas confiance en cet homme, même s'il ne m'avait toujours pas tuée.

— Allons retrouver ton père, déclara-t-il.

Je fronçai les sourcils. Est-ce qu'il disait ça en mode « viens, on va retrouver le cadavre de ton père sur l'herbe humide de son jardin » ? Ou alors « viens, on va retrouver ton père qui vient de mettre à terre dix gars à lui tout seul » ? Je ne savais pas quelle possibilité était la plus crédible.

L'inconnu finit par récupérer sa main. Il soupira, haussa les épaules et sortit de la salle de bain sans un mot de plus, me laissant là, le popotin sur la baignoire.

Quelques secondes plus tard, j'entendis mon père me hurler de me ramener. Il n'était donc pas mort, bonne nouvelle. Alors, pourquoi n'arrivais-je pas à me lever ? Pourquoi, rien qu'à l'idée de sortir de cette pièce, je me sentais fébrile ?

L'inconnu finit par refaire son apparition, cette fois sans arme à la main.

— Il m'a demandé de revenir te chercher et de, je cite, « te botter le cul si nécessaire ».

— Essaie, qu'on rigole, lançai-je sans réfléchir.

Il sourit, comme si ça l'amusait beaucoup.

— Un jour peut-être, mais pas maintenant. On a d'autres choses à faire.

— Je ne veux pas le savoir, déclarai-je. Si ça avait été le cas, je serais sortie depuis déjà quelques minutes.

Car oui, ça ne servait à rien de se voiler la face, j'avais peur. J'étais absolument terrifiée par ce qui m'attendait dans le salon et par ce qu'allait me dire mon père. Tout autant que par mon cerveau qui commençait à se dire qu'un autre monde ne paraissait plus si improbable au vu de ce qui se déroulait depuis ce matin.

— La peur de l'inconnu ?

J'observai un instant l'homme aux cheveux roux ; il ne faisait pas beaucoup plus vieux que moi, deux ou trois ans tout au plus. Et encore, je n'en mettrais pas ma main à couper, car j'étais certaine que c'était son air sérieux qui le vieillissait.

— La peur des armes aiguisées qui tranchent des têtes, répondis-je.

Je faisais une fixette sur la décapitation, mais j'en avais absolument tous les droits.

— Trop commun, déclara l'inconnu en fronçant les sourcils. Rien ne vaut un bon tranchage au-dessus de la taille.

Je sentis de la bile remonter le long de mon estomac. Encore un peu, et j'allais vomir dans la baignoire. Je me levai et passai rapidement à côté de l'inconnu, que je renommaï directement Stone à cause de son cœur de pierre, pour débouler dans le couloir. Si c'était pour entendre ce genre de chose, autant faire face à mon père.

Je ne m'attendais pas à retrouver six autres personnes dans le salon, quatre hommes et deux femmes, tous habillés de la même manière, arborant eux aussi un flocon sur leurs poitrines. À mon arrivée dans la pièce, tous leurs regards se posèrent sur moi. Ils n'avaient l'air ni agressifs ni amicaux, juste curieux.

— Tu organises une fête ? demandai-je à mon père.

Il était en train d'essuyer son poignard avec les rideaux du salon. Pourquoi diable leur faisait-il subir ça ?

— T'aurais pu prendre un torchon dans la cuisine ou utiliser ton pull, râlai-je.

— C'est ce qui te dérange le plus actuellement ?

Il avait un regard sombre et des traits tendus. À la moindre étincelle, il exploserait.

— Oublions les rideaux.

De toute manière, je n'habitais plus ici, ce n'était plus vraiment mon problème.

— Qui sont-ils ? demanda soudainement mon père à Stone, qui nous avait rejoints.

— Nous ne le savons pas vraiment, finit par répondre celui-ci. Nous subissons des attaques depuis presque un an. Et plus le temps passe, plus ils gagnent en force et en stratégie.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? D'où viennent-ils ?

Je n'avais pas le droit de poser des questions, mais lui, par contre, ne se gênait pas pour le faire.

— Je n'ai pas vraiment de réponse à vous offrir.

La rage se peignit sur le visage de mon père.

— Ces gens viennent pour s'en prendre à ma fille. Vous ne pouvez décemment pas me dire que vous n'avez pas de réponse.

Stone contracta sa mâchoire.

— Ils attaquent de nuit en débarquant de nulle part. Tous les territoires déclarent qu'ils n'ont rien à voir avec ça et nous avons tendance à les croire, car jusqu'ici, presque tous ont subi des pertes. Beaucoup de nos gens meurent et des villes sont détruites. Croyez-moi, j'aimerais avoir autre chose à vous annoncer, car cela voudrait dire que nous approchons d'une solution, mais ce n'est pas le cas.

Mon père sembla encaisser le choc ; personnellement, j'avais du mal à réaliser ce que j'entendais.

— Nous ne serons pas en sécurité là-bas.

— Vous ne serez en sécurité nulle part, rétorqua Stone. Mais sur Hirendia, nous aurons plus de moyens pour vous protéger.

La seule chose que j'avais entendue, c'était « vous ne serez en sécurité nulle part ». Devais-je m'attendre à vivre ce genre de scène avec des épées et des combats tous les jours ?

— Nous devons y aller, nous pressa Stone. Il ne faut pas perdre de temps.

Mon père hocha la tête. Sa décision était prise.

Les six hommes et femmes rangèrent leurs armes. J'observais l'une d'elles accrocher son poignard à sa cheville grâce à un lien en cuir. Le regard qu'elle me renvoya était électrique. Je haussai les sourcils alors qu'elle me tournait le dos. Ses longs cheveux bruns tombaient au bas de ses reins, et je me demandai comment elle pouvait se battre sans s'emmêler les pinces avec.

— Divisons-nous, poursuivit mon père. Trois groupes de trois.

Stone hocha la tête.

— Farah, Grant et Laic vous serez ensemble. Ben et Dael, avec Tyra. Je pars avec eux.

Eux, c'était mon père et moi. Je faisais donc partie intégrante d'un trio qui s'en allait en direction de je ne sais où. La seule raison pour

laquelle je n'étais pas en train de hurler, c'était parce que j'étais totalement paumée.

Tout le monde sortit à part mon père. Il regardait le salon d'un air nostalgique, ce qui, en plus de me terrifier un peu plus, me fit de la peine.

— Est-ce que tu es en train de faire tes adieux à la maison ?

Il soupira.

— C'est à notre vie que je dis au revoir.

Entendre ça ne fit qu'accroître mon mal-être.

— Tu réalises que je ne saisis toujours pas ce qu'il se passe ?

Il hocha la tête.

— Avec le temps, tu comprendras.

Je le regardai s'approcher du cadre accroché au-dessus du canapé. C'était une photo de nous. Je devais avoir dix ans, tout au plus. Il la prit dans ses mains avant de la reposer à sa place.

— Nos vies sont plus importantes que des objets, déclara-t-il. Il nous restera toujours nos souvenirs.

— Je ne compte aller nulle part, déclarai-je.

Il eut un léger sourire sans joie.

— Et que vas-tu faire ? Rentrer dans ton appartement où d'autres ennemis t'attendent ? Tu vas me laisser partir alors que je suis la seule famille que tu as ici ? Vas-tu abandonner ta chance de rencontrer ta mère, qui a eu le cœur brisé quand elle a dû se séparer de toi ?

— Si tout ce que tu me racontes depuis le début est vrai, ça voudrait dire que tu m'as menti toute ma vie. Pourquoi ?

— Pour te protéger. Et c'est ce que je vais continuer à faire. Allons-y.

Il sortit de la pièce sans me donner le temps de dire un mot de plus. Je sentais que mon corps avait envie de pleurer face à tant d'incompréhension et de mensonges, mais mes yeux ne semblaient avoir aucune larme à faire couler. Je rejoignis mon père tout en me refusant de faire mes adieux à la maison qui m'avait vue grandir. Je ne voulais pas croire que je ne reviendrais jamais, cela m'était impossible.

Nous nous retrouvâmes sur le parking. Stone était adossé à la voiture de mon père qui était en train d'ouvrir le portail. Un acte si normal dans une situation si étrange.

— Où sont passés les autres ? demandai-je en cherchant du regard la moindre lame tranchante.

— Rentrés.

Une réponse qui ne m'apportait pas assez d'informations. Comment étaient-ils partis ? En bus, à pied, en moto ? Où avaient-ils disparu et où allions-nous par la même occasion ? Est-ce que j'étais bien habillée ? Ou aurais-je besoin de quelque chose de moins chaud, ou au

contraire de boots ? Me fallait-il des gâteaux pour le voyage ?

Toutes ces questions méritaient sans doute leurs réponses. Mais, au moment où je m'apprêtais à ouvrir la bouche, Stone fronça les sourcils et bougea imperceptiblement la tête. Son corps se tendit. Moins d'une seconde après, une femme vêtue de noir avec un cube brodé sur sa poitrine sauta par-dessus la barrière du jardin et fonça droit vers moi.

Je reculai d'un pas face à son visage déterminé, dans lequel brillaient des yeux pleins de haine. Stone lui envoya un coup de pied à l'arrière des jambes qui la fit basculer en avant mais elle se releva bien plus vite que je ne l'aurais voulu.

Clouée sur place, je regardais les deux individus se battre et enchaîner les coups.

La femme était fine, mais non dénuée de force. De multiples tresses blondes parcouraient sa tête pour retomber sur ses épaules. Elles tressautaient à chacun de ses mouvements. Stone se les prit en pleine figure une fois ou deux, mais ne sembla pas en faire grand cas. Elle se servait de ses poings et de ses pieds pour essayer de le faire reculer, mais lui, c'était tout son corps qu'il utilisait pour se battre.

Bien vite, je compris qu'elle n'avait aucune chance.

Mon père revint, il me poussa en arrière d'un mouvement de bras et, sans saisir ce qu'il faisait, je le vis lancer son poignard dans le dos de l'inconnue.

Elle tomba d'abord à genoux, puis son visage s'écrasa dans l'herbe. Sans surprise, le sang commença à maculer la pelouse et je détournai rapidement les yeux.

— Tu viens de la tuer ?

Je n'arrivais pas à y croire. J'avais besoin que quelqu'un me réveille de ce cauchemar.

— Tu l'as tuée ! répétais-je un peu plus fort.

— Que voulais-tu que je fasse ? m'assena-t-il, plein de rage. Que je l'invite à dîner ? Elle allait t'assassiner, Isiara !

J'ouvris la bouche, ne sachant plus quoi dire.

Stone restait là à me fixer et je dus prendre sur moi pour ne pas partir me cacher derrière un arbre ou lui envoyer une pomme de pin dans la figure pour qu'il arrête. Ça n'aurait pas été très sympa, mais ça m'aurait fait du bien.

— Comment crois-tu qu'on a laissé les autres ? finit-il par demander.

Maintenant qu'il le disait, je réalisai que le jardin aurait dû être recouvert de cadavres. Je fermai les yeux un instant pour me calmer.

— Je t'expliquerai tout, Isiara, me promit mon père, fais-moi confiance, s'il te plaît.

Comment lui faire confiance alors que toutes ses paroles et ses actes étaient absolument incompréhensibles ?

J'ouvris les paupières, il plongeait son regard dans le mien, et je compris que je n'avais de toute manière pas d'autres choix. C'était mon père. Il avait changé mes couches, m'avait élevée et vu grandir, il avait été là pour moi à chaque période de ma vie, c'était lui et moi contre le monde entier. Qu'il soit fou ou non, je devais écouter ce qu'il avait à dire.

Je hochai la tête et m'avançai vers le véhicule tout terrain. J'ouvris la portière et m'assis à l'arrière. C'était encore l'endroit le plus sécurisé de la voiture, loin des deux énergumènes imprévisibles qui s'installèrent devant.

— Je n'ai même pas mon sac à main, précisai-je.

Comme si cela avait la moindre importance... C'était dingue, les choses auxquelles on pouvait penser en situation de crise.

— Ce n'est pas grave, de toute façon nous ne pouvons rien emporter sur Hirendia, répondit mon père.

Il démarra et nous nous enfonçâmes plus profondément dans la campagne, sans rien dire. Aucun mot ne franchit mes lèvres pendant un moment. Je me comportais comme Stone, stoïque et muette. Je repensais à tout ce qu'il venait de se passer. Je tentais de trouver une explication logique, mais n'arrivais à rien. Alors je décidai d'endurer la situation jusqu'à ce que quelqu'un mette fin à ce supplice le plus tôt possible. J'espérais presque qu'un camion fonce droit sur nous. Mais nous n'en croîsâmes aucun sur la route, seulement des tracteurs.

Alors que l'on s'éloignait un peu plus chaque minute de chez moi, mon mal-être grandit. J'étais incapable de dire où je serais cet après-midi. Qui sait si Stone n'allait pas m'enfermer dans une cave toute ma vie ? Si une bagarre débutait, je n'aurais pas l'avantage de la taille, j'avoisinais à peine le mètre soixante-six, et il me dépassait d'une bonne tête.

— J'ai enduré énormément de choses pendant des années, tout ça pour quoi ? lança mon père. J'ai dû passer le permis ! Monter dans un de ces engins a été un moment horrible. Et puis il y a eu les ordinateurs, l'arrivée d'Internet et les smartphones. Je ne vous parle pas des centres d'aquabike, comme si les gens ne pouvaient pas juste aller nager normalement dans l'océan plutôt que d'aller s'enfermer dans une machine en face d'une télévision.

Sans surprise, Stone ne répondit pas, mais je le vis quand même froncer les sourcils à l'évocation de l'aquabike, comme si le concept lui était totalement inconnu et qu'il trouvait cette idée fort déraisonnable.

Mon père continua son laïus, listant une à une les choses qu'il ne supportait pas depuis sa soi-disant arrivée sur Terre.

— Y a-t-il au moins un truc que tu apprécies ? demandai-je, blasée.

— Bien entendu, dit-il en se calmant soudainement. J'adore les fêtes

de Noël par exemple, le fait de décorer le sapin ensemble, l'odeur du pain d'épice qui sort du four, les musiques... Voir les enfants avec leurs yeux qui brillent quand ils regardent les lumières des guirlandes. Mais surtout passer ce temps avec les gens qu'on aime. Noël me manquera.

Son ton était nostalgique, comme s'il pensait ne plus jamais célébrer cette journée fabuleuse. J'aurais aimé en rire, mais n'y arrivai pas.

Tout cela ne pouvait être qu'une blague. Je ne voyais pas d'autre solution. Mon père n'était pas un assassin, et je ne pouvais pas venir d'un monde s'appelant Hirendia. Non, c'était forcément une caméra cachée. C'est pour ça qu'il n'y avait plus personne devant la maison quand j'étais sortie. Les acteurs avaient dû partir, le sang devait être du ketchup et les épées des super reproductions. Oui, tout ça n'était qu'une mascarade, et je n'en voyais pas la fin.

Chapitre 4

Je n'étais pas capable de dire depuis quand nous étions partis. Un instant, j'avais l'impression que le temps s'étirait inlassablement, celui d'après qu'il passait trop vite.

— Nous sommes arrivés.

Comme Stone, mon père sortit du véhicule. Je les suivis, non sans soupirer. Je claquai la portière du tout terrain, comme si tout cela était sa faute, et regardai où nous avions atterri.

Nous étions en pleine campagne. Il n'y avait pas un chat, pas une maison, même les oiseaux semblaient avoir fui. Les arbres étaient nus en cette période de l'année et rendaient le coin plus glauque encore. Ça y est, je m'imaginais enterrée dans la boue, retrouvée des semaines plus tard par des randonneurs malchanceux.

Le vent mit le bazar dans mes cheveux comme dans ceux de Stone, qui d'ailleurs étaient déjà en bataille auparavant. Il regardait le ciel chargé de nuages blancs avec une expression indéchiffrable.

— Allons-y, déclara mon père.

D'un hochement de tête, Stone acquiesça puis me fit signe de passer devant lui. Que ce soit pour m'attaquer par-derrière ou juste un acte chevaleresque m'importait peu, il était hors de question que je ne puisse plus le surveiller.

— Même pas en rêve.

Il haussa les épaules et partit à la suite de mon père.

Je jetai un coup d'œil à mes bottines qui n'étaient pas faites pour la marche et me demandai à nouveau s'il n'était pas possible de faire demi-tour, de retourner à la voiture et d'attendre. Mais encore une fois, ma conscience me disait de suivre tout ce petit monde, car c'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

Satanée conscience.

Je me mis en route tout en gardant une distance raisonnable entre Stone et moi. Au bout de quelques mètres à crapahuter sur le sol boueux, un bruit d'eau parvint à mes oreilles. Plus nous avançons, plus le son devenait clair et précis. Une poignée de minutes plus tard, nous arrivâmes aux abords d'une rivière.

Les deux hommes s'éloignèrent de moi pour discuter ; du moins, mon père bougeait les lèvres alors que Stone lui répondait par des gestes et de brefs hochements de tête.

Je m'approchai d'eux, mais à peine fis-je un pas qu'ils se séparèrent. Mon père partit, continuant son chemin en marchant dorénavant dans la rivière. Bientôt, il eut de l'eau jusqu'aux genoux.

J'allais lui demander ce qu'il pensait faire maintenant, tout en lui expliquant que je n'avais pas prévu de me baigner, mais la fiole turquoise qu'il sortit d'une poche de son pantalon me coupa dans mon élan. Le liquide était phosphorescent et semblait tournoyer à l'intérieur du verre. Il ouvrit le récipient et en déversa le contenu dans la rivière. Moins d'une seconde après, il disparut, comme aspiré par la surface.

Il ne restait plus rien de lui.

Je courus jusqu'à l'endroit où il était il y a encore quelques secondes et m'arrêtai juste avant de tomber dans des chutes d'eau. Mon père devait être en bas. Il avait dû glisser. Qui sait s'il n'était pas gravement blessé ? Il fallait que je trouve un moyen de descendre de là, que j'appelle les secours !

Les mains tremblantes, je me mis à fouiller dans mes poches à la recherche de mon téléphone avant de me souvenir que celui-ci était toujours dans ma voiture. Peut-être que Stone en avait un sur lui, c'était mon seul espoir.

Je me retournai, vis son visage à quelques centimètres du mien et le sentis prendre ma paume dans la sienne. Quelques secondes plus tard, avant que je n'aie pu dire quoi que ce soit, le sol s'évapora sous mes pieds.

Nous tombâmes dans l'eau à vive allure puis je me mis à glisser sur le dos, comme dans un toboggan sans fin. Tout était flou, je ne distinguai rien, ni mes jambes, ni mes doigts, ni même Stone à qui j'étais en train de broyer la main. J'avais froid puis chaud l'instant d'après, avant d'avoir de nouveau des frissons. Prise de panique, j'ouvris la bouche et au lieu de m'étouffer et de remplir mes poumons d'eau, de l'oxygène y entra. Je ne comprenais pas ce qu'il se passait.

J'essayai de distinguer la chevelure cuivrée de Stone près de moi, mais ne vis rien d'autre qu'une forme vaporeuse. Puis, soudain, tout s'arrêta et je chutai lourdement contre une surface dure, humide et froide.

Au-dessus de ma tête, je ne percevais qu'une obscurité parsemée de minuscules lumières scintillantes. Était-ce la nuit ? Non, ce n'était pas possible. Je me relevai tout doucement, mais les étoiles se mirent à tanguer de droite à gauche. Je repris ma position initiale en gémissant de douleur et en me demandant bien pourquoi cette journée était aussi compliquée.

Un visage apparut devant mes yeux et après quelques efforts pour faire la mise au point, j'aperçus mon père me regarder avec un air contrit.

— Ça remue un peu la première fois. On finit par s'y habituer, tu verras.

Plusieurs réflexions m'arrivèrent en tête au même moment.

Premièrement, il n'était pas tombé dans les chutes d'eau, il ne semblait d'ailleurs absolument pas mouillé alors que je l'avais vu être aspiré par la rivière, ce qui n'était pas logique. Deuxièmement, je ne savais pas comment il était possible de s'habituer à ce que je venais de vivre et comptais, par ailleurs, ne jamais recommencer l'expérience. Enfin, je sentais encore la main de Stone dans la mienne, preuve qu'il était toujours avec nous.

— Est-ce que tu vas m'écouter, maintenant, Isiara ? me demanda mon père. Es-tu prête à comprendre que la vérité n'est pas là où tu l'as cru pendant toutes ces années ?

Que pouvais-je bien lui répondre ? J'étais totalement paumée, je ne saisisais pas ce qui était en train de se dérouler. J'étais à peu près certaine que j'allais devenir folle. Je posai ma main sur mes vêtements, ils étaient secs. Comment pouvaient-ils être secs, nom de Dieu ?

J'entendis un petit gémissement près de moi et me rendis compte que j'écrasais les doigts de Stone. Je les relâchai et me relevai. La tête ne me tournait plus et j'en profitai pour observer les alentours. Nous n'étions pas sous un ciel étoilé comme je l'avais imaginé, mais dans ce qui semblait être une grotte. Une grotte qui aurait été plongée dans l'obscurité si les minuscules faisceaux lumineux qui sortaient de la pierre un peu partout n'avaient pas existé.

Stone s'était relevé, il était debout à proximité d'un point d'eau. Il regardait sa surface avec un air paisible, comme si la réponse à toutes ces questions était juste là.

J'avancai d'un pas, légèrement tremblante, encore perturbée par mon voyage express jusqu'ici. Je tentai de distinguer par où j'étais arrivée, mais ne vis qu'un espace vide derrière moi, dans la pénombre. Mon subconscient me déconseilla d'aller fouiller dans le noir à la recherche du tourbillon qui m'avait mise dans cet état. Pour une fois, je trouvai plus sage de l'écouter et détournai le regard vers mon père, parti rejoindre Stone.

— Vous plongerez en premier, déclara-t-il à l'inconnu.

— Comment ça, plonger ? m'enquis-je, soudain inquiète.

Je n'avais pas du tout l'intention de faire une pause natation, ni maintenant ni plus tard. J'avais déjà eu mon lot de sensations fortes avec la chute dans la rivière. Je m'approchai d'eux à la vitesse de l'éclair, manquant de m'écraser sur le sol avec mes chaussures glissantes. La surface de l'eau était sombre, on n'y voyait pas à dix centimètres, il n'était pas question que je mette un pied là-dedans.

— Ne t'inquiète pas, tu auras juste à nager un peu. Je ne pars pas avec vous. Je vais protéger cette entrée, éloigner les potentiels ennemis pour vous donner de l'avance. Mais je te rejoindrai dans quelque temps, fais-moi confiance. Le Myornis me ramènera à toi.

Le Myornis ? Nager un peu ? Trop d'informations, pas assez d'explications. Je mis ma tête dans mes mains, sentant mes nerfs me lâcher peu à peu. Tout cela n'avait aucun sens ! Pourquoi mon père m'avait-il emmenée ici ? Qui était Stone ? Et pourquoi les avais-je suivis ? J'avais du mal à croire que tout cela était en train d'arriver.

— Isiara...

Mon père me prit dans ses bras, essayant de me consoler, mais en cet instant rien n'aurait pu me calmer, à part entendre que tout était faux, et il ne semblait pas d'humeur à me rendre ce service.

Il me relâcha et passa une mèche de mes cheveux derrière mes oreilles.

— Le Myornis, c'est l'eau d'Hirendia, m'expliqua-t-il comme s'il pensait que seule cette interrogation me mettait dans cet état. Les rivières, lacs ou océans sont connectés entre eux. Nous pouvons utiliser cette eau, le Myornis, pour nous déplacer, comme nous venons de le faire. C'est de cette manière que tu vas aller sur Hirendia.

Je le regardai dans les yeux, puis soupirai. On allait tous mourir, c'était sûr, je ne voyais pas d'autre suite logique.

— Je me demande dans combien de temps on retrouvera nos corps noyés dans cette grotte, dis-je, désespérée. Certainement pas avant plusieurs années, il ne restera sans doute que nos ossements, et peut être des lambeaux de nos vêtements. Ce n'est pas ce que j'avais prévu... Je m'étais toujours dit que je mourrais d'une attaque bactériologique ou que je serais le dégât collatéral d'un conflit à main armée.

Mon père rit. Ce n'était pas le but recherché, mais cela me calma un peu. S'il pouvait rire, c'est que cette situation n'était peut-être pas aussi horrible que je le pensais. Pas vrai ?

— Tu ne mourras pas noyée, Isiara. Ni dans une attaque bioterroriste, et encore moins dans une prise d'otage. Tu as peur, je le comprends, mais tu dois rester forte. En débarquant sur Hirendia, tu vas être désarçonnée et perdue, mais sache une chose, tu es et tu seras toujours ma fille. Qu'importe l'endroit où tu es ou ce que les gens diront, tu es courageuse et je t'aime.

Je hochai la tête. Si j'ouvrais la bouche, les larmes risquaient de couler et de ne plus jamais s'arrêter, et je ne voulais pas que cela arrive. J'essayai de remettre mes idées en ordre et me détachai de mon père.

— Toute cette situation n'a aucun sens, tu t'en rends compte ? Si tu veux me voir devenir folle, dis-toi que tu t'y prends très bien.

— Une fois que tu détiendras la preuve de ce que j'avance, tu verras les choses différemment.

— Si ce que tu racontes est vrai, nous aurons un gros problème, toi et moi.

Il soupira puis me tapota le dos dans un geste réconfortant, sans un mot.

Je fermai les yeux un instant ; je ne savais plus qui croire ni à qui en vouloir. Les paroles de mon père et les événements des dernières heures entravaient ma logique. J'avais envie de sortir de cette situation rapidement, mais j'avais l'impression que je n'aurais pas d'autre choix que d'obéir, pour le meilleur ou pour le pire.

— D'accord. Une fois que j'ai sauté et que j'arrive à Poudlard, je fais quoi ? Je tape trois fois avec un bâton en bois sous un pied d'arc-en-ciel ?

— Les Léprechauns n'existent pas, Isiara, répondit-il d'une voix désespérée.

Je constatai qu'il n'avait rien dit sur Poudlard, ce qui, dans mon for intérieur, me fit fortement ricaner.

— Réfléchis avant de donner ta confiance à quelqu'un, me prévint mon père. Les gens ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent.

J'observai Stone d'un œil ; je savais très bien qu'il n'en perdait pas une miette. Il ne disait presque rien depuis le début et j'attendais juste une chose : qu'il déclare que tout ça, c'était du grand n'importe quoi.

— Et lui ? demandai-je à mon père.

Stone croisa mon regard, il put sans doute y lire une tonne d'émotions. Dans le sien, je vis seulement de la détermination.

— Je vais te faire une promesse, répondit l'intéressé.

Je me retins de lever les yeux au ciel. Il pouvait me dire ce qu'il voulait, les mots n'étaient que des mots.

— Pas ce genre de promesse, m'expliqua mon père. Une qu'il ne pourra pas briser.

Je haussai les sourcils, prête à poser une multitude de questions, mais Stone s'approcha de moi et me coupa dans mon élan. Il prit ma main dans la sienne et leva mon avant-bras pour que mon coude touche le sien. Ses yeux se plongèrent dans les miens. Je n'arrivais plus à m'en détacher.

— Mon sang contre ton sang, souffla-t-il. Et ma vie pour la tienne.

Il serra ma paume puis la lâcha. J'avais l'impression qu'une multitude de fourmis remontaient le long de mon poignet.

— C'est tout, pas de lumière magique, de sang partagé ou de lien invisible ? m'offusquai-je.

J'entendis mon père soupirer.

— Je mettrai la dernière proposition sur le dos de la fatigue, déclara Stone.

Je le fusillai du regard. Je crus voir ses lèvres se courber en un sourire tellement minuscule que je l'avais peut-être rêvé.

— Il est temps maintenant, lança mon paternel.

— Je ne la lâcherai pas d'une semelle, promit Stone.

D'accord, l'inconnu aux cheveux roux, trancheur de bassin, n'allait pas me lâcher. Je ne savais pas si je devais en être rassurée ou bien fuir le plus loin possible.

— Il veillera sur toi. Et n'oublie pas, Isiara, quand tu seras arrivée sur Hirendia, ne reste pas dans le Myornis trop longtemps. Mieux vaut aller te cacher à l'abri des regards.

J'acquiesçai pour la forme, totalement larguée. Mon père me prit une dernière fois dans ses bras et me murmura à l'oreille :

— Fais confiance aux Atsendis.

Je fronçai les sourcils, n'ayant pas compris un traître mot de ce qu'il venait de me déclarer. J'ouvris la bouche, mais il me poussa violemment en arrière et je tombai à la renverse sans avoir le temps de l'interroger.

La froideur de l'eau ne m'atteignit pas. Ce n'était même pas comme plonger dans une piscine, non, c'était tout autre chose. J'avais l'impression de voler et de nager dans de l'air alors que j'étais bel et bien dans l'eau. Il n'y avait eu aucun choc de température et la cerise sur le gâteau, c'était que je pouvais respirer librement, ce que je n'aurais jamais compris si je n'avais pas eu un instant de panique au moment de pénétrer dans le petit lac.

Je n'y voyais pas grand-chose, juste le reflet de la lumière bleue venant de la grotte. Je restai donc là, sans savoir quoi faire, à essayer de comprendre comment tout cela était possible.

Stone finit par apparaître dans mon champ de vision, il me fit signe de le suivre et alors que je pensais, quelques minutes auparavant, ne jamais écouter cet homme, j'obéis.

Il nageait, les jambes bien droites collées l'une à l'autre, ne bougeant que les bras et je me sentis stupide avec ma nage façon grenouille. Je pris alors exemple sur lui et eus la sensation d'avancer plus vite, comme si l'air autour de moi m'aidait à aller là où je désirais me rendre.

Les cheveux de Stone se déplaçaient sous la force de vagues invisibles. Il vérifiait de temps en temps si j'étais toujours avec lui et si je suivais le mouvement. Je n'avais pas l'impression de faire d'efforts, mes muscles n'étaient pas mis à l'épreuve et mon souffle n'était pas erratique. Si j'avais pu faire mes cours de sport dans un endroit pareil, cela aurait sans doute changé ma vie.

Stone ralentit, comme pour m'attendre. J'arrivai à son niveau et sans me demander mon autorisation, il m'attrapa la main. J'eus un mouvement de recul, mais il appuya un peu plus fort sur mes doigts tout en m'envoyant un regard qui voulait dire « Ne sois pas bête ». Je pris sur moi pour rester tranquille et nous continuâmes d'avancer côte à côte.

Nous descendîmes de plus en plus profondément. L'espace

s'obscurcissait, et j'éprouvai la sensation d'être plus opprimée chaque seconde, comme si des murs invisibles se refermaient petit à petit autour de moi. Quand je me mis à penser que mon crâne allait exploser, quelque chose changea. Alors que j'aurais juré ne pas avoir dévié de ma trajectoire, j'eus l'impression qu'on m'avait retournée comme un sablier.

Je continuai d'avancer, tirée par la main de Stone, et je constatai que les murs invisibles reculaient à chaque centimètre parcouru. Mon corps se faisait plus léger, et je n'avais plus le sentiment de descendre, mais de monter.

Devant nous, une lumière apparut petit à petit, prenant le dessus sur les ténèbres. L'eau devenait plus claire, prouvant notre arrivée imminente. Le Myornis se mit à onduler, et je compris que quelque chose allait bientôt se passer. La surface était juste là.

L'appréhension me serra la poitrine. J'hésitai à faire demi-tour, mais Stone m'attendait, et je n'étais pas sûre de pouvoir faire le chemin inverse sans un guide. Serait-il pire de se perdre ici toute seule ou bien d'affronter ce qu'il y avait là-haut ? J'avais besoin de réponses, et celles-ci semblaient se trouver au-delà de cet endroit. Stone se plaça devant moi tout en me montrant du doigt notre itinéraire. Il posa ensuite celui-ci contre sa bouche, m'intimant le silence une fois à l'extérieur. Je hochai la tête et il prit ma main. Ses yeux perçants, qui m'effrayaient encore il y a peu, étaient soudainement l'unique chose qui me rassurait. Après tout, je n'étais pas seule, j'avais Stone. C'était toujours mieux que rien.

Il donna un dernier à-coup et d'un mouvement fluide, nous sortîmes. Une brise légère caressa ma peau alors que je frôlai de ma paume le dessus de l'eau turquoise. Son contact me faisait penser à du velours. Je contemplai un instant les fleurs immenses aux couleurs vives et au parfum entêtant qui bordaient le lac. Une forêt, aux arbres tellement grands qu'ils semblaient toucher le ciel, nous entourait totalement et nous cachaient des regards indiscrets. Mais sans doute pas assez au goût de Stone qui me tira sans ménagement vers la rive.

Mes pieds foulèrent le sol, un mélange de sable orange et de pierres translucides, et je compris très vite que quelque chose était anormal. Je ne ressentais pas tout cela à travers la semelle de ma chaussure, non, mes orteils se prélassaient élégamment sans aucune barrière de cuir autour d'eux.

Je pensai un instant avoir égaré mes bottines dans le trajet jusqu'ici, mais entendis mon subconscient ricaner bêtement. Je jetai un œil à mon corps et restai sous le choc. Je n'avais pas seulement perdu mes chaussures, le moindre tissu qui aurait pu dissimuler ma peau avait disparu. J'étais totalement nue.

Puis la vérité m'attaqua en plein cœur et mon souffle se bloqua dans

ma gorge. Tout cela n'était pas une blague. Hirendia existait vraiment, mon père était un assassin qui m'avait menti toute ma vie, j'avais une mère et quelqu'un voulait ma mort.

Bon sang, pourquoi étais-je sortie de chez moi ce matin ?

Chapitre 5

Gênée au possible, je m'approchai rapidement d'une plante pour cacher mon corps dévêtu. Nue comme un ver, je n'osais pas faire un geste. Mes bras dissimulaient à peine ma poitrine et mes jambes croisées vers l'intérieur me donnaient une position plus qu'étrange. Je n'avais pas besoin de me voir dans un miroir pour deviner que je devais être rouge comme une écrevisse.

Stone avait disparu et j'en étais rassurée, mon intimité trouvant très important qu'il n'ait pas une vision totale de mon anatomie.

Rapidement, je fouillai les alentours, et écarquillai les yeux en apercevant un bout de tissu venant de la forêt flotter jusqu'à l'endroit où je me cachais. Le vêtement restait suspendu devant moi, attendant sans doute que je le prenne, mais je n'osais pas approcher mon bras, ne sachant pas réellement ce qu'il pouvait advenir.

Soudain, Stone apparut et la situation dérapa.

Totalement choquée par son arrivée et tétanisée à l'idée qu'il puisse me voir nue, je réagis en conséquence. Une lumière intense afflua devant mes yeux avant de m'entourer tout entière. Je ne distinguai plus rien, j'étais totalement aveuglée.

Je hurlai le prénom de Stone et sentis quelque chose me frapper à la tête. Moins de dix secondes après, je tombai inerte sur le sol.

Une caresse sur mon nez me réveilla, à moins que cela soit la douleur atroce qui pulsait à l'intérieur de mon crâne, je ne savais pas vraiment. J'ouvris les yeux et eus tout juste le temps d'apercevoir une petite silhouette noire s'enfuir à toute vitesse. Je fronçai les sourcils et tentai de me relever tant bien que mal du canapé rouge où l'on m'avait allongée.

Je pris un instant pour observer la pièce et m'attardai d'abord sur tout ce qu'il manquait. Il n'y avait pas de télévision dans l'espace salon où j'étais installée, pas de micro-ondes ou de four dans la cuisine, pas même une cafetière. Tout était de bois, du sol au plafond en passant par les murs.

Une porte s'ouvrit et Stone apparut, m'interrompant dans ma contemplation des lieux. Je jetai en vitesse un œil à mon corps, je n'étais plus en tenue d'Ève, mais habillée d'une combinaison vert foncé au tissu épais.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? lui demandai-je. Où sommes-nous ?

Il vint s'asseoir à mes côtés, posant ses pieds sur la table basse en bois sur laquelle étaient posées des billes de la même matière. Tout

était de bois dans cette maison, combien d'arbres avait-on coupés pour réaliser tout cela ?

— Nous sommes toujours sur Milégonn. Je t'ai tirée comme je l'ai pu jusqu'ici.

Je passai ma main sur la bosse douloureuse de mon crâne.

— Quelqu'un m'a frappée.

Il hocha la tête.

— C'est moi.

J'écarquillai les yeux, il n'avait pas l'air gêné plus que ça.

— Pardon ?

— Tu étais en train de t'illuminer comme une lampe torche, m'expliqua-t-il. En matière de discrétion, j'ai déjà vu mieux.

Je me rappelai la lumière, elle était apparue au moment où j'avais voulu disparaître. Pour le coup, ça avait plutôt fait l'effet inverse.

— Je ne comprends pas.

— Je pense que c'est ton don.

J'accueillis cette révélation avec autant de sérieux que possible, mais n'arrivai pas à le garder plus de trente secondes. Je me mis à ricaner comme une enfant, bien vite arrêtée par la douleur de mon crâne.

— Dis donc, tu n'y es pas allé de main morte.

— Il n'y a rien de drôle, Isiara, s'agaça Stone.

— Moi, je trouve que si. Franchement, tu t'es entendu ? J'aurais le don de m'illuminer ? Non, mais vraiment, pourquoi diable aurais-je un don pareil ? Pourquoi aurais-je un don tout court d'ailleurs ?

Au lieu de me répondre, il disparut.

Au sens propre.

Il était là puis, la seconde d'après, il ne restait que le néant.

Je regardai autour de moi, puis sentis le canapé bouger et un souffle chaud sur ma peau, juste au niveau de mon oreille.

— Nous avons tous un don, murmura-t-il, pourquoi serais-tu différente ?

Puis il recula et réapparut à sa place.

— Non, mais qu'est-ce que c'est que ce délire ?

Abasourdie, je m'illuminai à nouveau et fermai les yeux pour ne pas m'éblouir.

— Respire doucement, m'intima Stone. Essaie de te détendre.

Il en avait de bonnes, lui. Comment voulait-il que je me calme alors que j'avais l'impression d'être entourée par la lumière du soleil, la chaleur en moins ?

J'ouvris les paupières, bougeai mes bras, mais ne les vis même pas.

— Arrête ça, arrête ça tout de suite, dis-je à Stone.

— Tu es la seule à pouvoir te contrôler. Je ne peux rien faire à part te cogner sur la tête.

Et j'en arrivais presque à penser que c'était la meilleure chose à faire.

— Respire, répéta-t-il. Calme-toi. Reprends le contrôle de tes émotions.

Je fermai les yeux et tentai d'obéir. J'inspirai profondément, avant de souffler lentement. Je devais me ressaisir, je ne pouvais pas rester ainsi. J'avais besoin de réponses, et il fallait que je redevienne normale pour les avoir. Tout cela avait forcément une explication, il y avait un sens à cette histoire, Stone allait éclaircir la situation. Il allait tout me raconter, et il allait m'aider. Il l'avait promis.

Une main se posa sur la mienne. J'ouvris les yeux et accrochai le regard de Stone.

— C'est bien, me félicita-t-il. Tu t'en sors comme une championne.

Je hochai la tête, car je ne savais pas quoi dire. Je n'avais pas l'impression de bien m'en sortir du tout, j'étais totalement perdue.

— Comment est-ce que tout cela est possible ?

— C'est la quintessence.

Il avait balancé ça comme si c'était une évidence. Résultat, j'avais envie de le frapper.

— Mais encore ? demandai-je d'une voix teigneuse.

— C'est une source de pouvoir qui parcourt Hirendia. C'est grâce à elle que nous avons nos dons.

Mon regard devait vraiment être exaspéré, car il soupira. Il n'avait pas l'air de comprendre que tout cela était totalement dingue.

— Tu es en train de parler de magie, Stone. C'est assez difficile à considérer, tu sais.

— Ce n'est pas de la magie, mais du pouvoir, rectifia-t-il. Et tu es arrivée ici grâce à la quintessence, tu ne peux pas ne pas y croire.

— Je crois en ce que je veux et en ce moment, je pense surtout que je suis folle.

Ou que je suis dans un rêve, au choix.

— Tu sais très bien que tu ne l'es pas, tu dois faire face à la vérité, dit-il.

J'eus un rire sans joie.

— T'es bien gentil, mais ce n'est pas si facile.

Il ne répondit rien et je profitai d'un instant pour fermer les yeux et tenter de me reprendre. Je les ouvris seulement quand je me sentis plus calme et prête à entendre la suite de ses explications.

— Donc, la quintessence ? demandai-je.

— Elle est partout, dans le sol, dans les airs, dans la nature et même à l'intérieur de nous. Elle ne fait qu'un avec Hirendia et tout ce qui y vit.

— Comment ça marche ? On nous met au monde et pouf, on a un super pouvoir ? essayai-je de comprendre.

Il eut un léger sourire.

— C'est presque ça. En vérité, la quintessence se répand en nous à notre naissance, comme elle se propage en toute chose, mais nous ne pouvons pas l'utiliser pour autant. Notre don est en sourdine jusqu'à ce que nous activions notre nexen.

Il va sans dire que j'allais lui demander ce que c'était, mais il dut le deviner, car il me répondit avant même que je pose la question.

— Tous les jours, nous touchons quantité d'objets, des fourchettes, des chaussures, des brosses à cheveux, parfois même des parapluies ou bien des poignées de porte. Un jour, en touchant l'un de ces objets, notre quintessence réagit et se lie à lui. À ce moment-là, une lumière turquoise nous entoure et nous comprenons alors que cet objet est devenu notre nexen. Nous découvrons ensuite quel est notre don. Le nexen est la chose la plus précieuse pour chacun d'entre nous, car sans lui, nous n'avons plus aucun pouvoir.

— Tu veux dire que quelqu'un peut toucher un verre, s'allumer comme une boule à facettes et que cette personne sera obligée de garder ce verre sur elle jusqu'à la fin de sa vie ?

— Une boule à facettes ? s'interrogea Stone.

Note pour plus tard : Hirendia ne connaît pas le disco.

— Mais alors, quel est mon nexen ? demandai-je sans répondre à sa question.

Le regard que me fit Stone ne me disait rien qui vaille.

— Tu n'en as pas activé. Tu étais nue quand ton pouvoir s'est manifesté, tu n'avais rien sur toi, et tu ne touchais rien.

— Et c'est possible d'avoir un pouvoir sans nexen ?

Il secoua la tête de gauche à droite.

— Ça n'est jamais arrivé. Mais je suis certain qu'il y a une explication.

— La même que celle qui fait qu'on m'a éloignée d'Hirendia ?

Il soupira.

— Écoute, je comprends que tu veuilles des réponses, c'est normal. Mais ton pouvoir est lié à tes émotions et tu as encore du mal à le contrôler. Je pense que nous devrions procéder étape par étape. Tu viens déjà d'apprendre beaucoup de choses, il serait raisonnable d'attendre un peu pour la suite.

— Sinon, je risque de rester une ampoule toute ma vie ?

Il haussa les épaules.

— Je n'en sais rien.

Ça ne me rassurait pas du tout.

— Nous pouvons écoper de n'importe quel don ? demandai-je.

— Il y a des chances de posséder le même que l'un de nos parents. On retrouve souvent des cas d'hérédité. Autrement, oui.

Un drôle de bruit me tira de ma réflexion. Sortant de derrière le

canapé, une petite silhouette à quatre pattes approcha lentement. Je crus d'abord que c'était un chat, mais me ravisai bien vite. Sa tête était anormalement grande par rapport à son corps, d'immenses yeux verts totalement ronds lui prenaient la moitié du visage. Il ne semblait pas posséder un seul poil sur sa peau lisse couleur olive, mais avait bien une queue et deux oreilles pointues.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— J'ai vu une espèce similaire chez vous. Je ne sais pas comment il s'appelait, j'ai beau avoir tenté de le faire parler, il n'a rien dit.

Je haussai les sourcils. Comment ça, il avait essayé de le faire parler ?

— Vos chats tapent la discussion ?

Je m'assis convenablement sur le canapé, tout en observant la bête se frotter aux jambes de Stone, comme Pommette la chatte du voisin le faisait quand elle venait se balader dans notre jardin.

— C'est un omam, pas un chat. Il ne sait pas tenir une conversation, mais dit quelques mots, les plus importants.

— Bedonn, dipiin ! lança l'omam de sa petite voix aiguë.

Je fis les yeux ronds. Il fallait que j'arrête de me dire que plus rien ne pouvait m'étonner, il se passait toujours quelque chose qui me donnait tort.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Bedonn, dipiin ?

— « Bedonn », c'est son prénom, dit Stone en se levant et en allant vers la cuisine.

Je l'observai ouvrir un placard pour en sortir une boîte décorée de têtes de chat, enfin, d'omam.

— Et « dipiin », ce sont ses biscuits préférés.

Il revint dans le salon avec la boîte grande ouverte et donna à Bedonn ce qu'il attendait. L'animal monta sur le canapé à côté de moi avec dans sa gueule l'objet de ses désirs.

Stone se rassit dans son fauteuil avant de se servir à son tour.

— Goûte, m'ordonna-t-il.

J'hésitai, n'étant pas forcément rassurée à l'idée de manger la même nourriture qu'une bête, que celle-ci sache parler ou non.

— Je pensais que tu avais faim, insista Stone.

— Et je pensais que Narnia n'existait pas, comme quoi tout le monde peut se tromper.

Il haussa les épaules et reprit un biscuit.

— On est chez toi, ici ?

La question me taraudait depuis que nous étions arrivés.

Stone se mit à rire, un rire bref, mais qui me désarçonna. Je ne le pensais pas doté d'émotions autres que l'énervement ou l'agacement. Peut-être habitait-il vraiment dans cette cabane ? Peut-être même avec une femme et trois enfants, allez savoir.

— Non, nous sommes chez Dame Guirda. Là où je vis, le style n'est pas vraiment le même, dit-il en regardant la décoration.

— Nous ne restons pas ?

— Nous devons faire une pause pour manger et dormir, et je ne pouvais pas te traîner plus longtemps sur mon dos. Nous avons encore de la route à faire, nous repartirons demain à l'aube. Dame Guirda est l'une des nôtres, sa maison est la plus sécurisée de Milégonn. Nous ne risquons rien ici, normalement.

Normalement... Rassurant.

— C'est toi qui m'as habillée ? demandai-je en me sentant rougir.

— Aurais-tu préféré que je te laisse toute nue ?

Je soupirai. Bien sûr que non. Mais maintenant, j'avais la confirmation qu'il avait pu voir mon corps sous toutes ses coutures et cela me mettait affreusement mal à l'aise.

Mon estomac gronda, me rappelant que je n'avais rien mangé depuis la veille au soir ce qui, en plus d'être rare, était un vrai supplice. Mon corps manquait de sucre. Discrètement, je piochai dans la boîte de dipiins, en croquai un petit morceau et faillis m'extasier devant le merveilleux goût du biscuit. Je ne perdis pas de temps pour le finir et m'en resservis un deuxième.

— Dipiin, bon ! piailla Bedonn.

Il avait bien raison, celui-là ! S'il ne mangeait que des choses aussi savoureuses, ça valait peut-être le coup de lui piquer sa gamelle.

— Et donc, où vis-tu ? m'enquis-je. Où allons-nous ?

— À Al Siktis.

— Qui allons-nous rencontrer ? Est-ce que c'est loin ? À quoi ça ressemble ?

— Ça sera tout ? ironisa Stone.

— Non, dis-moi s'il reste des dipiins quelque part.

— Dipiin ! répéta l'omam.

Stone regarda la boîte vide, il n'avait même pas remarqué que je l'avais dévalisée. Je crus voir de l'effroi dans ses yeux, mais peut-être était-il juste impressionné par ma discrétion ?

— Et donc Al Siktis ? repris-je.

Il sortit de ses pensées et secoua la tête.

— Hirendia est composé de plusieurs territoires, Siktis est le mien, Al Siktis est ce que tu définirais sur la Sphère comme une capitale.

— La Sphère, tu l'as déjà mentionnée tout à l'heure, me souvins-je. C'est comme ça que vous nommez la Terre ?

Il hocha la tête.

Après tout, pourquoi pas ? Mais du coup comment appelaient-ils les résidents ? Des Sphériens ? Ou bien des Sphérois ?

— Juste « habitants de la Sphère », répondit-il comme si c'était évident.

Soit. Ça manquait atrocement d'originalité, mais je ferais avec.

— Nous rajoutons Al devant le nom du territoire pour désigner l'endroit où vit l'Indiir de notre peuple, celui que vous, vous appelleriez président, roi, ministre, ou bien maire, m'expliqua Stone. Nous n'avons pas d'adresses ou de noms de rues ; ici, ce sont les passeurs qui nous mènent d'un point A à un point B via le Myornis.

— Les passeurs ?

— Ce sont eux qui nous guident dans le Myornis. Presque personne ne l'utilise sans un passeur. Ils connaissent toute la carte d'Hirendia sur le bout des doigts. Sans eux, la plupart des gens seraient constamment perdus.

— Pas toi ?

Il me lança un regard désespéré comme si la question ne se posait même pas. Cet homme avait décidément une très haute opinion de lui-même.

— Dis-moi, quel âge as-tu, ô, grand roi du sens de l'orientation ?

Ses lèvres frémirent, un sourire n'était pas loin.

— Vingt-six ans, demoiselle au grand appétit.

Je haussai les épaules, ce n'était pas un mensonge, je ne pouvais pas m'en vexer.

— Pourquoi avons-nous perdu nos vêtements en arrivant ici ?

J'étais à peu près certaine que Stone n'allait pas répondre. Après tout, il avait dû dépasser son quota de discussion depuis tout à l'heure.

— Ce qui vient de la Terre ne peut pas traverser le Myornis indemne.

— C'est pour ça que je suis sortie en tenue d'Eve et que tu es resté tel quel.

Il hocha la tête.

— Et ton épée ? Tu l'as perdue dans le voyage ?

Il passa sa main dans une poche de sa veste et en sortit un objet rectangulaire, couleur d'argent, où étaient gravés des arabesques et des mots que je ne parvenais pas à lire. En un mouvement de poignet, la lame en jaillit.

— Elle est toujours avec moi, répondit-il en regardant son arme d'un œil brillant.

Stone rangeait son épée quand la porte s'ouvrit. Une dame âgée chargée de sacs pénétra dans la maisonnette. Elle en avait deux dans chaque main et un qui se balançait sur son avant-bras.

Bedonn se mit à sautiller vers la nouvelle venue et j'en conclus que cela devait être Dame Guirda. La vieille dame portait un large pantalon en toile marron ainsi que deux débardeurs superposés, un rouge et un jaune. Ses cheveux couleur argent étaient tirés en arrière dans une queue de cheval, et ses yeux gris s'éclairèrent lorsqu'elle me vit.

Stone s'approcha d'elle pour la décharger des sacs de courses, mais elle lui tapa la main.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, Ikta.

Ikta ? Était-ce donc le réel prénom de Stone ?

Dame Guirda partit dans la cuisine déposer tous ses sacs sur le sol. Bedonn alla en inspecter l'intérieur sans perdre de temps, à la recherche d'un trésor. Je me demandai un instant s'il y avait des diptères, mais notre hôte me sortit de ma rêverie.

— Je suis contente de te revoir, Isiara.

— De me revoir ?

J'avais beau fouiller dans les tréfonds de ma mémoire, je n'avais aucun souvenir d'avoir déjà rencontré cette femme.

— C'est moi qui ai aidé ta mère à accoucher. Tu es venue au monde ici même, dans cette pièce. Tu étais si mignonne, si petite... J'ai l'impression que c'était hier.

En voilà une bonne, encore. J'étais née dans la cabane en bois en plein milieu de la forêt. Ce n'était clairement pas ce qui était écrit sur mon livret de famille.

— Varyn ne te l'a pas dit ?

— Varyn ?

— C'est moi, Varyn, dit Stone. Et pour ma défense, je n'étais pas au courant de cette information.

Notre hôte haussa les épaules.

— Je croyais que tu t'appelais Ikta, dis-je sans comprendre.

Dame Guirda fronça les sourcils.

— Ikta est la dénomination qu'on donne aux personnes comme Varyn.

— C'est-à-dire ?

Elle ne répondit rien. Stone, comme j'aimais le nommer, ou Varyn de son véritable prénom, avait les mains jointes devant lui et semblait très tendu. L'entente entre ces deux-là ne semblait pas au beau fixe.

— Je vois... lançai-je, alors qu'en fait je ne comprenais rien du tout.

Notre hôte partit ranger ses courses en silence. Je jetai un œil à Varyn, qui serrait les mâchoires. Vous parlez d'une ambiance.

Dame Guirda enfila un tablier et sortit de l'un de ses sacs ce qui ressemblait à des baies de couleur pourpre. Le bruit des casseroles s'entrechoquant me ramena à la réalité, et je me retournai vers Stone.

— Tu crois que mon père va bien ? Combien de temps va-t-il rester là-bas avant de nous rejoindre ?

Guirda se détourna brusquement et foudroya Varyn du regard.

— Ollie doit rentrer ? Il ne le peut pas !

— Mes ordres étaient de conduire Isiara jusqu'ici, rappela Varyn, on ne m'a rien dit concernant son père. Croyez-moi, il ne m'aurait pas laissé l'embarquer sans rien faire et elle ne m'aurait jamais suivi sans

son autorisation.

Guirda posa la grosse cuillère en bois qu'elle avait dans la main sur le comptoir de la cuisine avec plus de force que nécessaire. Elle semblait grandement contrariée et donnait l'impression qu'elle allait faire roussir Varyn juste avec son regard.

Celui-ci ne baissa pas les yeux, affrontant son aînée sans ciller.

— Pourquoi ne doit-il pas venir ? demandai-je sans comprendre.

— Car quand ton existence sera révélée, il risque d'être jugé pour haute trahison ! brailla Dame Guirda. Comme ta mère, et sûrement tous ceux qui étaient au courant de cette histoire. Nous avons tout prévu pour te cacher jusqu'au moment opportun, mais si quelqu'un revoit Ollie alors qu'il a disparu il y a une vingtaine d'années, les gens vont commencer à se poser des questions. Les sondeurs vont forcément se rendre compte de son arrivée. S'il est amené à rencontrer les Gardiens... Je préfère ne même pas imaginer ce qu'il pourrait se passer !

— Il savait ce qu'il en était, déclara Varyn. Il était prêt et a préparé son retour pendant des années au cas où la situation tournerait ainsi. Qu'importe le lieu où il a atterri, il se débrouillera et se cachera, nous devons croire en lui. De toute manière, vu son passé, je lui fais confiance pour s'en sortir.

— Quel passé ? De quoi parles-tu ?

J'avais la nette impression que je n'étais pas au courant de tout.

Dame Guirda soupira longuement.

— Dis-lui, Ikta ! lança-t-elle en montrant l'intéressé avec sa cuillère en bois. Que je ne sois pas prise pour responsable quand les autres l'apprendront !

Elle repartit à sa recette, se détournant de nous et se désolidarisant totalement de la conversation.

Varyn me regarda dans les yeux. Je voyais des flammes danser dans ses prunelles, mais je savais qu'elles ne m'étaient pas adressées. Malgré tout, je mis ma main devant moi, comme je l'aurais fait en face d'un animal sauvage. Il avisa mon geste et fit retomber son bras le long de son flan. Bien, l'épée n'allait pas sortir tout de suite.

— Ton père vient de l'île d'Helros, là où vivent la plupart des commerçants. Tu fais donc partie d'une famille de marchands. Il se trouve que c'est aussi la plus grande famille de voyous d'Hirendia. Ce sont des voleurs et des maîtres chanteurs. Ils ne font jamais rien sans contrepartie, sont discrets, talentueux, et connaissent tous les territoires dans leurs moindres recoins. Ta famille sait retourner n'importe quelle situation à son avantage. Crois-moi, ton père s'en sortira et nous rejoindra plus vite que n'importe qui. Il trouvera toujours une solution, pas forcément légale, mais il en trouvera une.

J'ouvris grand les yeux. C'était la première fois que Varyn parlait

autant, et c'était pour me dire que j'étais la descendante d'une famille de brigands, moi qui n'avais jamais dérobé ne serait-ce qu'un bonbon dans un magasin. J'essayai d'imaginer mon père en train d'arnaquer ou de dépouiller des gens, mais je n'y arrivai pas. Pourtant, il avait bien envoyé son poignard dans le dos de cette femme. Dire que j'avais passé des années à croire qu'il était un modèle de vertu, il devait effectivement être très doué pour m'avoir fait avaler n'importe quoi.

— Et ma mère ? C'est une voleuse aussi ?

Dame Guirda ricana devant sa casserole. A priori, imaginer ma mère en voleuse était hilarant. Moi, je ne trouvais pas ça drôle du tout. Si j'apprenais qu'elle était une tueuse à gages, je n'en mènerais pas large.

— La seule chose qu'elle a dérobée, c'est le cœur de ce brave Ollie.

Brave Ollie, brave Ollie... Ça dépendait le point de vue. Les victimes de la famille n'en diraient sans doute pas tant.

— Non, ta mère est loin d'être une voleuse, Isiara. C'est la fille d'un des cinq Gardiens d'Hirendia.

— Les Gardiens sont ceux qui font régner la loi dans notre monde, m'expliqua Varyn, ils ont les plus hauts pouvoirs. Les Éternels les ont choisis, et leurs décisions sont toujours respectées.

— Donc mon grand-père dicte les lois et mon père les bafoue ?

Varyn acquiesça.

Résumons, la famille de mon père était du côté obscur et dans celle de ma mère, on prônait la justice. Finalement, c'était peut-être mieux qu'il n'y ait pas de repas de Noël par ici.

Chapitre 6

À travers la fenêtre du salon, j'observai la lumière décliner petit à petit. La nuit était en train de tomber et je commençai à m'effondrer de fatigue. Mon estomac criait famine, mais je ne pouvais m'empêcher d'être méfiante devant le plat que Dame Guirda était en train de préparer. Et si j'étais allergique à un aliment ? Si je tombais malade ? Ou si, tout bêtement, le goût était affreux ? J'avais toujours eu du mal à avaler quelque chose que je n'aimais pas, même en voulant faire bonne figure. Dans ma tête flottait l'image d'une pizza trois fromages. Je me demandais si j'en remangerais une avant la fin de ma vie. J'aurais bien posé la question à mes compagnons, mais Varyn et Dame Guirda s'étaient tous les deux enfermés dans un mutisme à toute épreuve. Guirda avait ordonné à Varyn de garder sa bouche fermée sous peine qu'elle la lui remplisse de togdea. Je ne savais pas ce que c'était, mais la menace avait si bien fonctionné que je me promis d'éviter ce togdea, peu importe ce que c'était.

Je restai donc assise sur le canapé, à ressasser mes idées noires tout en me demandant comment j'avais pu en arriver là. Mon père, en qui j'avais confiance, m'avait menti toute ma vie, et j'avais une mère qui m'était inconnue, quelque part. Quelle était sa personnalité ? Est-ce qu'on avait des traits en commun ? Est-ce que c'était une femme chaleureuse et aimante ? Est-ce qu'elle avait pensé à moi durant toutes ces années ? Avait-elle fait d'autres enfants ? Peut-être que j'avais des frères et sœurs, des gamins avec des cheveux semblables au mien et la même addiction pour le sucre.

Je me rappelai les mots de mon père, que je prenais alors pour des élucubrations. Il avait débarqué sur Terre avec moi dans ses bras, car j'étais en danger. Quel était ce danger ? Et s'il existait toujours, pourquoi aujourd'hui étais-je ici ? Pourquoi ma mère n'était-elle pas venue vivre avec nous il y a tant d'années ? J'avais beau tourner ces questions dans tous les sens, je savais très bien que je n'aurais pas de réponse par moi-même.

— Allons-nous installer dans la salle à manger, déclara Dame Guirda.

La vieille dame pénétra dans une pièce adjacente, et je la suivis, ainsi que Varyn.

Des pots en étain étaient accrochés aux murs, certains remplis d'herbes séchées, d'autres de fleurs colorées. Une grande table en bois se tenait au milieu de l'espace, pouvant accueillir une douzaine de personnes.

Dame Guirda pressa Varyn de mettre le couvert, celui-ci obéit sans rechigner, allant se servir dans un vaisselier au fond de la salle à manger.

L'éclairage jaune des nombreuses appliques en forme de papillons n'aidait pas à me mettre à l'aise. Dire que j'étais née dans cette maison... J'avais encore du mal à y croire ! Je m'y sentais tellement oppressée.

— Assieds-toi, Isiara. Je vais chercher le repas.

La vieille dame sortit. De mon côté, j'hésitai entre m'installer à table ou partir en courant vers la porte.

— Crois-moi, je ne suis pas plus à l'aise que toi.

Je jetai un regard à Varyn. Il observait les murs d'un air las, debout en face de moi. Il ne semblait pas à sa place, mais je n'aurais su dire où celle-ci se trouvait vraiment.

— Il n'y a aucune fenêtre ici, continua-t-il. N'importe quelle personne avec un minimum d'instinct de survie voudrait en sortir, et ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

— Alors, pourquoi ne pas le faire ?

Il recula sa chaise dans un bruit sourd avant de s'asseoir dessus, puis soupira, l'air résigné.

— Nous n'avons pas toujours le choix. Ce soir, nous devons rester ici, il y a encore beaucoup de marche à faire, cela sera éprouvant. Un repas et une bonne nuit de sommeil sont un cadeau que nous ne pouvons refuser.

Je me demandais bien ce qu'il entendait par éprouvant. J'avais trouvé toute la journée pénible. En fait, j'avais l'impression que trop de choses s'étaient passées en moins de vingt-quatre heures. L'optique que tout cela n'était que le début me rendait presque nauséuse.

— Quand tu dis beaucoup de marche, ça équivaut à combien d'heures à peu près ?

Varyn me regarda sans laisser filtrer la moindre émotion, ce qui ne me tranquillisa pas.

— Ça dépendra de ton rythme.

— C'est très rassurant...

— Je t'ai prévenue, cela risque d'être fatigant. En plus, nous ne devons pas nous faire remarquer. La discrétion sera de mise, mais nous nous arrêterons si c'est nécessaire. Je ne compte pas te ramener à ta mère dans un état d'épuisement total, elle n'apprécierait pas. Et puis ce n'est pas mon but, tu dois être en forme pour ce qui t'attend.

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont il parlait, et plus les minutes passaient, plus je me disais que ce n'était pas une si mauvaise chose. Je ne savais pas si j'étais capable d'encaisser un trop-plein d'informations délirantes.

Je m'assis à mon tour et me mis à trifouiller mes couverts d'un geste

nonchalant.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Varyn haussa si haut ses sourcils que je ne les voyais même plus, cachés sous ses cheveux roux en bataille.

— Ma mère, précisai-je. Comment s'appelle-t-elle ?

Il jeta un œil à la porte, sûrement pour vérifier que Dame Guirda n'allait pas arriver.

— Rosalia.

— Comment est-elle ?

Il prit quelques minutes, comme pour réfléchir à ce qu'il pouvait me révéler, ou peut-être juste pour dire les bons mots. Après tout, il allait être le premier à me parler de celle qui m'avait mise au monde.

— Elle est gentille, douce et responsable.

Dame Guirda arriva dans la pièce, et coupa court à notre discussion. Elle déposa une grande soupière en terre cuite sur un dessous de plat en bois.

— Voilà le binap ! Passe-moi ton assiette, Isiara !

J'obéis tout en la regardant me servir de la bouillie violette parsemée de morceaux orange. Je retins de justesse une grimace. J'attendis qu'elle ait fini et que Varyn avale une première bouchée pour prendre ma fourchette.

— Ce plat est fait avec des baies qui poussent dans le territoire de Milégonn, expliqua Dame Guirda. Elles ont un goût fruité, mais aussi sucré, qui se marie bien avec les carottes.

— Vous avez des carottes ? m'étonnai-je.

La vieille dame ainsi que Varyn me regardèrent avec des yeux écarquillés.

— Pourquoi ? Il y a une loi sur la Sphère qui interdit aux autres mondes de cultiver des carottes ?

— Non. Non, bien sûr que non, répondis-je en me sentant stupide. Je suis seulement étonnée...

Et maintenant que j'y pensais, je ne savais pas si une telle loi existait réellement. Est-ce que nos gouvernements terriens connaissaient Hirendia ? Est-ce qu'ils travaillaient ensemble en collaboration ou est-ce qu'une grotte au passage magique était là, juste sous leur nez, sans qu'ils soient au courant ?

— Mange, m'ordonna Varyn. Tu dois prendre des forces...

— Pour la journée de demain, le coupai-je. Oui, j'ai saisi.

Il haussa les épaules comme à son habitude et je levai les yeux au ciel avant de me pencher sur mon assiette. J'observai mes deux compagnons de table avaler leur nourriture sans hésitation. Ça ne pouvait pas être si horrible que ça, après tout. J'arrêtai de réfléchir et pris une bouchée. Tout en mâchant, je tentai de deviner à quoi ce plat pouvait me faire penser. La texture des baies quelque peu farineuse

pouvait ressembler un peu à celle des cerises cuites, mais le goût était plus doux. Je reconnaissais par contre très bien la saveur des carottes, qui se mariait effectivement bien avec celle des fruits. Finalement, je finis mon repas plus vite que je ne l'aurais cru.

— Quel est ton métier, Isiara ? me demanda Dame Guirda.

— Je suis dans l'informatique.

Elle prit une expression perdue.

— De la technologie, expliqua Varyn.

— Oh...

Je haussai les sourcils. La vieille dame semblait presque déçue. Je ne m'étais jamais sentie mal à l'aise de faire un tel boulot, mais le regard qu'elle posait sur moi en cet instant me donnait presque envie de démissionner.

— Un problème avec les ordinateurs ?

J'eus une nouvelle ration de binap dans mon assiette pour seule réponse, mais toutes ces cachotteries commençaient à me couper l'appétit.

— Ici, la vie est différente, dit Dame Guirda. Nous n'utilisons pas de machines, car nous avons les moyens de faire autrement. Nous prenons soin d'Hirendia et en échange, elle fait de même avec nous.

— Grâce à la quintessence ?

Elle hocha la tête.

— C'est elle qui fait tourner notre monde. Sans elle, nous ne serions pas ce que nous sommes, déclara la vieille dame, comme si cela tombait sous le sens.

Bien entendu, pour moi, c'était encore flou. J'avais bien compris que la quintessence était partout, mais j'avais des difficultés à imaginer son fonctionnement.

— Quel est votre don ? demandai-je à Dame Guirda.

Elle sourit et ses yeux se remplirent de malice.

— Je vais te montrer.

Je vis le froncement de sourcils de Stone seulement une seconde avant que Dame Guirda lui souffle dessus et qu'il soit projeté, avec sa chaise, à l'autre bout de la pièce.

Il la foudroya du regard et elle ricana.

— Tu t'en remettras, Ikta.

Sans un mot, Stone revint s'installer à sa place, non sans s'imposer un écart un peu plus grand entre lui et la vieille dame. Je n'étais pas certaine que cela ferait une différence. Je tentai un instant d'imaginer ce qu'il arrivait quand elle avait un rhume. Est-ce qu'elle envoyait tout valser à chaque éternuement ?

— C'est... impressionnant, lançai-je, hésitante.

— C'est ce qu'on m'a offert. Toi aussi, tu auras un don bientôt, peut-être même que...

Elle s'arrêta, comme si elle en avait déjà trop dit.

— Peut-être même que quoi ?

Je sentais bien qu'ils me cachaient quelque chose.

— Ce n'est pas à nous de te révéler ton histoire, me lança Dame Guirda.

J'avais obéi à mon père, suivi un inconnu dans un monde sorti de nulle part, pour manger un plat bizarre chez une vieille dame qui soi-disant m'avait vue naître. Tout cela dans une pièce sans fenêtre avec des lampes en forme de papillons. Qui avait dans sa maison des lumières en forme de satanés papillons ? Et malgré tout cela, elle ne voulait pas répondre à mes questions ?

Varyn leva les yeux au ciel.

— Isiara n'a peut-être pas vécu parmi nous, mais elle est l'une des nôtres, elle n'est pas stupide et n'est plus une enfant. Lui demander d'attendre qu'on soit arrivé sur Siktis pour apprendre toute la vérité est un choix affreusement idiot.

— Ta mission, Ikta, est de la ramener vivante, rien d'autre.

Le silence qui plana après ce discours me laissa interdite. Puis la nervosité commença à s'emparer de moi en voyant l'échange de regards foudroyants entre Varyn et Dame Guirda. Il semblait bien décidé à dire ce qu'il pensait, menace de manger du togdea ou pas.

Je réfléchis soudain à ce qu'elle venait de déclarer. Sa mission était juste de me ramener, rien d'autre. J'avais l'impression que Varyn n'était pas forcément d'accord avec ça.

— Je n'ai pas confiance en toi, avoua Dame Guirda d'un ton pincé à l'adresse de Varyn.

— Ce n'est pas le cas de l'Indiir. Il savait que je serais le meilleur pour cette mission. Il croit en moi, comme je crois en lui, et je ne le trahirai jamais.

Dame Guirda se mit à rire.

— Ne dis pas des paroles que tu ne pourras peut-être pas respecter, Ikta. Nous ne pouvons imaginer de quoi l'avenir sera fait. Un jour peut être que ton soutien ira à quelqu'un d'autre et que tu seras obligé de renoncer à tes vieilles promesses.

Varyn ne répondit pas. Mais je lisais dans ses yeux qu'il s'en serait fallu de peu pour qu'il explose.

De mon côté, je restai silencieuse, ne sachant pas quoi dire au milieu de ces règlements de comptes. Je n'étais personne et pourtant on me disait que j'étais importante. Je manquais certainement de connaissances, mais on m'avait caché mon identité depuis ma naissance. À aucun moment, on ne m'avait demandé mon avis.

Je voulais rentrer chez moi, dans mon appartement pour me glisser sous la couette de mon lit douillet, oublier tout ce qui venait de se passer et continuer ma vie monotone. D'un autre côté, l'idée de visiter

Hirendia et de rencontrer ma mère me poussait à rester assise sur cette chaise sans rien dire. Je n'arrivais toujours pas à croire que tout cela fut vrai. J'étais partagée entre l'envie de nier toute la situation et celle de plonger dedans les deux pieds joints. Moi qui pensais avoir des réponses pendant le repas, c'était raté.

Nous débarrassâmes la table dans une ambiance électrique. Dame Guirda nous montra ensuite notre chambre d'un air las, avant de partir s'affairer sur le lavage de la vaisselle. Je l'entendis marmonner dans son coin, mais n'essayai pas de comprendre ce qu'elle disait.

Varyn prit le lit de droite, enfin, si l'on pouvait appeler ça un lit. Deux matelas reposaient à même le sol, des couvertures aux motifs fleuris très vieillots les accompagnaient. Entre eux se trouvait une commode surmontée d'une petite lampe orange qui illuminait la pièce d'un halo chaleureux. La couleur rousse des cheveux de Varyn n'en paraissait que plus vive.

Allongé sur son couchage, une main sous la tête, la seconde sur son ventre, il fixait le plafond. Une ride barrait son front, démontrant que sa contrariété n'était pas encore dissipée.

Je m'assis sur mon matelas en tailleur. J'aurais bien voulu prendre une douche, mais je n'avais pas envie de demander quoi que ce soit à Dame Guirda. Je regardai ma combinaison en regrettant de n'avoir rien d'autre à porter. Je serais obligée de la garder pour dormir, même si Varyn avait déjà eu l'occasion de me contempler en tenue d'Eve, je ne désirais pas vraiment réitérer l'expérience.

— Stone ? lançai-je brisant le silence.

— Stone ? s'étonna-t-il.

Je m'allongeai à mon tour, essayant de voir ce qui pouvait être si intéressant dans l'observation du plafond sur lequel l'ombre et la lumière se côtoyaient.

— Mon cerveau t'a renommé ainsi quand il ne savait pas encore ton prénom.

— Je ne sais pas comment je dois le prendre...

Autant changer de sujet.

— Est-ce que les pizzas existent, ici ?

Est-ce que j'allais encore passer pour une goinfre ? Certainement. Mais ce n'était pas grave. Je voulais le dérider un peu, le rendre de meilleure humeur pour qu'il réponde ensuite à mes questions les plus sérieuses.

— Oui, fit-il, amusé. Tu sais, même si nos communautés et nos façons de vivre sont différentes, nous avons certaines choses en commun. Des habitants d'Hirendia viennent sur la Sphère pour apprendre vos coutumes, voir ce que vous faites de vos vies, et ce que vous mangez. Parfois, ils reviennent avec des idées et nous les adoptons ; c'est le cas des pizzas ou des masques de beauté. Je me

rappellerai toujours cette période... Pendant deux semaines, la plupart des femmes, et il faut l'avouer aussi quelques hommes, se baladaient dans les rues avec un mélange de boue et de sable sur le visage.

Je m'imaginai la scène et ne pus m'empêcher de rire. Cela ne pourrait jamais arriver sur Terre, les gens avaient bien trop peur du regard des autres. Rien que de penser à mes collègues de travail débarquant ainsi au boulot me mit de bonne humeur.

— C'était tout bonnement n'importe quoi. L'idée n'était sans doute pas mauvaise, mais les ingrédients n'étaient pas les mêmes. Ce n'était pas très joli à voir une fois tout ça enlevé. Certains ont gardé une peau rougie pendant des semaines.

Je tournai la tête vers lui, il souriait à l'évocation de ce souvenir.

— Tu n'as pas essayé ?

— J'ai appris avec le temps qu'il ne faut pas sauter sur les nouveautés. Du moins pas tant que nous n'avons pas eu la preuve de leur succès. De plus, ma peau est très bien comme elle est.

Ça, je ne pouvais pas dire le contraire. Sa peau claire parsemée de taches de rousseur n'avait aucun défaut. Et que dire de ses yeux bleus presque translucides ? Ils étaient sans doute les plus étonnants que je n'avais jamais vus de toute ma vie ; en fait, ils en étaient presque effrayants.

— Vas-tu enfin me raconter la vérité ? tentai-je d'une petite voix. M'expliquer ce que je fais ici ou pourquoi je n'y suis pas restée ?

Sa respiration se fit plus bruyante. Je sentais qu'il luttait avec lui-même pour savoir ce qu'il devait faire. Écouter les ordres ou bien m'aider.

— Tu sais déjà comment fonctionne la quintessence, comment elle se propage en nous et comment nous activons nos pouvoirs. Toutes choses et toutes personnes sont reliées à elle et uniquement à elle. Du moins, jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'il y avait une exception, car il en existait bien une. Il arrive parfois, même si cela reste très rare, que deux bébés viennent au monde en même temps, à la même seconde de la même minute. Je ne parle pas de jumeaux, reprit Varyn, mais de deux enfants qui ne possèdent pas les mêmes parents. Des étrangers de sang. Des dioscures.

Ce mot semblait empli de secrets, de ténèbres et de promesses. Des frissons apparurent sur mes bras et le long de mon dos. J'avais presque l'impression que le monde entier était en train de me regarder.

— Ce duo ne réagit pas comme la plupart des gens, car la quintessence, en plus de les lier à elle, les lie entre eux, créant une boucle de pouvoir. Ils sont alors plus puissants, mais aussi beaucoup plus instables.

— Instables à quel point ? demandai-je sans vouloir entendre la réponse.

— Assez pour que leur existence soit interdite. Si deux enfants naissent dioscures, au moins l'un des deux doit être sacrifié, ainsi l'autre survivra et la paix sera préservée.

J'eus l'impression qu'une énorme pierre venait d'atterrir dans mon estomac.

— Et j' imagine que tu ne vas pas poursuivre en disant : « Heureusement, cela n'a aucun rapport avec ton histoire. Toi, on t'a juste emmenée ailleurs, car tu avais une sale tête ! », tentai-je, fébrile.

— Ta tête n'a malheureusement rien à voir là-dedans.

J'encaissai. Difficilement, certes, mais j'encaissai.

Je fermai les yeux, essayant de garder mon calme et de ne pas partir comme une folle en courant dans la forêt afin de rejoindre le lac qui m'avait guidée jusqu'ici. Car, si tout cela n'avait aucun sens, cela n'en était pas moins la vérité, et c'est ce qui m'effrayait le plus. J'aurais préféré me dire que tout cela était une blague, mais j'avais compris que ce n'était pas le cas. J'étais bel et bien née dans cette maison, mais je n'avais pas été la seule. Un autre bébé était venu au monde ici même, une personne avec qui j'étais liée par la quintessence. J'étais une dioscure, puissante, instable et dangereuse.

J'ouvris les yeux. Ça ne me ressemblait pas du tout.

— Je n'ai pas l'impression d'être la définition même d'une dioscure. Je ne me sens pas du tout dangereuse, là, tout de suite.

Mais plutôt hyper fragile, comme un vase en verre, ou en cristal.

Contre toute attente, Varyn se mit à rire, et cela me désarçonna.

— Je ne peux pas dire le contraire. Je pense que tu avais raison tout à l'heure quand tu disais que, même si nous connaissons l'histoire de ta naissance, nous ne savons pas qui tu es réellement. Tu t'es créé une vie sur la Sphère, tu as grandi loin de tout ça, tu es devenue une autre personne, différente de celle que tu aurais dû être. Plus...

— Humaine ? tentai-je.

— J'allais dire faible, mais oui, si tu veux.

J'ouvris la bouche, abasourdie. C'est qu'il me semblait sérieux. Il n'avait même pas lancé ça pour me taquiner, il le pensait vraiment.

— On m'a donc éloignée pour que je ne tue personne ? questionnai-je, légèrement vexée.

— Au contraire, c'était pour que tu restes en vie.

— Je ne comprends pas.

— Quand cela se serait su, l'un de vous aurait forcément dû mourir, déclara Varyn. Je ne connais pas tous les détails de l'histoire, mais vos parents respectifs ont eu la chance d'apprendre ce que vous étiez avant même votre naissance. C'est ce qui leur a permis de pouvoir cacher la grossesse et leur a laissé le temps d'organiser votre départ. Étant donné que ton père était un voyou et ta mère, la fille d'un Gardien, le choix était vite fait. Si elle disparaissait, ton grand-père

aurait tout fait pour la retrouver, et ça aurait à nouveau mis ta vie en péril. Alors que ton père... Sa disparition n'allait étonner personne.

— Et l'autre dioscure, il s'est enfui sur Terre aussi ?

— Non, il est resté. Il n'avait pas de raison de partir vu que, pour le reste du monde, tu n'existais pas.

— Je vois... Est-ce que je passe pour une égoïste si je demande pourquoi j'ai dû me cacher et pas lui ? Ils ont joué ça à la courte paille ?

Il fit un léger sourire.

— C'est une question légitime. Il était le fils d'un Indiiir, un chef de territoire. Si votre naissance avait été connue, il y avait peu de chance pour qu'on décide de le sacrifier. Ça aurait très certainement été toi.

— Car je ne suis personne, soupirai-je.

— Tu n'es pas personne, rétorqua Varyn. Nous ne pouvons pas juger quelqu'un sur sa famille ; qui plus est, tu es la petite fille d'un Gardien. Malheureusement, à ce moment-là, les probabilités ne jouaient pas en ta faveur. Si tes parents étaient amis avec la mère de ton dioscure, ce n'était pas le cas de son père. Celui-ci aurait tout fait pour protéger son fils, tout, ajouta-t-il avec un regard sombre. Je ne doute pas qu'il t'aurait tuée lui-même s'il l'avait pu. La meilleure solution pour vous sauver tous les deux était de t'éloigner, de te faire disparaître avec ton père, et ils y sont arrivés.

— Ça, pour y être arrivés, ils y sont arrivés. Mais aujourd'hui, je suis là. Pourquoi ?

— Car la fleur de la liaison s'est allumée, déclara Varyn. Nous savions tous que le jour où cela arriverait serait un jour spécial, mais nous ne savions pas à quel point.

Je fronçai les sourcils.

— La mère de ton dioscure l'a installée de sorte qu'elle soit toujours sous les yeux de quelqu'un. Elle a ordonné au peuple de venir la chercher si un jour elle devait s'allumer, mais elle n'a jamais dit ce que cela voudrait dire.

— Son espoir était qu'elle ne s'allume jamais, lançai-je.

Il acquiesça.

— Mais quelqu'un a dû vendre la mèche. Ton existence était tenue secrète. Moi-même, je l'ai apprise il y a peu, mais certaines personnes comme Dame Guirda étaient au courant. L'une d'elles a parlé, c'est certain, même si nous ne savons pas encore qui ni pourquoi.

— Ça serait ainsi que vos ennemis ont entendu parler de moi, compris-je.

Il hocha la tête.

— Je ne comprends pas pourquoi ils sont venus te chercher, mais ils doivent avoir une raison, poursuivit-il, et cela a sans doute à voir avec ton statut de dioscure. Tu dois représenter un risque pour eux. Un

risque qu'ils veulent éliminer.

— Mais je n'ai rien fait et il ne se serait rien passé s'ils n'étaient pas venus me chercher...

— Ils ont dû préférer prévenir plutôt que guérir. Leurs actions sont encore un mystère pour nous, mais elles nous apprennent certaines choses. Leurs erreurs seront peut-être notre salut.

Je fronçai les sourcils sans comprendre.

— S'ils ont peur de vous, s'ils veulent vous éliminer, c'est que vous avez vos chances. Peut-être qu'en tant que dioscures, vous pourrez mettre fin à cette guerre.

Je le regardai, grandement sceptique, puis finis par secouer la tête.

— C'est invraisemblable, Stone. Je ne connais rien à ce monde, j'ai un don que je ne sais même pas utiliser et je suis tout sauf courageuse. Je n'ai pas l'intention de me battre ou de tuer des gens. Ce n'est pas dans mon caractère.

Il plongea son regard dans le mien, et ce que j'y vis ne me plut pas du tout.

— Tu auras le choix, on l'a toujours. Mais nous sommes aussi conscients que les dioscures sont les seuls à avoir une chance de nous sauver, sinon, bientôt, nous serons tous morts.

Chapitre 7

Je m'allumai comme un phare en pleine mer. Après ses paroles, j'avais perdu mon sang-froid. Mais comment réagir autrement ? Ce n'était pas tous les jours qu'on me disait que j'avais le choix, mais que si je faisais le mauvais, je condamnerais des milliers de personnes.

Il me fallut du temps pour me calmer, et aussi quelques cris hystériques. Une fois que j'eus repris le contrôle de moi-même, Varyn décida que la discussion était finie pour ce soir. Il me souhaita une bonne nuit et se détourna de moi, faisant très certainement semblant de dormir.

Je n'en revenais pas qu'il ose me laisser ainsi. J'avais envie de hurler ou de cogner dans quelque chose, mais je sentais bien qu'il ne changerait pas d'avis. Je l'avais poussé pour qu'il me raconte tout ça, je ne pouvais pas forcer ma chance. Et puis, j'avais l'impression que des semaines s'étaient écoulées depuis ma dernière nuit. Si le lendemain s'annonçait aussi difficile que Varyn le prétendait, il valait mieux que je dorme un peu.

Je m'allongeai et me glissai sous la couverture rêche ; la douceur de ma couette me manquait déjà. Dans mon esprit, les paroles de Varyn tournaient en boucle. J'étais une dioscure. J'étais instable. On voulait ma mort.

Mon cœur battait de plus en plus vite et je sentais mes mains trembler, mais ce n'était pas à cause du froid. Plutôt en raison de l'épée de Damoclès qui se trouvait au-dessus ma tête, prête à la trancher à la première occasion.

Mes paupières se fermèrent enfin sous le poids de la fatigue. J'étais certaine de faire des cauchemars toute la nuit, de rêver de monstres sans visage et de ma mort imminente.

Mais ce ne fut pas ce qui arriva.

Je clignai des yeux, une fois, puis deux, avisant le bleu éclatant du ciel qui était au-dessus de ma tête. Je remuai mes orteils dans l'herbe verte qui m'entourait de toute part et fronçai les sourcils. Une forêt luxuriante encerclait la plaine où je me trouvais.

Si c'était un rêve, il paraissait très réel.

Un bruit me fit me retourner soudainement. Un homme venait d'apparaître, arrivant de nulle part. Méfiante, je reculai de quelques pas, tout en l'observant.

L'inconnu possédait de beaux yeux couleur émeraude et des traits fins. Le bas de son visage était orné d'une moustache et d'une barbe bien taillée, alors que ses cheveux blonds ondulés retombaient sur ses

épaules en vagues souples. Une fourrure marron dissimulait son corps, de son cou à ses pieds. Il semblait grand et massif. Il me regardait de haut en bas, sans éprouver la moindre gêne.

— Tu as l'air fragile, constata-t-il en s'adressant visiblement à lui-même plutôt qu'à moi.

Sa voix était grave, rauque et puissante. S'il m'avait parlé dans la réalité, j'aurais sans doute baissé la tête, mal à l'aise et peu sûre de moi. Mais j'en avais tellement marre que tout le monde se donne le droit de me juger comme si je n'étais rien que je me refusai d'agir ainsi. Toute la haine accumulée ces dernières vingt-quatre heures remonta jusqu'à mes yeux, et j'offris à l'inconnu le regard le plus noir en ma possession. J'imaginais des flammes danser dans mes iris et la force de mon expression le faire reculer. À la place, il arqua un sourcil et prit une moue amusée. Le pouvoir des flammes n'était apparemment pas si impressionnant que ça.

— C'est mignon.

J'ouvris la bouche avant de la refermer. Mon objectif n'avait pas du tout été atteint.

— Où es-tu ? m'interrogea-t-il.

— Dans un rêve ?

Il regarda autour de nous, sceptique.

— Je n'en serais pas aussi sûr, à ta place, et ce n'est pas ce que je voulais dire. Où est ton corps en ce moment ?

Je le jaugeai quelques secondes tout en me demandant si je devais répondre à cette question. Je ne savais pas qui il était, ni si je pouvais lui faire confiance.

— Chez une vieille dame assez désagréable.

Je trouvai cette réponse convenable. Dame Guirda n'était sans doute pas la seule personne âgée de sexe féminin d'Hirendia. Je ne prenais pas beaucoup de risques.

— Vous êtes donc bien arrivés chez Dame Guirda ! Bien, bien, bien.

L'homme se retourna et partit en marchant vers la forêt. J'en restai abasourdie. Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire ?

Je trottinai derrière lui pour le rattraper, il avait de sacrées enjambées.

— Sans vouloir paraître impolie ou autre, vous êtes qui, nom de Dieu ?

— Qui ça ?

— Qui ça, quoi ? m'agaçai-je. C'est moi qui vous demande qui vous êtes !

— Le Dieu dont vous parlez, qui est-ce ?

Je m'arrêtai, stupéfaite. Qu'est-ce que je pouvais bien répondre à ça ?

Il ralentit à son tour et m'observa très sérieusement avant de

ricaner.

— C'était une blague.

Content de lui, il reprit sa promenade.

Je le regardais s'éloigner tout en inspirant profondément. Non, Isiara, tu ne dois pas le frapper. Pourquoi ? Parce que s'il te rend la pareille, tu ne ressembleras plus à rien.

Je le rattrapai une nouvelle fois, alors qu'il pénétrait dans la forêt.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

Au diable le vouvoiement, il ne s'en était pas servi, je n'allais donc pas m'embêter avec ça.

— C'est vrai. Mais il y a beaucoup de réponses possibles. Est-ce mon prénom que tu désires savoir ou bien ce que je fais dans la vie ? Qui suis-je par rapport à toi ou bien à la situation ? Qui je crois être, qui les gens pensent que je suis, ou alors qui tu voudrais que je sois ?

J'avais l'impression d'être dans *Alice au pays des merveilles* et de parler au chapelier fou.

— N'aurait-il pas été plus simple de juste donner l'une de ces réponses au hasard ?

— Je ne fais pas dans la simplicité.

Comme tout le reste jusqu'ici, ça ne faisait pas beaucoup de différence...

— Es-tu réel ?

— Ah, elle a changé de question, s'enthousiasma l'inconnu. Oui, je suis réel ! C'est plutôt à toi qu'il faut le demander. Pour quelqu'un qui n'est pas censé exister, je te trouve très en forme.

Décidément, encore quelqu'un qui était au courant.

— Y a-t-il quelqu'un ici qui ne sache pas les choses avant moi ?

— La plupart des gens, me rassura-t-il. Et espérons que ça dure.

— Sinon je meurs, puis tous les autres meurent. J'ai saisi.

Il se mit à rire.

— De toute manière, tout le monde décède un jour ou l'autre.

— C'est d'un joyeux.

— Je ne fais pas...

— Dans la joyeuseté, coupai-je. J'ai compris.

Il me regarda d'un air étrange avant de se ressaisir.

— Comment va Varyn ?

Je fronçai les sourcils, perplexe.

— Bien.

Il hocha la tête de haut en bas, satisfait.

— Par contre, il est énervé contre Dame Guirda. Donc on risque de retrouver son cadavre demain matin.

Je pensais le choquer ou le faire rire, une bonne façon de jauger son caractère. Je ne m'attendais pas à ce qu'il reste impassible en disant :

— Crois-moi, s'il la tuait, on ne retrouverait jamais son corps.

Du coup, je ne savais plus si je devais sourire ou pleurer.

Nous nous étions engouffrés plus profondément dans la forêt au fil de la discussion. La lumière semblait s'amenuiser, cachée par les feuilles des arbres immenses et touffus qui nous entouraient. Le passage se faisait de plus en plus étroit et l'ambiance plus lourde, plus dangereuse.

Sans réfléchir à mon geste, je retins l'inconnu par la cape pour lui signifier de s'arrêter. Il me regarda avant de reposer ses yeux sur l'obscurité qui nous attendait à quelques mètres de là.

— Je ne veux pas continuer. Ça ne m'inspire pas confiance.

Il soupira, le visage marqué par la contrariété. Il n'y avait plus une once d'amusement sur ses traits. Il arborait dorénavant une expression tellement sérieuse que j'hésitai à faire quelques pas en arrière.

— Moi non plus, mais nous devons sans doute y aller un jour... Cependant, tu as raison, reprit-il avec un léger sourire, ne dépassons pas les limites maintenant. Surtout qu'on ne sait pas combien de temps cela va durer.

— Cela, quoi ?

— Cela, répéta-t-il en faisant un moulinet de sa main pour montrer les alentours. Cette entrevue secrète de minuit.

Je n'aurais pas forcément appelé ça comme ça, mais pourquoi pas ?

— Si ce n'est pas un rêve, qu'est-ce que c'est ? Et comment ça marche ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. C'est encore un mystère à résoudre, j'imagine.

— C'est moi, l'autre mystère ?

Il s'arrêta et me regarda avec un sourire aux lèvres.

— Dis donc, si je ne te connaissais pas, je penserais que tu as une tendance à te prendre pour le nombril du monde.

— Quoi ? Mais pas du tout !

Il ricana et ensuite je me réveillai.

La lampe de la commode était toujours allumée.

Varyn s'était retourné et dormait maintenant face à moi. Ses cheveux cachaient ses paupières closes.

Combien de temps avais-je fermé les yeux ? Avais-je rêvé ? Je commençais à en douter fortement. Était-ce mon dioscure, que je venais de rencontrer ?

Soupirant un bon coup, je me réinstallai comme je le pus sur mon lit de fortune. Ça ne servait à rien de me prendre la tête avec ça maintenant.

Je tentai de me rendormir, en vain. Je me tournai dans un sens puis dans un autre, je fermai les yeux, mais rien ne fonctionnait. Mon cerveau était bien trop perturbé pour accueillir le repos. Et pourtant, j'avais cet espoir, celui qu'en me réveillant demain matin tout soit

redevenu normal. Je me lèverais chez moi, ou dans ma maison d'enfance et, avec mon père, nous rigolerions de mes rêves étranges, et puis je partirais travailler. Mais non, dans quelques heures mon bureau serait vide. Je n'avais même pas posé de congés. Allais-je rentrer un jour ? Qu'allaient penser mes collègues de boulot ? Est-ce que quelqu'un allait se rendre compte que j'avais disparu du jour au lendemain ?

Cette question me taraudait toujours quand nous quittâmes la cabane de Dame Guirda. La vieille dame ne nous avait pas dit grand-chose et s'était contentée de donner un sac à dos à Varyn puis d'attraper ma main avant de me souhaiter bonne chance. Dans ses yeux, j'avais pu lire de l'inquiétude, et peut-être du regret. Je me demandai si je la reverrais un jour.

Nous prîmes la route dans un silence reposant, marchant sur des chemins plats, et tout cela à allure modérée. Cependant, plus le temps défilait, plus je sentais les muscles de mes mollets et de mes cuisses me rappeler que je n'étais pas une grande sportive.

— Pourquoi n'utilisons-nous pas le Myornis ? demandai-je à Varyn.

— Le Myornis est contrôlé par des sondeurs. Ils s'y connectent et vérifient qui y pénètre, qui va où et à quel moment. Si mes voyages n'ont rien de suspect, ton identité pourrait poser problème. Nous ne savons pas s'ils vont déceler une présence inconnue, ou ne s'apercevoir de rien. Dans le doute, nous devons passer par la voie la plus compliquée, qui est celle qui comporte le moins de risques de se faire prendre. Si nous restons discrets, bien entendu.

— Mais j'ai quand même emprunté le Myornis pour arriver sur Hirendia.

Il hocha la tête.

— Ton père a utilisé une fiole et m'a indiqué que cela n'était pas un problème. Malheureusement, je ne sais pas si c'est permanent ou non.

Je fronçai les sourcils en me rappelant le liquide phosphorescent qu'il avait fait couler dans l'eau. Quel secret mon père avait-il encore en réserve ?

— C'est pour ça qu'il n'était pas censé nous suivre, devinai-je, car ils vont comprendre qu'il est de retour, et ils vont se poser des questions.

— Effectivement. Il y a vingt-quatre ans, il est arrivé à entrer dans le Myornis avec toi dans ses bras sans être identifié. Je ne sais pas comment il a fait, sans doute grâce à une potion, toujours est-il que ça a marché. Pour son retour, il n'aura pas la même chance. Un sondeur va forcément se rendre compte de sa présence à un moment ou un autre. Reste à savoir s'ils feront le lien avec moi ou non. Le principal, c'est qu'ils n'aient pas la moindre idée de ton existence.

— Mais s'ils le retrouvent, que risque-t-il ? m'inquiétai-je.

Il plongea son regard dans le mien.

— Il s'en sortira, je n'ai pas de doute à ce sujet.

J'acquiesçai. J'étais toujours anxieuse, mais le fait que Varyn croie autant en mon père me rassurait quelque peu. Après tout, il savait peut-être plus que moi qui il était réellement...

Un cri déchira soudain le silence qui nous entourait. Varyn se tendit, m'attrapa par le bras et me plaqua contre un arbre. Il se posta devant moi, sortit son arme de sa poche et, avec un mouvement du poignet, fit jaillir la lame de son épée.

Le hurlement reprit.

Je levai la tête et vis une ombre passer au-dessus de nous, puis entendis ensuite un son étrange, comme celui de couverts qui s'entrechoqueraient. Un bruit de métal.

Varyn m'attrapa de sa main libre et m'emmena à quelques mètres de là, sans cesser de regarder en arrière. Ma respiration se fit erratique, mes bras tremblaient, et je faillis trébucher. Il me tira un peu plus fort, me poussa dans l'ombre des arbres, puis disparut.

Je me recroquevillai sur moi-même, en reculant le plus possible contre le tronc. Les branches bougèrent là où nous étions quelques secondes auparavant et soudain, elles se mirent à tomber. Un tas de feuilles chutaient contre le sol à chaque cliquetis de métal. Puis une ombre immense descendit à son tour dans le cercle de lumière qu'elle avait elle-même créé.

La bête n'avait rien d'humain. Ses yeux n'étaient en fait que des trous béants dans une structure couleur argent. Sa tête ressemblait à celle d'un énorme molosse aux crocs acérés. Elle possédait quatre pattes aux griffes interminables et deux ailes gigantesques faites de lames tranchantes qui brillaient à la lueur du soleil. Sa longue queue se finissait tel un poignard, une arme de plus qu'elle pouvait utiliser pour tuer.

Je posai mon bras sur mes lèvres. Ma respiration était trop bruyante et j'avais peur qu'elle m'entende. Où était Varyn ? Je ne pouvais détacher mon regard de la bête. Elle avait la gueule légèrement levée vers le ciel, comme si elle humait l'air. Était-elle munie d'un odorat puissant ? Pouvait-elle sentir mon corps transi de terreur, caché derrière les arbres ?

Elle poussa un grognement et tourna sa tête vers moi. Je mordis mon bras pour m'empêcher de détalier. J'étais persuadée que si je faisais ne serait-ce qu'un geste, elle m'entendrait et cela en serait fini de ma vie.

La bête de métal sembla alors se déconcentrer, elle vira sa gueule vers la droite, puis la gauche. Comme si elle sentait quelque chose qu'elle ne pouvait voir. Elle envoya un coup de patte dans le vide, puis lança sa queue à la recherche de l'ennemi. J'entendis un gémissement et ouvris grand les yeux. Pourvu que Varyn ne soit pas grièvement

blessé. Il était mon seul espoir de sortir de là vivante.

Le son du métal qui s'entrechoquait reprit, mais cette fois-ci la bête n'en était pas la responsable. Même si je ne la voyais pas, je savais que l'épée de Varyn était partie à l'assaut de son ennemie, essayant de lui octroyer des coups suffisamment dangereux pour que nous ayons le temps de fuir.

La bête leva soudain la tête dans un hurlement de fureur. Varyn apparut alors, perché sur son dos, son épée transperçant son crâne pour ressortir par sa gueule béante. Je vis son bras se contracter dans un geste puissant, remontant son arme vers le haut. Il déchira le métal en deux et son adversaire retomba mollement contre le sol en faisant trembler la terre.

C'était fini.

Varyn soupira et leva ses yeux vers le ciel. Le soleil illumina son visage couvert de sueur et de sang. Ses cheveux roux brillaient de mille reflets et virevoltaient dans la brise. Puis il me chercha, comme s'il se souvenait tout à coup que j'existais.

Je fis retomber mon bras contre mon flanc et tentai de me redresser, mais mes jambes tremblaient si fort que je parvins uniquement à me mettre à genoux. Je ne voulais pas paraître faible, mais cela n'aurait été que mensonge de prétendre le contraire.

Varyn s'approcha de moi, sa main apparut devant mon regard baissé et je l'attrapai. Je n'étais pas prête à relever la tête et à faire face à tout ce qui venait d'arriver, mais quand mes yeux virent la plaie sanguinolente qui lui barrait le ventre, mon corps réagit tout seul.

— Tu es blessé, lançai-je. Est-ce que ça va ?

C'était sans doute la question la plus stupide de tous les temps, car non, quand notre sang coule sur l'herbe humide, la plupart du temps, ce n'est pas la grande forme. Néanmoins, au lieu de se moquer de moi ou de me rabrouer, il acquiesça. Ses yeux m'observaient et brillaient d'une lueur étrange. Pensait-il, lui aussi, que je n'étais pas prête pour survivre à tout cela ?

— Allons-y, dit-il en prenant ma main. Ne traînons pas dans les parages.

— Mais ta blessure ? Il faut soigner ça, sinon...

— Plus tard, déclara-t-il d'une voix ferme.

Je ne contestai pas, trop heureuse de partir loin de la carcasse de la bête. J'avais peur qu'elle se relève d'un bond et qu'elle nous massacre sur son passage.

Nous avançâmes à pas rapides, mais je ne m'en plaignis pas. Nous devons urgemment trouver un endroit tranquille et sécurisé pour soigner Varyn. Il semblait savoir où il allait, du moins plus que moi. Le bras qu'il n'utilisait pas pour me traîner derrière lui était serré contre son ventre, tentant tant bien que mal de faire en sorte que le

sang ne s'écoule plus.

— Ce sont des traces de notre passage, nous ne pouvons pas nous le permettre, m'avait-il dit.

Au fil de nos pas, le paysage se mit à changer peu à peu. Les arbres étaient toujours aussi nombreux, mais leur feuillage d'un vert éclatant fut remplacé par les multiples tiges remplies d'aiguilles des grands sapins. Le ciel n'était plus aussi bleu et tirait vers un gris clair, sans pour autant qu'on y voie un seul nuage. Je n'entendais plus les sons inconstants des animaux de la forêt qui rôdaient auparavant autour de nous, comme si, après la bataille avec la bête, ils avaient préféré fuir loin de nous.

Le terrain se fit escarpé, et je priai pour ne pas m'écraser le crâne sur les cailloux qui constellaient notre chemin. Je levai la tête et constatai que nous n'étions qu'au tout début d'une longue côte. Je comprenais mieux pourquoi si peu de personnes arpentaient cette voie. Qui serait assez stupide pour faire une telle randonnée alors qu'il suffisait de rentrer dans le Myornis pour atterrir ailleurs ?

J'avancai, le souffle court ; je peina à reprendre ma respiration, mon cœur battait dans mes tempes et ma poitrine me brûlait. Varyn semblait en bien pire état que moi, mais ne se plaignait pas du tout. Il ne lançait même pas un gémissement de douleur de temps à autre.

Nous finîmes par arriver sur un petit plateau, mes jambes lâchèrent l'affaire et je m'avachis sur le sol, le dos contre la roche.

— Je suis morte, annonçai-je d'une voix cassée.

Varyn regarda le ciel qui se chargeait de blanc.

— Tu respirez bruyamment pour une morte.

J'eus envie de lui faire un geste obscène, mais même lever le petit doigt m'était trop difficile.

Grimaçant, Varyn s'accroupit et sortit une gourde du sac à dos avant de me la tendre. Je ne réfléchis pas une seconde et me servis. À chaque gorgée, j'avais l'impression de renaître. Je fis attention de ne pas tout boire, car Varyn en aurait besoin lui aussi.

Du coin de l'œil, je le vis retirer sa veste en cuir et le tee-shirt noir qu'il portait en dessous. Il s'était retourné et j'observai quelques secondes les muscles de son dos se contracter sous sa peau laiteuse recouverte de taches de rousseur. Puis je détournai le regard, m'autoflagellant de faire ce que je lui aurais moi-même reproché dans le cas inverse.

— Tu peux me donner l'eau, s'il te plaît ?

Je me levai, les jambes en feu, et passais devant lui. Mes yeux s'accrochèrent directement à la large blessure qui entaillait son ventre. Il me prit la gourde des mains et fit couler de l'eau sur la plaie.

— À moins que votre eau ait des vertus antiseptiques, je ne pense pas que cela suffise, me risquai-je à dire en levant mes yeux vers son

visage.

Ses lèvres se courbèrent en un sourire.

— On fait avec ce qu'on a. Tu peux m'attraper la bande dans la poche avant du sac à dos ?

J'acquiesçai et lui ramenai ce qu'il avait demandé. Les minuscules pansements que j'utilisais habituellement auraient eu l'air ridicules face à l'immense bande munie d'une compresse centrale. Il la déroula avec ses mains avant de la déchirer avec ses dents. Pourquoi s'embarrasser d'une paire de ciseaux, après tout ?

— Il faudrait que j'appuie pour que la plaie se referme le plus possible avant de poser le pansement. Est-ce que...

Il ne finit pas sa phrase, mais me tendit la bande avec un regard interrogateur.

Je la pris du bout des doigts et observai le sang séché qui maculait sa peau. Si cela suffisait à lui éviter une infection, ce serait un miracle.

Varyn fit pression avec ses deux mains de chaque côté de la blessure. Il aurait été plus facile d'avoir un fil et une aiguille sous la main, mais si cela avait été le cas, il les aurait sans doute utilisés.

Tout doucement, je m'approchai de son ventre et commençai à poser le pansement, mais à cause de l'eau et du sang, il ne voulait pas s'accrocher.

Je récupérai le tee-shirt de Varyn qui traînait sur le sol et nettoyai délicatement sa peau. Je sentis son regard brûlant sur moi, mais restai concentrée sur ce que je faisais. Une fois la blessure un peu plus propre, je jetai le bout de tissu à terre et entrepris de protéger la plaie comme il le fallait. Je me permis de reprendre une respiration convenable seulement quand j'eus fini.

— Ça va comme ça ? lui demandai-je.

Il ne répondit rien alors je levai mes yeux vers lui. Son regard me fixait sans ciller.

— Change-toi.

Je haussai les sourcils, surprise.

— Il y a des vêtements sur le dessus du sac, l'air commence à se rafraîchir, ce n'est pas le moment de tomber malade.

En effet, le souffle chaud qui nous avait suivis depuis la cabane de Dame Guirda avait disparu depuis un certain temps. Notre marche rapide m'avait empêchée de m'en apercevoir.

Je hochai la tête et partis récupérer un pantalon noir et un sous-pull gris.

Varyn était toujours tourné et j'en profitai pour me déshabiller. J'espérai que personne ne débarquerait pile à ce moment-là. Mes bras se recouvrirent de chair de poule quand l'air frais frôla ma peau nue, et j'enfilai mon haut, puis le bas, rapidement. Ces vêtements devaient appartenir à quelqu'un de plus grand que moi, car je dus retrousser le

tissu au niveau de mes chevilles pour ne pas marcher dessus.

J'entendis Varyn se déplacer, mais ne bougeai pas d'un pouce.

— Si l'on ne croise personne, c'est à cause de cette bête, n'est-ce pas ? ne puis-je m'empêcher de demander.

— Des Alfernis, m'apprit-il. Oui, les gens sortent beaucoup moins de chez eux ces derniers temps, de peur de finir face à l'un d'eux.

Je me retournai, abasourdie.

— Il y en a plusieurs ?

Il enfila un pull gris tout en hochant la tête.

— Bien plus qu'il ne le faudrait.

Mon cœur rata un battement à cette idée. Je m'imaginai, non pas face à l'une de ces bêtes, mais à une dizaine. Nul doute que ma mort serait la fin logique d'une telle confrontation.

— Ils envahissent les airs, m'expliqua Varyn. On les voit peu en forêt, celui-ci était... insistant.

Je grimaçai. Insistant était un faible mot.

— C'est pour ça que nous ne devons pas nous attarder à découvert, ajouta-t-il. Il faut repartir.

Un soupir sortit de mes lèvres sans que je puisse le retenir. J'avais tellement mal aux jambes que je serais volontiers restée ici à boudier, mais l'idée d'être une proie facile pour cette effroyable bestiole me fit sauter sur mes pieds et me poussa à avancer pas à pas à la suite de Varyn.

— Ce sont elles que je suis censée affronter ? eus-je le courage de demander après un long moment.

Il ralentit un instant, avant de reprendre un rythme soutenu. J'attendis sa réponse, mais elle ne vint jamais.

Chapitre 8

Varyn nous fit pénétrer dans une caverne naturelle creusée dans la roche, à l'abri des intempéries et des regards indiscrets.

Je m'assis par terre, éreintée. Cela faisait des heures que nous marchions. Du moins, c'est ce que m'avait appris le soleil qui déclinait peu à peu. Ce n'est pas comme si je possédais une montre pour m'aider à prendre conscience du temps qui passait.

— Mange un bout, proposa Varyn en fouillant dans son sac. Pour récupérer des forces.

J'acquiesçai, mais en réalité j'étais peu sûre d'arriver à avaler quoi que ce soit sans vomir, ce qui prouvait que l'heure était grave. J'avais surtout envie de me coucher dans un bon lit et de dormir.

— Tiens.

Je m'arrachai à mes rêveries pour prendre ce que Varyn me tendait. Une miche de pain avec du fromage. C'était simple, mais ça me suffirait.

Nous mangeâmes en silence. Varyn ne m'adressa pas même un regard. Il semblait perdu dans ses pensées et avait sans doute oublié que j'existais. Qui pouvait lui en vouloir ? Ça ne devait pas être sympa de devoir ramener une faible jeune femme à la maison en passant par des chemins sinueux où l'on pouvait croiser des assaillants mi-loup, mi-oiseau, tout en métal et agrémentés d'une ribambelle de lames aiguisées.

J'appuyai ma tête en arrière contre la roche dure et froide et fermai les yeux. Comment en étais-je arrivée là ? Je ne cessais de me poser cette question et ne parvenais toujours pas à entrevoir un début de réponse. Comment tout cela pouvait-il être en train de se produire ?

Épuisée, je tombai sans m'en rendre compte dans les bras de Morphée, même si je doutais que cela soit chez elle que j'eusse atterri.

Une légère brise rafraîchissante caressa mon visage fatigué. L'odeur de la terre humide, des feuilles et de la mousse me titilla le nez.

J'ouvris les yeux et vis l'homme à la longue fourrure. Il était ici, à côté de moi, dans la même clairière que la dernière fois. Il regardait le ciel avec intérêt et je me sentis soudain à découvert, comme une proie facile. J'aurais pu aller me cacher sous les frondaisons des arbres, mais aurais-je été plus en sécurité là-bas ? J'en doutais.

— Comme on se retrouve, dis-je à mon inconnu.

— Est-ce réellement surprenant ? demanda-t-il avec un demi-sourire.

— Tout dépend. Qui es-tu ?

Après tout, poser de nouveau la question ne coûtait rien.

L'individu braqua ses yeux verts sur moi ; son visage ne trahissait aucune émotion. J'aurais aimé pouvoir deviner ce qu'il pensait, de quoi il était au courant et tout ce qui pouvait se tramer dans sa tête.

— La véritable question ne serait-elle pas plutôt de savoir qui nous sommes ?

Sur ces derniers mots, je me réveillai.

J'ouvris les paupières, perdue, et croisai le regard de Varyn qui m'observait de ses yeux perçants, accroupi devant un fin matelas qui n'était pas ici avant que je m'assoupisse.

— Tu dormirais mieux là-dessus, dit-il avant de partir s'allonger sur un second matelas un peu plus proche de l'entrée de la grotte. Bonne nuit.

Je me relevai tant bien que mal et m'installai sur mon lit de fortune. Ce n'était pas le paradis, mais c'était mieux que rien. Peut-être que cette fois, j'allais pouvoir grappiller quelques heures de sommeil ou que je rencontrerais à nouveau mon inconnu à la fourrure et qu'il ferait autre chose que de me poser des devinettes.

Nous repartîmes après une nuit qui, finalement, avait été sans rêve ni cauchemar.

Mon corps était courbaturé. D'ailleurs, je ne savais pas que certains muscles existaient avant de les sentir se rebeller. Autant dire que l'idée de continuer cette randonnée ne me réjouissait absolument pas.

J'avais dormi dans mes vêtements et n'avais toujours pas pris de douche. J'avais conscience d'être sale et moche. Je ne m'étais pas nettoyé le visage depuis vendredi matin, aucun doute que mon maquillage ne devait plus avoir la même allure. Pour couronner le tout, je n'arrivai plus à passer la main dans ma chevelure sans tomber sur un sac de nœuds. J'aurais tout donné pour pouvoir me brosser les cheveux, ou au moins me laver les dents.

Les heures s'écoulèrent, et toutes se ressemblaient. Monter, grimper et souffrir. Nous ne discutâmes pas beaucoup, je n'en avais plus la force. Varyn, de son côté, ne semblait pas en saisir l'utilité non plus.

Parfois, je jetai un coup d'œil à l'horizon. Quand j'avais de la chance, je tombais sur une vue magnifique qui me remontait un court instant le moral. D'autres fois, l'unique chose que je pouvais contempler était de la roche. Nous descendions les montagnes, avant de les traverser et de les gravir à nouveau, puis nous recommencions, inlassablement.

La température chutait de plus en plus et le froid, combiné à l'effort, me donnait mal au crâne. Mes jambes tremblaient sous la pression que je leur mettais pour effectuer chaque pas et je ne savais plus combien

de temps j'allais encore tenir debout.

Varyn avait fini par me prendre la main, me traînant comme il le pouvait derrière lui. Il m'emmena dans une autre caverne pour passer la nuit et là, je m'écroulai.

Mon corps avait attendu ce moment-là pour craquer. À genoux par terre, je posai ma tête dans mes paumes, les larmes coulant à flots sur mes joues sans que je parvienne à les en empêcher. Je ne voulais pas pleurer, je ne l'avais pas décidé, mais ça sortait tout seul. Tout l'épuisement, tout le stress, tout ça allait finir par me tuer.

Je sentis une présence dans mon dos. Je me tendis, imperceptiblement. Honteuse de m'être laissé aller, j'essayai rapidement mon visage avant de regarder Varyn. Ses yeux bleus étaient entourés de cernes foncés, ses joues et son menton étaient recouverts d'une courte barbe, et ses cheveux n'étaient plus aussi resplendissants que lors de notre rencontre.

— Tu sais que tu as une sale tête ? lui dis-je en le pointant du doigt.

Varyn sourit avant de lever les yeux en l'air.

— Ravi que ça te réjouisse.

Il se redressa et partit s'accroupir en face de son sac à dos.

— Comment va ta blessure ?

— C'est douloureux.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ?

Il me contempla un instant.

— J'ai bien peur que non.

Puis il sortit une énorme couverture duveteuse de son sac.

— OK, ça suffit, lançai-je en perdant patience. C'est le dixième objet que je te vois extraire de ce sac à dos. C'est absolument impossible que tu puisses y faire rentrer tout cela. Même seule, cette couverture devrait avoir besoin de trois fois plus de place !

Varyn ricana.

— C'est la quintessence.

J'attendis, en tapant du pied pour qu'il me donne un peu plus d'explications.

— Certaines personnes ont le pouvoir de la lier à des objets. Ces objets ont ensuite des particularités magiques. Celui-ci par exemple, dit-il en me montrant le sac, compresse tout ce que j'y dépose. Ce qui fait que je peux emporter beaucoup de choses avec moi.

— C'est pratique.

Il hocha la tête.

— Ça serait encore plus pratique si le poids était allégé. Ce que je mets dedans prend moins de place, mais n'en est pas moins lourd pour autant. Malheureusement, le créateur de ce sac n'avait pas ça dans son magasin.

Je fronçai mes sourcils puis me levai, tout en prenant soin de bien

tenir sur mes jambes. J'étais curieuse de voir si je pouvais le porter. J'agrippai l'anse de mes deux mains et tirai. Le sac décolla à peine du sol avant que mes bras le fassent retomber dans un bruit sourd.

Mes yeux s'écarrillèrent. Je savais que Varyn était musclé, mais je n'aurais jamais pensé qu'il pouvait soulever un poids pareil, surtout pendant une telle expédition, et tout en étant blessé.

Je l'observai un instant ; il semblait amusé.

— Est-ce du respect que je vois dans tes prunelles ?

Je me contentai de hausser les épaules comme il aimait si bien le faire. Il ne s'arrêta pas de sourire pour autant.

— C'est bien ce que je me disais.

Varyn s'avança vers le sac et en sortit nos matelas, il les installa côte à côte sans les coller et posa l'épaisse et immense couverture au-dessus : nos lits étaient prêts.

— Est-ce que nous allons devoir camper encore longtemps ? Quand est-ce que nous arriverons sur Al Siktis ?

— Nous nous rapprochons. Bientôt, tu pourras te prélasser dans un bon bain chaud et te blottir dans un vrai lit.

— Et toi, voir un médecin, ajoutai-je en l'observant, préoccupée.

— Ne t'inquiète pas pour moi, me dit-il avec un léger sourire.

Je hochai la tête, mais ne pus m'empêcher de lorgner son pull, à l'affût de la moindre trace de sang.

— Je pourrais aller faire un feu et nous concocter quelque chose de chaud, proposa Varyn, mais ça serait risqué, les flammes pourraient alerter quelqu'un sur notre position.

— Tu n'aurais pas pu acheter un four portable qui marche à la quintessence ?

— Peut-être bien que si, mais mon dos n'aurait sans doute pas survécu, répondit-il, avec un sourire.

— Un thermos qui ne refroidit jamais ? Ça pourrait grandement te rendre service.

Varyn ricana.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— J'ai l'impression que tu as récupéré le gène de ta famille pour le commerce.

Je souris. Je croyais ne détenir aucune famille, à part mon père. J'avais du mal à me dire qu'ici, j'avais peut-être des oncles, des tantes ou des cousins. L'idée même qu'ils existent me réchauffait le cœur. Je repensai alors aux dernières paroles que mon père m'avait chuchotées à l'oreille.

— Stone ? C'est quoi un Atsendi ?

Je m'étais attendue à ce qu'il ait la réponse, mais compris bien vite à son regard qu'il ne savait pas de quoi j'étais en train de parler. Je n'insistai pas, tout en me demandant encore quel secret pouvait bien

cache mon père...

La caverne s'obscurcissait, la nuit n'allait pas tarder à tomber.

Je m'assis sur la couverture, et Varyn s'installa à mes côtés, face à l'horizon. Après avoir avalé une nouvelle miche de pain, je contemplai le soleil qui disparaissait lentement. Le paysage se teinta de rose et, seconde après seconde, ce rose s'assombrit pour se changer en un violet chaleureux. J'attendis de voir la nuit transformer la couleur du ciel en encre, parsemé d'astres brillants, mais il resta d'un pourpre envoûtant, parsemé d'étoiles scintillantes. J'ouvris grand les yeux, émerveillée par ce spectacle, et sentis le regard de Varyn sur moi. Je levai mon visage vers lui et lui offris sans doute mon premier vrai sourire depuis que nous nous étions rencontrés.

Nous demeurâmes ainsi un long moment, sans rien dire, scrutant l'infinité du ciel. Pour une fois, Varyn lâcha les armes en premier et s'endormit. Je me mis alors à penser à mon père, espérant que, là où il se trouvait, il contemplait lui aussi la beauté de la nuit.

Chapitre 9

Les yeux caramel de l'animal me fixaient intensément.

Ce n'était pas un Alfernis, ce qui était étonnant, car j'étais à peu près sûre que ce monstre de métal hanterait à jamais mes rêves pour les transformer en cauchemars. Non, c'était un être fait de chair et de sang. Un animal à l'allure royale et au regard futé.

Il possédait la carrure d'un tigre, avec un corps massif. Sa tête, savant mélange de lion et de chien, était aussi mignonne qu'imposante. Ses longs poils flamboyants se soulevaient face à la brise alors que sa queue battait à un rythme tranquille sur le sol de la clairière.

Était-ce mon inconnu à la fourrure, coincé dans ce corps velu ? Rien n'était moins sûr. La bête était déjà là quand j'étais apparue, alors que mon compagnon habituel n'avait pas montré le bout de son nez.

L'animal n'était qu'à quelques centimètres de moi, immobile, et je me demandai à quel moment il allait me sauter dessus pour me manger.

Un hurlement au loin lui fit tourner la tête. Il se leva sur ses quatre pattes et me lança un regard perçant.

Un nouveau cri déchira le silence. Il s'avança vers moi, enfonça sa truffe dans mes côtes et me poussa en arrière.

« Fuis », me disaient ses yeux. « Vite ».

Je désirai lui dire que je ne savais pas comment faire, que je n'avais pas le contrôle sur mes propres songes, mais je n'étais pas certaine qu'il puisse me comprendre.

J'entendis alors les ailes de métal s'approcher et, au même moment, j'aperçus à l'horizon la silhouette responsable de ce vacarme.

Mes mains se mirent à trembler, tout comme mes jambes. Dans une tentative de recul, je trébuchai sur le sol humide.

L'animal gémit tout en contemplant le ciel, puis il plongea ses yeux dans les miens. Son regard triste me prit aux tripes, j'y vis de la douleur et des ténèbres. Des sentiments trop puissants, qui me figèrent sur place.

C'était fini, j'étais finie, et lui aussi sans doute.

La terre trembla quand l'oiseau de métal atterrit sur le sol. Je sentis son approche, mon cœur battant à toute allure, et priai n'importe quel dieu de me venir en aide.

Le chien-lion leva la patte, regardant du coin de l'œil l'Alfernis avancer vers lui. Alors que je croyais que le coup lui était destiné, je sentis des griffes se planter dans ma poitrine.

Transie de douleur, je m'échappai du songe sans essayer de m'y retenir. L'obscurité se fit et un hurlement déchira le silence.

Je n'avais pas l'impression que c'était le mien.

J'ouvris les yeux et m'assis sur mon lit. Une goutte de sueur roulait sur mon front, je la chassai avant de vérifier l'état de ma poitrine. Tout allait bien.

Un soupir s'échappa de mes lèvres. Qu'est-ce qui venait encore de se passer ? Qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Varyn poussa un léger gémissement. Un coup d'œil vers lui m'avertit qu'il dormait toujours, mais la douleur semblait le tirailler même dans son sommeil.

Je me rallongeai, tout en sachant très bien que je ne pourrai plus fermer les yeux. Mon esprit était bien trop préoccupé à ressasser toutes les informations qu'il avait acquises. Je ne désirai plus qu'une chose. Arriver à Al Siktis, afin de rencontrer ma mère. Je voulais apprendre la vérité, et comprendre ce qu'on attendait de moi. J'espérai que ce moment arriverait vite.

Mais il nous fallut encore un jour et une nuit de bivouac à travers la montagne pour atteindre Al Siktis.

Nous avions enfilé deux vestes épaisses sorties tout droit du sac à dos, et avions repris la suite de notre expédition, escaladant la roche, avec pour seuls compagnons les sapins autour de nous.

Je ne lâchais rien, bien trop impatiente de parvenir à mon but. Varyn, lui, avançait à mon rythme, même si sa démarche commençait à démontrer sa douleur.

Des parcelles de neige recouvraient le sol. Je m'en approchai, touchant sa surface glissante et gelée. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas profité de la fraîcheur de la glace, ni même des flocons qui tombaient du ciel dans un silence reposant, avant de venir fondre sur le bout de mon nez.

Varyn m'observait d'un air diverti.

— Je ne te permets pas de me faire ces yeux-là, lui dis-je. La neige c'est féérique. J'aime ça. Et je ne vais pas m'excuser d'avoir pris une minute pour en contempler une parcelle, aussi petite soit-elle.

Il se mit à rire avant de grimacer et de poser sa main sur son ventre. Inquiète, je m'approchai de lui.

— Ça va, me rassura-t-il, je ne vais pas mourir tout de suite.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu pourrais au moins me laisser voir à quoi ça ressemble.

— Qu'est-ce que ça changerait ?

Je ne répondis rien, car il avait une nouvelle fois raison. Je n'étais pas docteur, je ne connaissais aucun moyen pour l'aider et je n'aurais pas la force de le traîner derrière moi. Surtout, en ne sachant pas où

aller.

— Viens, lança Varyn, il y a quelque chose que tu dois voir.

Je haussai un sourcil curieux, mais Varyn insista avec un signe de tête.

Méfiant, je le rejoignis en grimpant d'un pas lent les quelques mètres qui me séparaient du sommet où il m'attendait.

Une épaisse couverture de neige tapissait chaque endroit sur lequel mon regard se posait. De la pointe des arbres au sol, tout était d'un blanc immaculé. Il n'y avait pas un seul mètre carré qui ne profitait pas de ce manteau de poudreuse.

Mes yeux s'écarquillèrent de surprise.

— Bienvenue sur Siktis.

Je tournai la tête vers Varyn, il souriait. Il contemplait cette vue de carte postale avec un air apaisé ; il rentrait enfin chez lui, là où était sa place.

Il reprit sa route, et je le suivis. J'observai le paysage tout en gardant un œil au sol, histoire de ne pas me casser la figure. Au bout de quelques mètres, je discernai une étendue brillante à l'horizon.

— Qu'est-ce que c'est, là-bas, devant les arbres ?

— C'est le lac gelé d'Altiran. Habituellement, on peut y voir beaucoup de monde, surtout des enfants. Ils font du patin sous l'œil bienveillant de leurs parents. Mais les temps sont sombres, et plus personne n'ose profiter de l'instant présent.

Je baissai le regard, ne sachant quoi dire. J'étais triste pour ces gens, pour ce monde, le fait qu'il croit que mon dioscure et moi étions les seuls à pouvoir arranger les choses me terrifiait.

Plus nous avançons, plus le froid engourdisait mes pensées. Mon crâne m'élançait au contact de l'air glacé. Des flocons tombaient du ciel, venant fondre sur mes vêtements, ma peau ou mes cheveux, qui ne formaient plus à présent qu'une masse difforme humide. Il ne faudrait pas s'étonner si je passais mes premiers instants à Al Siktis avec un rhume carabiné. Au diable la guerre, je me prélasserais sous la couette jusqu'à ce que ma dernière heure sonne.

Malgré la souffrance, Varyn semblait se détendre à chaque mètre qui le rapprochait de chez lui. Je me demandai si quelqu'un l'attendait. Finalement, je ne connaissais pas grand-chose de lui, alors qu'il en savait un paquet sur moi. Mais Varyn n'avait pas l'air d'être du genre à s'épancher sur sa vie. Peut-être serait-il plus enclin à parler de quelqu'un d'autre ?

— Dis-moi, Stone, soufflai-je, en observant la fumée qui commençait à sortir de ma bouche. Comment est-il, le second dioscure ?

Varyn ralentit, sans pour autant s'arrêter ni même me regarder.

— C'est un très bon combattant.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— D'accord, mais je parlais plutôt de sa personnalité. Est-ce qu'il est extraverti, timide, froid ?

Il se mit à réfléchir.

— Ça dépend des jours, il est assez ambivalent. Sa façon d'être change selon l'instant et les gens avec qui il se trouve. C'est assez déboussolant, mais on finit par s'y faire.

— Tout ça ne me reconforte pas du tout, avouai-je.

Varyn s'arrêta et sourit.

— Ne t'inquiète pas, je suis sûr qu'il tombera sous ton charme irrésistible.

Je roulai des yeux, en imaginant presque trop bien mon apparence. Je n'avais jamais eu le physique d'un mannequin, mais je me trouvais potable en temps normal. Là, plus aucune once d'estime de moi ne m'habitait. J'avais envie de me laver et de porter des vêtements propres. J'aurais mis quiconque au défi de tomber sous mon charme à l'heure actuelle.

— Je te vendrais pour une douche, déclarai-je à Varyn sans remords.

Il ricana.

— Je suis ravie de l'apprendre. Bientôt, nous changerons de moyen de transport, nous parviendrons plus rapidement à Al Siktis et tu pourras profiter des bienfaits d'une baignoire.

— Et tout cela sera enfin fini ? lançai-je, avec espoir.

— Non, tout cela pourra enfin commencer.

Bien tenté, Isiara. Bien tenté...

Varyn refusait catégoriquement de me dire quel était le nouveau moyen de transport dont il parlait. J'eus beau le harceler, il garda ses lèvres hermétiquement closes et un air impassible.

C'est seulement une fois que la neige se fit plus épaisse et le froid plus vif que je le vis sourire. Il s'avança rapidement puis courut rejoindre une jeune femme qui semblait l'attendre un peu plus loin. C'était celle qui était au milieu de mon salon quelques jours auparavant, Tyra.

Sans hésiter, il la prit dans ses bras et elle lui rendit son accolade. Puis son regard gris croisa le mien et elle se mit à me détailler de haut en bas d'un air hautain.

J'eus soudainement l'envie irrépressible de faire demi-tour.

Ses longs cheveux bruns cascadaient dans son dos. Son corps svelte était revêtu d'un pantalon sombre et d'une veste épaisse avec un col en fourrure. Sa bouche pulpeuse était figée en une moue dédaigneuse alors que ses joues étaient rosies par le froid. Elle était tout bonnement magnifique, ce qui, soit dit en passant, eut le don de m'agacer.

— Pas la peine de me rendre mes vêtements, me lança-t-elle d'une voix glaciale. Je crois que je préférerais encore les brûler.

— Tyra...

Varyn lui envoya un regard de mise en garde, mais celle-ci sembla n'en avoir absolument rien à faire.

J'observai le pantalon que je portais ; je comprenais mieux pourquoi j'avais dû faire un ourlet.

— Dame Guirda nous a prévenus de votre arrivée, déclara-t-elle, nous vous attendons. Ne vous faites pas repérer.

Elle posa sa main sur l'épaule de Varyn avant de siffler en direction des arbres. Deux grosses bêtes à cornes apparurent et avancèrent à pas tranquille. L'une d'elles s'arrêta à côté de Varyn, alors que l'autre alla directement vers Tyra. La jeune femme monta dessus aussi gracieusement qu'une danseuse étoile et, après un dernier regard dédaigneux à mon égard, partit au galop et disparut de mon champ de vision.

— Dis donc, sa bienveillance l'étouffe, ironisai-je. Ta petite amie a un problème avec moi ?

Varyn soupira tout en caressant le flan de l'animal. Son museau allongé reniflait le sol en silence, ses yeux marron, de la même couleur que sa fourrure, étaient entourés d'un liseré de poils crème d'où partaient de longs cils noirs. Au milieu de son front pointait une corne recourbée vers l'arrière.

— Ce n'est pas ma petite amie, et je n'ai pas d'excuses à lui offrir. Elle n'aime pas le changement, et c'est ce que tu es. Elle n'a pas encore compris que c'était inévitable. Je suis désolé pour son comportement.

Je ne voyais pas pourquoi il se justifiait à sa place ; après tout, ce n'était pas lui qui m'avait lancé toutes ces ondes de haine. Qu'importe, j'essaierai de faire abstraction de Tyra, en espérant ne pas la croiser trop souvent.

Varyn m'aida à grimper sur ce qu'il m'apprit être un onyx, puis il monta derrière moi avant d'attraper la corne de ses deux mains.

— Accroche-toi, ça va secouer, prévint-il.

L'onyx se mit à courir et je cahotai sur son dos avec la peur de basculer. J'eus à plusieurs reprises l'impression de flotter dans les airs avant d'atterrir lourdement sur l'animal. Pour soutenir notre poids, il devait être beaucoup plus fort qu'il ne le paraissait.

La nuit tomba et le jour finit par la remplacer. Les muscles de mes cuisses se tétanisaient à force d'être crispés de peur de chuter. La fatigue accumulée n'aidait en rien.

Nous ne croisâmes pas Tyra ni aucune âme qui vive sur le reste du trajet. Je regardai le panorama défiler à vive allure et me prenait

parfois à m'imaginer grandir au milieu de la neige, des arbres et des montagnes gigantesques. Mon enfance aurait clairement été différente.

L'onyx ralentit et Varyn descendit de son dos. Il s'étira avec une grimace et m'aida à glisser jusqu'au sol. Mes jambes tremblaient. Je passai une main dans mes cheveux humides et sentis qu'ils avaient commencé à givrer.

— J'ai quelque chose pour toi, déclara Varyn.

Il farfouilla dans son sac. Qu'allait-il encore en sortir ? Il en tira un grand parapluie jaune. Je fronçai les sourcils.

— Je ne suis plus assez naïve pour demander s'il va pleuvoir.

Varyn sourit.

— Effectivement, ce n'est pas un parapluie ordinaire. Il est à usage unique, et je me suis dit que ça serait le meilleur moment pour toi de l'utiliser.

Il me tendit la poignée et je la saisis, curieuse de voir ce qu'il allait se passer. Il ressemblait à un véritable parapluie, à part le bouton rouge qui se trouvait juste au-dessus de mon pouce.

Je regardai Varyn qui me fit signe d'appuyer. Sans réfléchir, j'obéis. Au même moment, une trombe d'eau me tomba sur la tête.

Je lâchai rapidement l'objet des mains, mais celui-ci resta dans les airs, déversant sur mon corps une eau très chaude, qui contrastait avec la température glaciale que nous affrontions. Elle glissa dans mes vêtements, descendit dans mon dos et passa entre mes orteils, tout cela alors que j'étais encore habillée. S'ensuit une giclée de produit parfumé qui se mit à mousser sur ma veste puis sur mon pantalon. Les trombes d'eau reprirent puis s'arrêtèrent, des gouttes ruisselaient le long de mes cheveux. Un énorme courant d'air chaud m'attaqua ensuite sur tous les fronts, me faisant l'effet de cinquante sèche-cheveux en colère. Je sentis l'humidité me quitter puis ce fut enfin le silence. Le parapluie tomba au sol, me laissant propre, sèche et interdite.

Varyn me regardait avec une moue amusée. J'aurais pu l'incendier, faire une crise de tous les diables, mais à la place j'éclatai de rire. J'avais la sensation d'être passée sous un rouleau pour laver les voitures.

— C'était intense ! lançai-je en inspirant l'air parfumé.

Mes cheveux étaient soyeux, plus aucun nœud ne gênait le passage de mes doigts. Je me demandais combien de démêlant ils avaient mis dans leur mousse. Mes mains ne présentaient plus aucune trace de terre et je ne sentais plus le chacal.

— Je me suis dit que tu préférerais utiliser le para-douche avant d'arriver. Tu sais, la première impression est toujours importante.

Je lui souris. C'était exactement ce qu'il me fallait, j'étais déjà plus confiante maintenant que je n'avais plus l'air d'un zombie ambulante.

— Merci, Stone.

Il haussa les épaules d'un geste nonchalant, mais je voyais bien qu'il était satisfait. Il reprit le parapluie et le rangea dans le sac.

Varyn m'aida à remonter sur l'onyx qui nous avait attendus patiemment tout en fouillant les herbes de son long museau. Il grimpa à nouveau derrière moi et nous repartîmes vers Al Siktis.

Chapitre 10

Au bout de quelques kilomètres, les sapins s'écartèrent peu à peu et l'onyx accéléra. L'horizon, jusque-là caché par les arbres, apparut devant mes yeux ébahis.

Perdu dans des brumes épaisses du matin, au sommet d'un éperon rocheux et boisé, un château fait de pierre et de bois révélait toute sa beauté à mesure que nous avançons. Des escaliers serpentaient sur les parois, reliant entre elles les différentes cours et les immenses tours pointant vers le ciel. Les tourelles vertigineuses dominaient fièrement les lumières de la ville qui doucement se réveillait. De hauts remparts se dressaient autour d'elle pour la protéger du moindre assaillant.

— Al Siktis, annonça Varyn. Je suis ravi de constater que le château de l'Indiir est toujours debout.

Je haussai les sourcils, surprise.

— Tu avais des doutes ?

— Quelques-uns

Il n'en avait rien dit, n'avait pas laissé transparaître ses peurs.

— De nombreuses villes ont déjà été ravagées, m'expliqua-t-il en voyant mon regard interdit, ce n'est qu'une question de temps avant que notre tour arrive.

J'observais le magnifique château qui nous surplombait, anxieuse à l'idée qu'un si bel édifice puisse être détruit et que tous les gens vivant à ses pieds succombent à l'attaque des Alferniss.

L'onyx s'arrêta sur un ordre de Varyn. Il descendit de l'animal et m'aida à en faire de même. Il caressa ensuite son flanc avant de lui murmurer quelques mots à l'oreille. L'onyx souffla de ses gros naseaux, avant de partir d'un pas nonchalant.

— Où va-t-il ?

— Rejoindre les siens dans une étable un peu plus loin.

— Il n'a pas le droit de pénétrer dans la ville ? demandai-je, surprise.

— Si, mais le but est de rester discret, et arriver en onyx n'est pas la meilleure solution. Celle de te promener avec l'Ikta du territoire non plus, soit dit en passant. Je vais me servir de mon don. Je serai à tes côtés, mais personne ne pourra me voir.

Je hochai la tête.

— On ne va pas m'empêcher d'entrer ou me fouiller ?

— Tu es sur la liste des gens à laisser passer sous le nom de Pénélope du territoire Milégonn.

Une fausse identité, qui n'en a pas rêvé un jour ?

— Et ensuite où irons-nous ?

— Nous retrouverons Rosalia dans une auberge. Il est plus prudent de se faire discret pour le moment.

J'acquiesçai, le cœur battant à tout rompre. Réalisant que ma mère n'était plus qu'à quelques pas de moi.

— Une fois que tu seras à l'intérieur de la ville, reprit Varyn, avance tout au bout de la rue principale, puis tu verras sur ta gauche un panneau avec écrit *La Taverne des givrés*. Tu tourneras tout de suite après en longeant la bâtisse.

— Je croyais que tu serais avec moi ? m'inquiétai-je.

— Oui, mais on ne sait jamais.

Cet homme avait décidément un énorme talent pour me faire sentir en sécurité.

— Et ensuite ?

— Ensuite, tu m'attends.

— Et si tu ne reviens pas ?

— Il n'y a aucune raison que je ne revienne pas.

— C'est toi qui m'as lancé un « on ne sait jamais », je te ferai remarquer.

Il soupira et leva les yeux au ciel.

— Oublie ce que j'ai dit, avançons.

J'allais rétorquer qu'il n'avait pas d'ordre à me donner et râler un peu, mais il disparut. Parler dans le vide étant beaucoup trop bizarre, même pour moi. Je gardai donc mes paroles acerbes et m'approchai de l'entrée de la ville.

Mes pas se faisaient lourds dans l'épaisse couche de neige, et même si mes chaussures étaient imperméables, elles laissaient passer le froid. Je n'aurais pas parié sur le fait de détenir encore tous mes orteils au moment de les retirer.

L'entrée d'Al Siktis se présenta bien plus vite que je ne l'aurais cru et je ne savais pas si c'était le stress ou la peur, mais j'eus un instant l'envie de m'enfuir en courant. Même si j'avais vécu un tas de choses invraisemblables, mon cerveau me disait toujours que tout ça n'était pas possible. Il existait forcément un argument logique ou une raison scientifique pour expliquer les récents événements.

Je me secouai la tête et fis taire cette voix dans mon crâne. Je devais faire face à la réalité, même si celle-ci était bien loin de ce que j'avais imaginé.

Je passais les remparts et vis deux hautes silhouettes s'approcher d'un pas vif. L'une d'elles, celle d'un homme à la carrure d'armoire à glace, m'arrêta dans ma lancée en me tenant en joue avec un long bâton de bois sculpté. Je levai mon regard vers lui. Son visage rond et ses cheveux bruns, coupés en brosse, auraient pu lui donner un air poupon s'il n'avait possédé des traits durs comme la pierre. Ses yeux

marron me jaugèrent ; il semblait s'ennuyer ferme.

— Prénom ?

La deuxième silhouette posa une main sur son épaule et je n'eus aucun mal à reconnaître Tyra et son expression agacée.

— Pénélope du territoire Milégonn, répondis-je d'une voix que j'espérai assurée.

Tyra eut un sourire moqueur, je n'avais apparemment pas l'air aussi sûre de moi que je l'aurais voulu.

— Elle est sur la liste, finit-elle par dire en jetant un coup d'œil discret aux traces de pas de Varyn à mes côtés.

Son collègue recula son arme et m'invita à entrer.

— Bienvenue à Al Siktis.

Vous parlez d'un accueil.

Je hochai la tête en guise de remerciement, évitai de croiser le regard de Tyra et avançai à pas tranquille vers l'intérieur de la ville.

Les senteurs divines de mets vanillés titillèrent mes narines à l'instant même où je passai devant le premier commerce. Mon estomac se mit à grogner et je posai mon bras par-dessus dans l'espoir de le faire taire. Manger du pain et du fromage pendant des jours ne m'avait pas sevrée de ma passion pour le sucre.

Je traversai la grande rue, tout en contemplant avec attention les moindres magasins qui y étaient installés. Des sapins étaient plantés ci et là, des guirlandes lumineuses passaient au-dessus de ma tête et des décorations en forme de pommes de pin étaient accrochées un peu partout. Je regardai toutes les devantures, plus jolies les unes que les autres, et observai les gens qui sortaient et pénétraient à l'intérieur des bâtisses faites de bois et de pierre.

J'avisai un journal qui flottait dans les airs, dans les pas d'un homme qui marchait vers l'entrée de la ville. Quelqu'un, installé dans la neige, fredonnait une musique envoûtante, les yeux fermés. Des oiseaux dansaient autour de lui tout en sifflotant gaiement. Plus loin, des enfants se chamaillaient en construisant un château de glace. Une femme assise sur un banc les surveillait tout en tricotant. Je souris en voyant le bonheur dans ses yeux, puis grimaçai quand elle se mit à observer le ciel d'un air inquiet. Un frisson remonta le long de mon dos. Elle avait peur. Peur pour sa vie et celle de sa famille.

Détournant le regard, je m'approchai de *La Taverne des givrés* ; de l'intérieur s'élevaient des cris rauques et festifs. Apparemment, sur Al Siktis, on savait s'amuser dès l'aube.

Je tournai à gauche en longeant la taverne comme Varyn me l'avait indiqué. J'avançai encore de quelques mètres et m'arrêtai dans une ruelle étroite à l'odeur suspicieuse.

— Et maintenant ? chuchotai-je.

Une main invisible prit la mienne et je suivis Varyn dans un dédale

de rues sans chercher à enregistrer par où nous passions. J'espérai ne jamais avoir à me repérer par mes propres moyens, car sinon, j'étais cuite. Au bout de quelques minutes, nous débouchâmes dans une impasse où seules des poubelles nous tenaient compagnie. Des poubelles, et une porte en métal qui devait mener à une arrière-boutique.

Soudain, la porte s'ouvrit et un petit garçon à la peau tannée sortit. Il avait des cheveux blonds qui lui tombaient devant les yeux et portait des vêtements trop grands pour lui. Il avança sans me voir avant de finir nez à nez avec mes jambes. Son regard remonta alors doucement vers mon visage. D'un coup de main, il poussa ses cheveux qui le gênaient puis fronça les sourcils.

— T'es qui, toi ?

Je posai mes paumes sur mes hanches tout en le regardant de haut.

— Dis donc, tes parents ne t'ont pas appris la politesse, gamin ?

— Et toi, on ne t'a pas appris le sens de l'orientation ? L'entrée, c'est de l'autre côté, Madame.

Il avait insisté sur le « Madame », comme pour me faire comprendre que je n'étais qu'une vieille peau.

Varyn choisit ce moment pour se rendre visible à nouveau. Le gosse écarquilla les yeux et recula d'un pas.

— Ikta, souffla-t-il.

L'intéressé faisait son maximum pour cacher son sourire, mais je sentais bien que la situation l'amusait.

— Nous préférierions passer par ici si cela ne te dérange pas, Joah. Peut-être pourrais-tu aller prévenir ta mère de notre arrivée ?

Le gamin acquiesça avant de filer comme une fusée à l'intérieur.

— Rassure-moi, ce n'est pas mon frère ou un truc comme ça ?

Varyn se mit à rire.

— Non. Ça aurait été un sacré mauvais départ, dans le cas contraire.

— Je déteste les enfants malpolis.

J'aurais pu m'arrêter avant malpoli, mais je ne voulais pas paraître sans cœur.

— Je croyais que nous allions chez ma mère, poursuivis-je. Si Joah n'est pas mon frère, qui allons-nous voir ?

— L'auberge n'est pas seulement gérée par Rosalia, mais aussi par Iris. C'est elle qui s'occupe de la cuisine, sa nourriture est la meilleure du coin.

Il avait suffi qu'il en parle pour que mon ventre se mette à gargouiller.

— Oui, tu te sentiras à ton aise, finit-il par dire avec un sourire.

— Je te ferai remarquer que ça fait des jours que je ne mange que du pain. Je n'en ai jamais avalé autant alors que je vis au-dessus d'une boulangerie ! Il n'y a rien d'étonnant à ce que mon estomac partage

mon envie de bonne nourriture. Pas la peine de me juger pour ça.

Pour autant, Varyn garda son sourire. Très bien, qu'il pense ce qu'il veut !

La porte s'ouvrit à nouveau et cette fois, seule la tête du gamin apparut à l'extérieur.

— Venez, lança-t-il avant de disparaître.

Simple, concis.

Varyn me fit signe de passer avant lui, et j'acceptai. Je n'avais plus peur qu'il me mette un couteau dans le dos. Comme quoi, notre relation avait bien évolué en quelques jours.

Je pénétrai dans ce qui se trouvait être des cuisines. Plusieurs plans de travail en pierre aménageaient l'espace, la plonge était placée dans un coin, et des dizaines de casseroles étaient accrochées aux murs blancs. La pièce était rangée et propre, mais le mieux de tout, c'était qu'elle sentait l'odeur qui m'attaquait les narines dès le matin, quand je vivais encore dans mon appartement. Celle des croissants tout chauds sortant du four.

— Fais attention de ne pas baver sur le sol, me prévint Varyn.

J'étais bien trop occupée à chercher des yeux d'où venait ce délicieux fumet pour lui envoyer un regard noir.

— Je meurs de faim, Stone. Si je ne mange pas tout de suite, je vais défaillir.

— Si près du but, ça serait dommage.

Il se moquait de moi, mais il ne savait pas que mon but actuel était de mettre la main sur ces croissants et de les engloutir. Après seulement, nous pourrions discuter.

— Bonjour tout le monde !

— Bonjour, Iris, répondit Varyn.

Je sursautai. J'avais tellement été absorbée par mon envie – mon besoin ! – de sucre que je n'avais pas remarqué que quelqu'un était entré.

La nouvelle arrivante avait des cheveux blonds rassemblés en tresses minuscules, qui formaient elles-mêmes un chignon. Le genre de coiffure que l'on voyait dans les magazines, mais qui était absolument impossible à faire à la maison sans y passer à peu près la moitié de la journée. Un tablier bleu ceignait ses hanches larges, et plusieurs colliers pendaient sur sa poitrine elle aussi tout en courbes. Sa bouche était pulpeuse, ses yeux en amande, ses ongles manucurés. Bref, c'était la Beyoncé de la pâtisserie.

Iris s'approcha de Varyn sans hésiter une seconde et l'enlaça. Je vis la surprise peinte sur le visage du jeune homme être bien vite remplacée par un sentiment de bonheur.

Tu m'étonnes.

— Qui c'est que tu nous emmènes, mon beau Varyn ? Une petite

amie ?

Elle souriait grandement et me lança une œillade complice. Elle était loin, bien loin d'imaginer ce qu'il se passait par ici. Joah, de son côté, avait grimacé. Comme pour n'importe quel garçon de son âge, les histoires d'amour étaient dégoûtantes.

— Pas vraiment. Rosalia est là ?

Elle acquiesça.

— Dans le petit salon. Elle vient de faire tomber un vase en changeant l'eau. Je ne sais pas ce qu'elle a ces derniers temps, c'est une vraie boule de nerfs...

Varyn me lança un coup d'œil. La raison était toute trouvée.

— Nous allons la rejoindre. Serait-il possible de te commander des croissants, Iris ? L'odeur est insoutenable pour certains d'entre nous.

— Bien entendu ! Je vous emmène ça tout de suite.

Il lui sourit avant de me dire de le suivre, mais mes pieds refusaient d'obéir.

— Isiara ?

Mon cœur battait à tout rompre et je sentis mes mains trembler. Je n'étais même pas certaine de pouvoir lui expliquer ce qu'il m'arrivait.

— T'attends encore la mort ? me demanda Varyn.

À l'intérieur de moi-même, je rigolais, car la situation était tout de même comique. Mais en vérité, je ne parvenais même pas à sourire.

— T'as quoi, Madame ?

Il était évident que je n'allais pas lui répondre.

— Elle a peur.

Mais apparemment, Varyn s'en chargeait pour moi.

— Peur de quoi ? s'étonna Joah. Il n'y a pas d'Alfernys dans le petit salon, y a juste Rosalia. C'est vrai que des fois, elle fout les jetons, surtout après vingt-deux heures sans maquillage, mais de là à avoir la frousse...

Sans m'y attendre, je me mis à rire. Ce gamin n'était peut-être pas le roi de la politesse, mais on ne pouvait pas lui enlever que son honnêteté était charmante. Il avait eu le mérite de me sortir de ma torpeur. Même si j'avais peur de cette rencontre avec une mère que je pensais morte depuis des lustres, ce n'était pas quelque chose de négatif. Peut-être que nous nous apprécierons. Peut-être pas. Mais il n'y avait qu'en passant cette porte que je pourrais le savoir.

— Allons-y, Stone, décrétai-je. Avant que Rosalia ait une brusque envie de se démaquiller.

Je lançai un clin d'œil au gamin qui ne sembla pas comprendre ce qu'il m'arrivait et partis d'un pas vif vers le petit salon et vers celle qui m'avait mise au monde.

Je la trouvai sans mal, comme Iris nous l'avait dit. Elle était agenouillée à terre en train de ramasser des morceaux de verre. En

nous attendant arriver, elle se leva et nous fit face. L'étonnement et le choc prirent possession de ses traits. J'observai ses yeux caramel, sa bouche fine, son corps élancé ainsi que ses cheveux plus clairs que les miens. Nous ne nous ressemblions pas beaucoup, et pourtant, je l'aurais reconnue grâce à tout ce que mon père m'en avait raconté. Tant de fois depuis que son existence m'avait été révélée, j'avais imaginé ce moment, sans jamais vraiment savoir comment il se déroulerait. Cependant, une chose était certaine...

Je ne pensais pas que je disparaîtrais.

Chapitre 11

Car c'est ce que j'avais fait, j'avais disparu. Au sens propre.

Je ne m'en étais pas rendu compte tout de suite. À vrai dire, c'est le regard abasourdi de celle qui était ma mère qui m'avait mis la puce à l'oreille. Ça, et son « mais où est-elle allée ? ».

Je n'avais même pas pensé qu'elle blaguait, ce qui prouvait que j'étais sur Hirendia depuis déjà trop longtemps et que je faisais maintenant passer les raisons irrationnelles avant les autres. Ce qui n'était pas forcément une bonne nouvelle.

— Isiara ?

Je me tournai vers Varyn, qui regardait vers moi sans vraiment me voir. J'étais persuadée qu'il allait me dire de respirer, et j'étais presque aussi certaine que je risquais de l'envoyer paître.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? lançai-je d'une voix fébrile. Je croyais que je possédais le pouvoir de m'illuminer, pas de disparaître. Tu aurais dû me le dire, Stone, si c'était un don qui courait les rues !

— Ce n'est pas le cas, répondit-il, perplexe. Je pense toujours que tu maîtrises la lumière. En vérité, si tu la repousses de ton corps, tu deviens invisible.

— Sans blague ? rétorquai-je.

Comme si le moment était bien choisi. De tout ce qui aurait pu arriver, cette possibilité ne m'avait pas traversé l'esprit. C'est vrai quoi, j'appréhendai beaucoup cet instant, et surtout les émotions qui l'accompagnaient, mais voilà que ces fameuses émotions m'avaient carrément fait disparaître !

— Elle contrôle la lumière, lança ma mère avec les yeux grands ouverts.

— Contrôler, c'est vite dit, répondit Varyn.

Je lui balançai mon coude dans les côtes et il étouffa un gémissement. Tout de suite après, je me souvins de sa blessure et me répandis en excuses. Il me fit un geste de la main pour me signifier que ça allait. Inutile de préciser que je ne le crus pas du tout.

Rosalia l'observait d'un air inquiet.

— Tu es blessé.

Il hocha la tête.

— Une rencontre désagréable.

— Arrête ton char, Stone. Tu t'es fait découper par un monstre de métal, dis-le.

Il leva les yeux au ciel.

— Je ne comptais pas cacher cette information, je pensais juste que ce n'était pas le moment d'en parler.

Je soupirai. Non, ça ne l'était pas, c'était certain. C'était censé être l'instant gênant et larmoyant de retrouvailles bouleversantes entre une mère et sa fille. Comble de l'histoire, l'intéressée ne pouvait toujours pas me voir.

— Tu devrais rentrer et consulter Emriel, conseilla Rosalia.

Varyn acquiesça, mais ne fit pas un geste pour partir. J'étais certaine qu'il ne voulait pas me perdre des yeux.

— Vas-y, lui dis-je gentiment, et prends une douche. Franchement, tu fais peur à voir.

Il sourit et du coup moi aussi. Il fallait être cinglé pour apprécier ce genre de remarques.

— Très bien, mais je reviens dès que possible. Si cela ne te dérange pas, Rosalia.

— En vérité, je serai plutôt rassurée de te savoir ici.

Je ne connaissais pas encore assez bien Varyn pour décrypter ses émotions, mais j'étais presque certaine que la déclaration de ma mère l'avait touché. Il la remercia silencieusement et chercha mon regard dans le vide intersidéral que j'avais laissé.

— Essaie de te détendre et...

— Va-t'en, Stone, le coupai-je. Tout de suite.

Ce n'est pas en me baratinant avec ses conseils de prof de yoga que j'allais me calmer. Il sourit, lança un bref salut et repartit par les cuisines.

Le silence qu'il laissa derrière lui était des plus gênants. Je voulais dire quelque chose pour désamorcer la situation, mais j'étais bien incapable de savoir quoi. Je pensais qu'un tas de paroles allaient couler de ma bouche, que je poserais toutes les questions qui me brûlaient les lèvres, mais j'étais comme tétanisée. J'avais toujours cru que ma mère était morte en me mettant au monde. J'avais des difficultés à admettre que tout cela était faux, même si la preuve était sous mes yeux.

Heureusement pour moi, Iris débarqua avec une assiette de croissants, pile au bon moment.

— Oh, fit-elle, déçue, la jolie gazelle est partie ?

Je ne pus m'empêcher de me sentir ragaillardie par ce compliment. Je pourrais facilement prendre l'habitude qu'on m'appelle jolie gazelle.

— Non, pas vraiment, répondit Rosalia. Elle est juste... invisible pour un petit moment.

— Ah, d'accord !

Iris semblait tout à fait soulagée et absolument pas étonnée, ce qui me fit me demander où j'étais tombée exactement.

— Je pose les croissants sur la table. Vu que Varyn est parti, il y en aura plus pour toi !

Elle lança un clin d'œil dans le vide et je souris. Je l'aimais bien et cela n'avait rien à voir avec le fait qu'elle était cuisinière, bien entendu.

Iris disparut, nous laissant à nouveau seules, Rosalia et moi.

— Tu m'as manqué, dit-elle.

Je la regardai sans vraiment savoir quoi dire et soudain, elle me sourit avant de s'approcher de moi. Elle leva sa main et la posa sur mon épaule, apparemment j'étais visible de nouveau.

— Je ne t'ai jamais oubliée. J'ai pensé à toi chaque jour, me questionnant sans cesse sur ce que tu faisais, ce que tu aimais, à quoi tu ressemblais...

Elle semblait prête à dire autre chose, mais elle se reprit. Personnellement, je pinçai les lèvres pour ne pas lui demander pourquoi elle m'avait abandonnée et pourquoi elle ne nous avait pas rejoints, car je ne voulais pas gâcher cet instant. D'un autre côté, j'avais bien du mal à penser à autre chose.

— Je suis heureuse que tu sois ici, fit-elle. J'aurais juste préféré que cela se fasse dans d'autres circonstances...

Je hochai la tête. Je devenais muette, nous voilà bien.

— Est-ce que tu as des questions ? Est-ce que tu désires aller te reposer ? Il y a des chambres libres, je comprendrais que tu veuilles faire une pause...

— Je ne suis pas certaine d'arriver à dormir pour le moment, avouai-je.

— Dans ce cas, allons nous asseoir.

D'un geste de la main, elle m'invita à m'installer sur l'une des chaises qui entouraient une table ronde en bois, alors qu'elle prenait la seconde. J'en profitai pour jeter un œil à la décoration, très féminine et un brin New Age. Des napperons se trouvaient sur chaque table, et sur ceux-là étaient posés des vases remplis de fleurs colorées. Les meubles rustiques exposaient vaisselle et tissus à motifs. Étonnamment, il n'y avait personne à part nous dans cette pièce, mais j'entendais de nombreuses voix s'élever derrière le mur.

— C'est le restaurant, m'expliqua Rosalia face à mon regard curieux. Il y a un premier service dans la matinée.

— Tu ne dois pas aller t'en charger ?

— Ils s'en sortiront. Mange, tu dois être affamée.

Elle poussa l'assiette de croissants vers moi, et je ne me fis pas prier pour me servir. À la première bouchée, je crus défaillir.

— Nom de Dieu.

C'était du diamant pur, enfermé dans une viennoiserie. Du moins, c'est comme ça que je le voyais.

— Oui, Iris a un véritable talent, déclara Rosalia en souriant.
— Est-ce que c'est son don ?
— Ça dépend de quel point de vue on se place. Elle peut transformer tout ce qu'elle touche en gelée, mais qui aime la gelée ?
J'acquiesçai, nous étions sur la même longueur d'onde.

— As-tu d'autres questions ?
Bien plus qu'elle ne pouvait l'imaginer.
— Pourquoi m'avoir fait croire que tu étais morte ? Même si, avec beaucoup d'efforts, je parviens à comprendre les décisions que vous avez prises, j'ai du mal à tolérer que vous m'ayez menti. Pourquoi ne pas m'avoir dit la vérité depuis le début ?

— Nous espérions une vie normale pour toi, m'expliqua Rosalia.
— Parce que tu crois que tout ce qui arrive ces derniers jours est normal ? demandai-je plus brusquement que je ne l'aurais voulu.

Son regard plongea dans le mien, et j'y lus un tas de regrets. Peut-être parce qu'elle n'avait pas pu passer du temps avec moi. Peut-être parce qu'elle se reprochait ses décisions, je n'en savais rien. Avant même de pouvoir dire autre chose, elle posa sa main sur mon bras et un tourbillon d'images défila dans ma tête.

Des cris déchirent la nuit et les larmes roulent de mes yeux. Je lutte contre le trop-plein d'émotions qui se battent dans mon cœur alors que je regarde ma fille qui vient seulement de naître. Je suis emplie d'amour, mais aussi de détermination. La sauver est l'unique chose qui compte pour moi, elle doit vivre.

Je passe mes doigts sur sa joue. Nous nous rencontrons à peine et je dois déjà me séparer d'elle. Mon cœur se brise à l'idée que nous ne nous reverrons sans doute jamais. Je ne me lasse pas de l'observer, tout en sachant que j'ai très peu de temps pour le faire, trop peu de temps pour admirer ses magnifiques yeux aux longs cils noirs.

Des pleurs me tirent de ma rêverie.

Je tourne la tête vers mon amie allongée non loin de moi. Ses yeux perçants contemplent son petit garçon au duvet blond qui contraste avec sa propre chevelure brune. Elle pose son regard sur moi, elle est dévastée.

Alinn souhaitait une autre solution, elle se sent coupable. Elle est prête à s'en aller avec son fils loin d'ici, à prendre la place de ma fille et de mon mari, mais nous savons tous que c'est trop dangereux. Son conjoint la cherchera partout, comme mon père le ferait. Mais qui s'inquiéterait pour Ollie ? Personne, à part peut-être sa famille, mais elle n'aura aucun moyen de le retrouver. Il pourra prendre soin de notre fille. Ils seront en sécurité loin d'ici.

Ollie me fait sortir de mes pensées quand il pose sa main sur mon épaule. Tout chez lui va me manquer. De ses cheveux totalement décoiffés à sa peau hâlée et ses yeux verts. Son regard est brillant, mais je sais qu'il retient ses larmes du mieux qu'il le peut, il doit rester fort pour elle, pour

nous.

Après avoir mémorisé chaque centimètre carré de son visage, je lui donne notre fille. Ses grands yeux marron m'accompagneront chaque jour de ma vie future.

Puis, sans perdre de temps, il disparaît avec elle. Il part loin de moi, loin de notre monde. Je ne cesse de me dire que là où ils vont, personne ne pourra lui faire de mal, personne n'essaiera de la tuer. Elle vivra une vie normale et la seule chose qu'elle gardera de cette nuit sera son prénom : Isiara.

Les images s'arrêtèrent et je me remis à respirer. Je récupérai ma main et la cachai sous la table.

— Je voulais te montrer, pour que tu comprennes ce que j'ai ressenti, m'expliqua Rosalia. Ce qu'il m'a fallu sacrifier.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Mon don. Je peux contrôler les souvenirs, les miens, comme ceux des autres.

— Tu peux donc entrer dans ma tête ? m'inquiétai-je.

— Je n'ai pas de raison de le faire, à part si tu désires me faire voir quelque chose un jour.

Je n'étais absolument pas prête pour ça. J'avais encore du mal à me remettre de la scène qu'elle m'avait montrée. Ses émotions étaient si puissantes, sa tristesse si forte que les larmes me montèrent aux yeux rien qu'en y repensant.

— Tu dois nous en vouloir de t'avoir menti, dit-elle, mais sache que tout ce que nous avons fait, nous l'avons toujours fait pour toi, pour ta sécurité.

Même si ça n'enlevait rien à la rancœur que j'éprouvais, j'étais consciente qu'elle disait la vérité, je l'avais vu dans son souvenir, je l'avais ressenti au plus profond de moi-même. Et si cela n'effaçait pas les années que nous avions perdues, ça m'aidait à comprendre un peu mieux les choix de mes parents. Malgré tout, je n'arrivais pas à avaler le fait qu'on m'ait tenue éloignée de la réalité si longtemps.

— Je veux que tu me dises tout, finis-je par décréter. La raison pour laquelle les dioscures sont interdits, la raison pour laquelle on désire me tuer, et ce qui se passe dans ce monde. Je ne suis pas ici pour rien, je l'ai bien compris, mais les explications que j'ai eues jusque-là ne me suffisent pas.

— Je comprends.

Elle inspira un bon coup avant de me sourire.

— Je promets de te dire tout ce que je sais. Mais je pense qu'il serait mieux d'avoir cette conversation avec ton dioscure. Lui aussi se pose des questions, et le fait de ne pas avoir eu toutes les réponses le rend quelque peu grognon.

— Varyn m'a dit qu'il avait un peu dépassé les bornes.

Rosalia acquiesça.

— Réhann est un jeune homme adorable la plupart du temps. Mais il peut être un sacré petit emmerdeur quand il le veut.

Un sourire naquit sur mes lèvres. Nous serions deux emmerdeurs dans ce cas-là.

— Est-ce qu'il va nous retrouver ici ? demandai-je. Je ne suis plus à cinq minutes près, mais ma patience commence tout de même à se raréfier.

— Malheureusement, il ne peut pas se déplacer actuellement, nous allons donc devoir aller jusqu'à lui, déclara-t-elle en se levant de sa chaise. Nous allons faire une livraison, tu te feras passer pour une saisonnière venant de Milégonn, les gens ne devraient pas trop se poser de questions.

Je me levai à mon tour, en prenant un dernier croissant pour la route.

— Je suis prête. Où allons-nous ?

Savoir que, d'ici peu, je rencontrerais mon dioscure et qu'ensemble nous apprendrions la vérité sur notre situation me motiva à partir sans attendre. D'un autre côté, j'espérai tout de même que nous n'avions pas trop de distance à parcourir.

— Là où tous les yeux sont braqués... Au château de l'Indiir

Chapitre 12

Rosalia avait cru bon de m'ajouter un tablier sous ma veste et de me mettre un peu de farine sur le bout du nez. Une partie de moi la soupçonna tout de même d'y avoir pris un peu de plaisir. Iris n'avait pas du tout compris pourquoi nous venions nous amuser dans sa cuisine et encore moins la raison pour laquelle nous vidions ses placards pour faire une livraison au château de l'Indiir alors qu'il n'avait rien commandé. De plus, Iris n'était pas stupide, l'arrivée de Varyn et d'une inconnue dans son auberge lui avait mis la puce à l'oreille.

— Que se passe-t-il, Rosie ?

L'intéressée continua de remplir des paniers sans daigner lui répondre. Pensait-elle vraiment que j'allais porter tout cela ?

— Rosalia !

Cette fois, la voix d'Iris ne laissait pas de place au mystère, elle était en colère.

— Je te promets de tout te raconter, déclara ma mère.

Décidément, si je gagnais dix balles à chaque fois que j'entendais cette phrase...

— Tout de suite, ordonna Iris.

Le silence qui suivit me mit mal à l'aise. Vraisemblablement, les non-dits étaient une habitude, dans le coin.

— Je suis ton amie, Rosie. Qu'est-ce qui peut être si important pour que tu penses devoir me le cacher ?

Le coup d'œil que me lança Rosalia était une réponse à lui tout seul.

— La jolie gazelle ? s'étonna Iris.

— La jolie gazelle n'est pas censée exister, déclarai-je sur le ton de la confidence.

— Isiara ! s'écria ma mère.

— Quoi ? Ne jamais mordre la main qui te nourrit.

Je crois que je venais de lui faire comprendre ce que c'était que d'être la mère d'une fille avec un caractère comme le mien.

Iris fronça les sourcils avant de soupirer et de faire un geste du bras.

— Très bien, laissons tomber pour le moment. Mais je n'oublierai pas que tu me dois des explications, dit-elle en pointant du doigt sa collègue.

Rosalia acquiesça avant de reprendre son petit manège avec ses paniers.

— Est-ce qu'on est obligé de ramener tout ça ?

— Crois-moi, nous en aurons besoin.

Elle finit par décréter que c'était bon une fois que quatre gros paniers en osier furent remplis à ras bord. Je la vis en attraper deux, et compris que les deux autres étaient pour moi. Non sans soupirer, je pris mes fardeaux, mais compris avec surprise qu'ils étaient légers comme des plumes.

— Ils sont hyper légers !

Les regards que me jetèrent les deux femmes en dirent long sur ce qu'elles pensaient.

— Ils sont liés à la quintessence, m'expliqua Rosalia.

— Dis donc, ma gazelle, t'as vécu dans une cave ces vingt dernières années ?

Je lançai un sourire gêné à Iris. Elle n'avait pas tout à faire tort, à part que ma cave, c'était la Terre.

Rosalia coupa court aux interrogations de son amie et me poussa jusqu'à la sortie. Ce n'est qu'une fois que nous fûmes seules dans la rue que je la sentis se détendre.

— Pourquoi ne pas lui avoir dit la vérité ? la questionnai-je.

— Tout le monde a peur des dioscures, me chuchota-t-elle après s'être rapprochée de moi. Nous ne savons pas à qui faire confiance.

Elle me fit comprendre que les murs avaient des oreilles et que cette conversation était finie pour le moment. Je la suivis alors, tout en me demandant si cela serait ma vie à partir de maintenant. Est-ce que je devrais cacher mon identité pour toujours ?

Nous continuâmes notre chemin à travers les rues. Quelques personnes s'arrêtèrent pour dire bonjour à Rosalia, mais elle prétextait chaque fois ne pas avoir le temps de parler, car sa commande était pressée. Heureusement, son sourire paraissait tellement sincère que tout le monde sembla la croire. J'avais, pour ma part, eu droit à quelques regards curieux, mais toujours bienveillants. Je tentai d'être la plus sympathique possible, même si, à l'intérieur de moi, mon cœur battait la chamade. J'allais bientôt rencontrer mon dioscure. Comment était-il ? Est-ce qu'il allait se passer quelque chose quand nous nous verrions ? Je me posais tellement de questions.

Les multiples escaliers qui menaient à la grande porte me tirèrent instantanément de ma rêverie.

— C'est une blague ? demandai-je.

Je crus distinguer un sourire railleur sur le visage de Rosalia, mais ma propre mère ne se moquerait pas de moi, n'est-ce pas ?

— Les escaliers sont courants sur Hirendia. Nous n'avons pas besoin de marcher d'une ville à l'autre grâce au Myornis, il nous faut bien utiliser différents moyens pour faire de l'exercice.

Sauf que je n'avais pas pris le Myornis pour venir jusqu'ici, mais bien mes deux pauvres jambes. Je trouvais donc cela totalement injuste de devoir encore faire un tel effort.

— Il n'y a pas, je ne sais pas... un ascenseur ?

Il y avait forcément des handicapés sur Hirendia, non ? Tout ce peuple ne pouvait pas être parfaitement constitué, je refusais de le croire.

— Il y a bien une autre entrée, m'avoua Rosalia en hochant la tête, mais il faut contourner tout le château et ça demande une autorisation. Autorisation que je n'ai pas.

Évidemment, pourquoi me faciliter la vie ?

Rosalia me sourit avant de commencer son ascension vers la demeure de l'Indiir. Je la suivis en soupirant.

— Au fait, fis-je après une dizaine de marches, je croyais que l'Indiir de Siktis, père de mon dioscure, voulait ma mort. A-t-il changé d'avis entre temps ?

— Il est décédé il y a trois ans.

Au moins, le problème était réglé.

— Quelqu'un a donc pris sa place. Comment est choisi un Indiir ? C'est une charge héréditaire ?

Si j'apprenais que mon dioscure était l'Indiir de Siktis, j'allais taper fort du pied. C'est vrai, quoi, j'avais passé toute ma vie sur Terre sans rien savoir, il ne manquerait plus que Monsieur soit devenu roi d'un pays.

— Quand un Indiir décède, la quintessence choisit quelqu'un d'autre du territoire, homme ou femme, qu'elle considère comme parfait pour ce rôle. C'est d'ailleurs la même chose qui arrive aux Gardiens, m'expliqua ma mère. L' élu active alors un second nexen, et la quintessence lui offre, en plus de son don naturel, le pouvoir de l'Indiir. On appelle ce moment : la Renaissance.

— Donc il y a trois ans, des tonnes de responsabilités ont été attribuées à quelqu'un qui n'avait rien demandé ?

— C'est à peu près ça, conclut Rosalia.

Sympa. J'espérai que cela ne tombe jamais sur moi. J'arrivais à peine à veiller sur moi-même, et encore, je devais constamment mettre des alarmes sur mon téléphone pour me souvenir que je devais aller faire les courses, alors m'occuper d'un peuple entier ! J'avais des frissons dans le dos rien que d'y penser.

— Et donc l'Indiir actuel ne m'a pas dans le collimateur ?

J'insistais, mais il fallait dire que c'était ma vie qui était en jeu donc bon, un peu de certitude ne pouvait pas faire de mal.

— Pas encore.

Je m'arrêtai un instant le temps de reprendre mon souffle. Rosalia me jeta un coup d'œil pour vérifier ce que je faisais.

— Pas encore ?

Elle haussa les épaules en souriant et se remit à gravir les marches, me laissant en plan avec mes interrogations. Je regardai la tonne

d'escaliers qu'il me restait à grimper et compris que plus aucun bavardage n'allait être possible sous peine de manquer d'air instantanément.

Deux gardes nous attendaient. Ils étaient debout devant les deux immenses portes en fer qui allaient nous faire pénétrer dans le château. Ils devaient avoir environ trente ans et étaient habillés de la même manière que Varyn, avec des vêtements bleu foncé et ce flocon blanc brodé sur leurs poitrines. Les deux hommes étaient de véritables photocopies, à l'exception de l'un d'eux qui semblait légèrement plus petit. Leurs yeux étaient très sombres, presque noirs, leurs visages étaient anguleux. Sur le dessus de leurs têtes, ils possédaient des cheveux d'un violet saisissant, relevés en une crête étrange. Sur les côtés, par contre, ils étaient rasés de près. Drôle d'idée quand on voyait les températures qu'il faisait dans le coin.

— Rosalia ! s'écria l'un d'eux.

Le sourire qui s'épanouit sur ses lèvres ne laissait aucun mystère sur ce qu'il pensait de ma mère. Son jumeau, moins expressif, se contenta de me regarder. Je haletai encore après avoir fait autant d'exercice. Heureusement que je n'étais pas asthmatique, sinon je serais en plein déclin.

— Calan, Rhys, comment allez-vous ?

— Ça dépend, répondit le premier, il y a quelque chose pour nous dans l'un de ces paniers ?

Son regard était brillant et joueur. Je commençais à comprendre pourquoi Rosalia avait amené autant de vivres.

— C'est bien possible. L'avez-vous mérité ?

Rosalia sembla réfléchir un instant.

— Nous n'avons pas dormi depuis trente-deux heures très exactement, annonça le second d'une voix nonchalante.

Ma mâchoire en tomba. Trente-deux heures. Pourquoi endurer cela ?

Je m'approchai de Rosalia et lui soufflai à l'oreille :

— Tu devrais au moins leur donner un panier. Trente-deux heures, tu te rends compte ?

Elle acquiesça avec compassion et tendit un de ses paniers au premier garde. Ses yeux s'agrandirent tellement que je craignis qu'il reste coincé.

— Elle a raison, prenez-le. Ça vous fera un peu de réconfort.

Les deux hommes nous remercièrent. Le premier un peu plus que le second, mais je lus tout de même de la reconnaissance dans le regard de ce dernier. Ils nous ouvrirent les portes un instant plus tard et nous fîmes les quelques pas qui nous séparaient de l'intérieur du château. Avant que les gardes ne ferment derrière nous, Rosalia les interpella. Étonnés, ils tournèrent tous les deux la tête.

— N'oubliez jamais que ce sont les gestes du quotidien qui nous montrent le véritable visage d'une personne.

Elle n'attendit pas qu'ils répondent et se détourna, me laissant incertaine sur la marche à suivre. Je haussai les épaules et fis comprendre aux jumeaux que je ne savais pas du tout ce qu'elle avait voulu dire par là. Ils avaient l'air curieux et un peu perdus. Moins de dix secondes plus tard néanmoins, ils refermèrent les portes.

Je rejoignis Rosalia tout en observant le grand hall où nous nous trouvions. Tout le sol était de bois et croyez-moi, ça ne ressemblait pas au parquet du magasin de bricolage du coin. Il brillait, sans pour autant être glissant. Les motifs du bois et ses nombreux nœuds étaient mis en valeur par l'absence totale de tapis ou d'autre objet décoratif à nos pieds. Les murs de pierres couleur sable étaient, au contraire, recouverts de tentures bleu nuit sur lesquelles étaient cousus des flocons blancs qui semblaient tomber doucement avant de réapparaître en haut du tissu. J'écarquillai les yeux tout en m'approchant. Comment des broderies pouvaient-elles prendre vie ? Je secouai la tête puis reculai d'un pas. Il y avait bien trop de choses impossibles qui se déroulaient dans ma vie, ces derniers temps. Je me retournai et fis face à la statue d'une femme, habillée d'une longue robe vaporeuse, puis en vis une dizaine d'autres à intervalles réguliers, le long des murs. Elles semblaient directement taillées dans de l'or, mais qui sait si, là aussi, la quintessence n'avait pas joué un rôle ? J'avançai en observant toutes les sculptures de ces personnes au charisme non négligeable et tombai nez à nez avec celle d'un homme aux traits durs et au port de tête royal. Une petite moustache avait été dessinée à la va-vite au-dessus de ses lèvres fines. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Quelqu'un n'aime pas cet homme, lançai-je, amusée.

— C'est lui qui t'aurait tuée s'il l'avait pu, m'apprit Rosalia sur un ton neutre.

Je regardai la moustache tout en grimaçant.

— Dans ce cas, quelqu'un d'autre mérite un panier...

Elle sourit et je me détournai des statues pour la rejoindre. Sur le trajet, je croisai la même plante avec laquelle j'avais grandi, elle possédait elle aussi des fleurs orange et des feuilles raplapla. Dire que c'est cette plante qui avait fait venir Varyn...

— C'était quoi cette phrase philosophique lancée aux gardes ?

— Normalement, je partage un peu plus équitablement la nourriture. J'espère qu'ils se rappelleront un jour que c'est grâce à toi qu'ils ont eu ce panier.

— Et qu'est-ce que ça changerait ? demandai-je sans comprendre.

— Peut-être que si ta nature de dioscure est révélée, ils se souviendront que tu as été généreuse envers eux. Qu'ils y réfléchiront

à deux fois, avant de te vouloir du mal !

Je l'observai un instant pour déterminer si elle était sérieuse, si tout cela pouvait prendre des proportions aussi gigantesques. Est-ce que, du jour au lendemain, des personnes sur qui je comptais pouvaient tout à coup me mettre un couteau dans le dos ?

— Les dioscures font si peur que ça ?

Rosalia hocha la tête.

— Nous ne t'avons pas éloignée pour rien, Isiara... Nous espérions que tu vivrais une vie paisible, sans cette pression sur tes épaules. Mais maintenant, les choses sont différentes, et il va falloir se battre.

— Se battre contre qui ?

Le regard qu'elle me lança ne me dit rien qui vaille.

— Contre tout le monde.

Chapitre 13

Le temps n'était plus à l'observation de la décoration, mais aux réponses qui m'étaient dues. Allez dire ça à Rosalia qui s'arrêtait toutes les deux minutes pour offrir des pâtisseries ou des bocaux aux gens qu'elle croisait ! Je me contentai de rester derrière et de sourire poliment, même si ma seule envie était de courir jusqu'à mon dioscure pour qu'il me dise si, lui aussi, trouvait tout cela carrément fou. Malheureusement, je savais qu'il me serait impossible de me situer dans ce château, et je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où pouvait être Réhann. Je patientais donc de longues minutes avant de croiser le regard de Rosalia et de lui faire comprendre que j'étais en train de m'agacer. Elle hocha la tête et prit congé des personnes qui lui taillaient la bavette sans s'imaginer ce qui se tramait juste à côté d'eux.

Nous montâmes un tas d'escaliers. Je me promis intérieurement de trouver le sadique qui avait construit cet édifice et de le faire brûler en enfer. Grand bien fasse à ceux qui avaient envie de garder la forme, mais qui pensait aux gens comme moi qui voulaient vivre tranquillement sans trop se fatiguer ?

— Combien d'escaliers encore ? demandai-je à Rosalia.

Mon ton désespéré la fit sourire.

— Nous allons au dernier étage.

— Pourquoi ?! m'écriai-je.

Ce n'était pas une véritable question, plutôt un appel au secours. Je ne comprenais pas pourquoi tout ça m'était infligé. J'avais déjà fait beaucoup d'efforts pour venir jusqu'ici, n'avais-je pas droit à un peu de pitié ?

— Question de sécurité.

— Vous êtes attaqués par des bêtes volantes, fis-je remarquer. En quoi est-ce sécurisé d'être au dernier étage ?

Rosalia grimaça.

— Tu n'as pas tort, sur ce point.

Merci!!!!!! Enfin une personne qui comprenait que tout cela n'avait aucun sens. Il était temps !

Une fois arrivée tout en haut du château, je n'avais plus de souffle, plus de muscles, et sans doute, trois kilos en moins, au bas mot. Je ne voyais pas les choses autrement. Je suivis Rosalia dans un dédale de couloirs et remerciai le ciel de ne croiser personne, car sinon j'aurais dû lutter contre l'envie significative de leur hurler dessus que nous avions autre chose à faire.

Nous pénétrâmes dans une pièce qui devait surtout être utilisée au moment de l'apéro. De nombreuses bouteilles d'alcool étaient entreposées sur des étagères, derrière un grand bar en bois lustré. Une collection de verres en tout genre se trouvaient dans une vitrine juste à côté. Une dizaine de fauteuils en cuir marron étaient installés autour de trois petites tables carrées. Un canapé avait été posé devant l'âtre de la cheminée qui plongeait l'espace dans une douce chaleur. Ma seule envie était d'aller m'y vautrer. Malheureusement, la place était déjà prise.

— Linny ?

Une femme aux longs cheveux noirs se retourna. Je l'avais déjà vu dans le souvenir de ma mère. Elle avait un beau visage, des pommettes saillantes, des sourcils arqués et une bouche teintée de rouge. Elle portait une robe bleu nuit qui tombait jusqu'à ses pieds et se tenait majestueusement bien, la tête haute, telle une reine.

Cependant, quand elle me découvrit, son visage marmoréen se fissura. Son regard se mit à briller d'une émotion contenue, ressemblant à celle qu'elle avait avant que mon père m'emmène au loin. Moi qui m'attendais à voir Réhann, c'est sa mère que je rencontrais en premier.

— Je suis sincèrement heureuse que tu sois là. Je m'appelle Alinn.

Je lui fis un signe de tête timide. Je ne savais pas vraiment quoi lui dire. Pour tout avouer, je n'avais même jamais imaginé vivre ce moment.

Elle ne sembla pas désarçonnée par mon silence et en profita pour m'observer sous toutes les coutures. Je me sentis rougir.

— Asseyons-nous en attendant Réhann, proposa Rosalia, nous serons plus à l'aise.

Pour être plus à l'aise, il aurait fallu que je sois en pyjama, couchée dans un lit douillet. À la place, j'étais installée sur un fauteuil trop moelleux, même pour moi. J'avais l'impression que j'allais tomber à l'intérieur et qu'il allait m'avalier toute crue. J'étais déjà en train de me demander comment j'allais parvenir à sortir de là sans utiliser un treuil.

— Comment s'est passé le voyage ? s'intéressa Alinn.

Long, douloureux, exaspérant à mourir, affreusement mauvais pour mon estomac...

— Fatigant, me contentai-je de dire.

C'était un euphémisme, mais bizarrement je ne voulais pas me plaindre devant Alinn. Son petit côté maîtresse d'école sévère me donnait juste envie d'aller me cacher dans un coin.

— Comment va Réhann ? demanda Rosalia.

Alinn grimaça.

— Il fait preuve d'un immense talent pour me rendre folle. Il garde

sa colère en lui et elle éclate seulement quand je suis dans les parages, ce qui fait que je l'évite depuis deux jours.

— Il n'était au courant de rien, lui non plus ?

Elle me fit signe que non.

— J'aurais pu lui dire la vérité au fil des années, mais je connais Réhann, il n'aurait pas accepté la situation, m'avoua-t-elle. Il serait venu te chercher, qu'on le veuille ou non.

— Aurait-ce vraiment été une mauvaise chose ? demandai-je. Valait-il mieux que cela se déroule ainsi ?

J'entendis Rosalia soupirer.

— Nous ne le saurons jamais...

Un bruit sourd brisa soudain le silence dans lequel nous étions plongées. Il semblait se répéter inlassablement et se rapprocher de seconde en seconde. Il s'arrêta seulement lorsque le propriétaire des énormes chaussures responsables de tout ce vacarme pénétra dans la pièce. Il portait de grandes bottes en cuir à la semelle épaisse..

Mon regard remonta petit à petit et j'eus le loisir de contempler une cape, puis des cheveux blond doré ainsi qu'une barbe de la même couleur, pour ensuite finir par m'accrocher à de sublimes yeux vert émeraude. Sans trop de surprise, je reconnus l'inconnu de mon rêve.

— Je suis ravi de te voir, Isiara, déclara-t-il de sa voix rauque. Je suis Réhann.

Je lui fis un geste de la main et nous nous observâmes, attendant que quelque chose se passe. Après tout, c'est pour ça qu'on nous avait séparés, car ensemble les dioscures étaient dangereux. Pourtant, à cet instant, la seule chose qui paraissait dangereuse, c'était l'allure à laquelle mon cœur battait.

— C'est presque décevant, déclarai-je à voix basse.

Réhann eut un sourire en coin et partit s'installer à côté de sa mère tout en faisant comme si elle n'était pas là. Ah, la famille.

— Comment ça se déroule, dehors ? demanda Alinn à son fils dans ce qui ressemblait à une tentative de réconciliation.

Celui-ci ne lui accorda pas même un regard.

— Comme si un être obscur était en train de terrifier notre monde en tuant et ravageant tout sur son passage, mère, ironisa-t-il d'une voix acerbe.

— Tu pourrais me parler sur un autre ton, nous avons une invitée.

— Une invitée que vous avez pris grand soin d'éloigner d'ici, pendant tout ce temps, sans même m'en informer ! rugit-il. Je pense que j'ai le droit d'utiliser le ton que je veux avec toi puisque tu m'as menti sur mon existence et sur la sienne ! Mais ça ne devrait même pas m'étonner, cette famille ne repose que sur la manipulation et le mensonge.

Directement dans le vif du sujet. C'était brutal, mais efficace.

Réhann se leva et prit la direction du bar. Les traits tendus, il se servit un whisky. Double dose. Au vu de la situation, je n'étais pas certaine que cela soit une très bonne idée.

— Nous sommes justement réunis tous les quatre pour en discuter, déclara Rosalia. C'est le moment de jouer cartes sur table avec vous.

— Et ton jeu de cartes, tu l'as perdu pendant presque vingt-cinq ans ? demanda Réhann d'une voix acide.

Sans le vouloir, je me mis à rire. Je visualisai un instant mon père, parti avec moi et un jeu de tarot à protéger contre le mal. Mon imagination était tordue.

— Continuez, continuez, dis-je alors qu'ils me regardaient tous bizarrement.

Réhann fronça les sourcils avant de hausser les épaules.

— Je veux tout savoir. Maintenant.

Son ton était franc et ne laissait place à aucune nouvelle dérobade. Il donnait l'impression d'avoir l'habitude qu'on lui obéisse et possédait un charisme qui n'offrait pas vraiment l'occasion de faire le contraire.

— Cela faisait une semaine qu'Alinn m'avait informée de sa grossesse. Ton père était également au courant. De mon côté, nous ne cherchions pas encore à avoir un enfant, alors j'étais bien loin d'imaginer que je pouvais être enceinte. Pourtant, avant même que je m'en rende compte, Ollie m'a annoncé la nouvelle.

Je fronçai les sourcils.

— Comment papa pouvait-il le savoir avant toi ?

— Il n'a jamais voulu me le dire. Ton père avait connaissance de beaucoup de choses en cette période, et ne m'a jamais avoué comment cela était arrivé à ses oreilles. Encore aujourd'hui, je ne comprends pas comment quelqu'un a pu apprendre cela avant moi, à moins que cela soit un don.

Elle semblait plongée dans ses pensées, repartant plusieurs années en arrière, à la recherche d'un indice qu'elle n'aurait peut-être pas remarqué.

— Ensuite ? s'impativa Réhann.

— Il m'a tout de suite dit que vous étiez des dioscures, mais je refusais de le croire. Je n'avais aucune preuve de cela. Il était donc plus facile d'imaginer qu'il racontait n'importe quoi, car si cela s'avérait juste...

On savait tous très bien où elle voulait en venir, car on était en plein dedans.

— Jusqu'au jour où la marque est apparue, poursuivit Alinn, en bas de notre ventre à toutes les deux. La marque des dioscures.

— Je peux la voir ? demandai-je.

— Elle a disparu juste après votre naissance, on aurait dit le symbole de l'infini quelque peu modifié. J' imagine qu'une fois que

vous n'étiez plus dans notre utérus, elle n'avait plus de raison d'y être.

— Quand nous avons compris que ton père disait la vérité, reprit Rosalia, nous avons commencé à paniquer. Il était hors de question, ni pour l'une ni pour l'autre, de perdre notre enfant. Et nous avions assez confiance en notre amitié pour savoir qu'aucune de nous deux n'allait divulguer ce secret. Il fallait juste trouver le moyen de vous mettre en sécurité. Nous avons pensé un temps à vous garder tous les deux sur Hirendia, en prenant soin de vous séparer. Nous aurions déménagé dans un territoire lointain, et nous aurions menti sur l'une des dates de naissance, cela aurait été possible.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait ? s'indigna Réhann.

— Nous avons trop peur. Nous avons fait des recherches sur les dioscures, beaucoup de recherches, nous apprit Rosalia. Mais nous n'avons pas trouvé toutes les réponses à nos questions et n'avons pas souhaité prendre de risques... Nous avons été élevés dans l'idée que ces duos étaient des abominations, et personne n'a pu nous dire pourquoi jusque-là.

Le mot « abomination » me serra la poitrine. Soudainement, je ne me sentis pas très bien. Réhann revint vers nous et s'assit sur une chaise à côté de moi.

— Je te prierais de faire attention à tes paroles qui peuvent être blessantes, Rosalia.

— Je ne l'ai jamais pensé ! rétorqua-t-elle. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde.

— Ce que pensent les autres n'est pas le sujet, de toute manière, intervint Alinn. Revenons à ce que nous avons découvert. Il se trouve que cette interdiction ne date pas des Éternels et ne fait pas partie du livre sacré. Les dioscures sont seulement proscrits depuis une centaine d'années et ce sont les Gardiens qui en sont la cause.

Réhann dut voir sur mon visage que j'étais totalement perdue, car il vint à ma rescousse.

— Petit point histoire. Nous devons remonter bien longtemps en arrière, il y a de cela des siècles, plus précisément. À cette époque, Hirendia n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Les Indiir n'existaient pas, ni même les nexens ou nos dons. Nous étions un peuple normal, comme vous sur la Sphère, et sur nous régnaient trois dieux : Avina, Tysan et Daerec, les Éternels. Une femme et deux hommes dotés de pouvoirs incommensurables, qu'ils utilisaient pour faire le bien. Du moins, c'est ce que tout le monde pensait à cette époque.

Je ne dis rien, écoutant d'une oreille attentive.

— Un jour, Avina et Tysan eurent envie de changement. L'idée de partager leurs dons avec le peuple tournait dans leurs esprits depuis un certain temps déjà. Ils voulaient utiliser la quintessence et la lier à chacun d'entre nous pour que nous puissions, nous aussi, jouir de

talents. Ça ne nous aurait pas fait devenir plus fort qu'eux, jamais, mais ça aurait permis à chacun de nous d'apporter notre pierre à l'édifice. Évidemment, Daerec n'était pas d'accord. Il disait qu'il avait peur que le pouvoir monte à la tête des hommes. En réalité, le simple fait d'imaginer partager le sien le rendait malade. Cependant, les Éternels étaient trois et pour eux, c'était la majorité qui l'emportait. Daerec fut, une nouvelle fois, mis de côté par ses amis, bien trop souvent du même avis.

» La rage s'insinua en lui de plus en plus. Cette décision était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase de sa patience. Il n'en pouvait plus de cette situation, d'être toujours la dernière roue du carrosse, de devoir obéir à des règles qu'il n'avait pas acceptées. Il décida donc de laisser Avina et Tysan agir à leur guise et se retira dans une forteresse qu'il s'était construite et qu'il avait nommée Erakiem.

» Prenant les autres à leur propre jeu, il se mit à insuffler du pouvoir au peuple dans un seul et unique but : combattre ses deux anciens amis, ces deux Éternels qui n'avaient que faire de son avis. Tysan et Avina eurent vent de ce qu'il tramait, mais, au lieu de former leur propre armée et de sacrifier des vies innocentes, ils choisirent de se battre eux-mêmes contre leur ancien allié. Malheureusement, ils savaient qu'ils ne pourraient pas l'arrêter sans se mettre en danger. Ne voulant pas abandonner leur monde, ils jugèrent important de le modifier et de laisser des consignes. En quelques jours, ils départagèrent Hirendia en territoires, fondèrent les Indiir et créèrent les nexens et le Myornis. Pour régir et surveiller tout cela, ils choisirent cinq personnes, hommes et femmes, qu'ils nommèrent Gardiens et à qui ils confièrent une liste de lois contenues dans un ouvrage : le Livre Sacré. Les Gardiens s'installèrent à Ravn'Dir, au centre d'Hirendia et devinrent avocats, policiers et bourreaux. Une fois que tout fut prêt, Avina et Tysan affrontèrent Daerec dans une bataille physiquement et psychologiquement difficile. La suite reste floue. Personne ne sait ce qu'il s'est réellement passé, mais il se dit qu'ils ont emprisonné Daerec dans une sorte de cage et que, pour être certains que jamais il ne s'en échappe, ils s'enfermèrent avec lui, là où personne ne pourrait les rejoindre.

Je repris mon souffle.

— Cette histoire est hallucinante.

— Et pourtant, il paraît qu'elle est vraie.

— Donc si je comprends bien, les dioscures ne figurent pas dans le Livre Sacré, résumai-je.

— Du moins, il n'y a aucune trace d'eux dans les lois d'interdiction, m'expliqua Alinn. Le reste du livre n'est consultable que par les Gardiens.

— J'ai bien tenté d'y avoir accès, commença Rosalia, mais j'ai

malheureusement échoué. J'ai aussi essayé de poser quelques questions à mon père, mais il n'a rien voulu me révéler et insister aurait braqué les projecteurs sur nous...

Apparemment, avoir un Gardien dans la famille ne donnait aucun privilège. Finalement, l'ancêtre avait l'air d'être un fardeau plus qu'autre chose.

— Donc, vous ne savez absolument rien sur les dioscures, conclut Réhann.

— Juste qu'ils sont dangereux et qu'il y a quelques milliers d'années de cela, leurs pouvoirs ont anéanti une partie de la population. Au fil de discussions à travers le temps, nous en sommes venus à comprendre que le désert de Réa n'avait pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui, expliqua Alinn. Il s'est passé quelque chose là-bas concernant les dioscures.

— Les Nomades, fit Réhann.

Sa mère acquiesça.

— Qui sont les Nomades ? demandai-je.

— Notre monde est partagé entre plusieurs territoires, m'apprit-il, Siktis, Drakkir, Milégonn, Siléni, l'île d'Helros et Tilaag, ainsi que Ravn'Dir, notre capitale, où sont installés les Gardiens. Juste avant Drakkir se trouve un vaste désert qui n'appartient à personne. Y vivent des hommes et des femmes qui ont refusé de rejoindre l'un de nos territoires. Ces personnes n'ont aucun Indiiir pour leur dicter ce qu'ils ont à faire, personne pour veiller sur eux, à part eux-mêmes. Et, étant donné qu'ils ne vivent sur aucun territoire officiel, ils ne sont pas forcés d'obéir aux lois des Gardiens. Seul le Livre Sacré les oblige à conserver un minimum d'honnêteté.

— J'ai l'impression que tu ne les portes pas dans ton cœur, remarquai-je.

— Ce sont eux qui ont choisi de vivre ainsi. Nous n'avons pas à subir leurs vols à l'étalage et leurs ruses mal placées alors que c'était leur décision de rester dans le désert sans toit sur la tête. Nos frontières étaient ouvertes pour les accueillir, mais ils n'ont rien voulu savoir. Les Nomades restent un mystère.

Rosalia acquiesça.

— C'est la raison pour laquelle nous ne sommes pas parvenus à avoir plus d'informations. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, pourtant. Cependant, là-bas, ce n'est pas un Indiiir choisi par la quintessence qui règne sur les gens. Ils se vantent de prendre leur décision ensemble, mais ce sont surtout les anciens qui mènent la danse.

— Ils savent des choses, lança Alinn, mais ils ne nous les auraient jamais dites.

Réhann grogna comme un homme des cavernes. Je vis ses poings se fermer et ses phalanges rougir.

— Ce n'est certainement pas à moi qu'ils parleront. Vu mon statut d'Indiir, ils sont conditionnés pour ne pas m'apprécier.

Je n'avais pas dû bien comprendre. Que quelqu'un me dise que j'avais mal entendu !

— Indiir ?

Il hocha la tête comme si c'était une évidence. Même si une part de moi s'était posé la question, je n'arrivais pas à croire que j'avais été contrainte de me cacher alors que Monsieur Réhann se faisait nommer Indiir. Pourquoi Varyn ne m'avait-il rien dit ?

Je continuai à fixer mon dioscure, sans cacher mon air agacé. Il aurait pu me prévenir, lui aussi. Il avait eu le temps de le faire pendant nos entrevues nocturnes, mais non, il avait préféré se taire.

— Donc, sur des dizaines de milliers de personnes, c'est toi qui as été choisi ? Le propre fils de l'ancien Indiir.

— Oui.

— Tu as tout bonnement succédé à ton père, alors que, moi, je devenais ingénieur informatique ?

Cette fois, il fronça les sourcils.

— Vraiment, tu ne vois pas le problème ?

Nous étions nés le même jour, et pourtant nos vies étaient diamétralement opposées. Je n'étais qu'une femme lambda, noyée dans une masse d'autres femmes bien plus jolies et talentueuses que moi. J'avais grandi en me plongeant dans des films, des livres ou des séries télévisées, alors que lui, il vivait toutes ces choses que je pouvais seulement imaginer.

— Ce n'est que la seconde fois qu'une telle chose se produit, m'apprit Alinn. Il est vrai que nous ne nous y attendions pas... D'ailleurs, la nouvelle n'a pas forcément été bien accueillie par tous.

— Au début, intervint Réhann. Dorénavant, tout le monde sait que je ne suis pas comme mon père.

— En parlant de ça, Isiara a apprécié ta moustache ! lança Rosalia, amusée.

— C'est mon petit côté artiste !

Il sourit et soudain, la tension accumulée dans la pièce retomba. Discuter de toutes ces choses m'avait mis les nerfs en pelote, mais ma fatigue devenait tellement intense qu'elle commençait à prendre le dessus sur le reste. Ces derniers jours avaient été éprouvants physiquement et psychologiquement et je sentais que le contrecoup faisait son apparition. Même si des questions et des inquiétudes continuaient de voguer dans mon esprit, j'avais l'impression de ne plus avoir la force pour les interpréter et les dire à voix haute.

— Je dois aller voir la Garde, lança Réhann. Et il faudra que je discute avec Varyn de toute cette situation quand nous aurons cinq minutes. Isiara, tu devrais te reposer. Il y a une chambre pour toi ici,

si tu le désires.

Il sortit une clé de sa poche et me la tendit.

— Je sais que ta mère a une auberge et donc un tas de lits, mais sois sûre que tu es aussi chez toi dans ce château, et que cette chambre dans la tourelle t'est réservée. N'hésite pas à y aller quand tu le souhaites.

Je pris la clé en le remerciant. Le fait d'avoir autant de choix à ma portée me déstabilisait plus qu'autre chose. Dormir chez Rosalia paraissait plus logique. Après tout, ça me permettrait de rattraper le temps perdu avec cette mère que je ne connaissais pas. D'un autre côté, ça voulait dire que je devais redescendre tous ces escaliers, et la possibilité que je trébuche et que je finisse tout cela en roulant était bien trop grande.

— Tu peux peut-être te reposer ici pour le moment ? proposa Rosalia. Ça t'éviterait de refaire le chemin jusqu'à l'auberge. Et ce soir, si tu le désires, tu pourras rentrer avec moi.

— Cela ne te dérange pas ?

— Bien sûr que non. Je vais rester avec Alinn. Tu n'auras qu'à nous rejoindre quand tu le voudras.

J'acquiesçai, bien trop heureuse que quelqu'un prenne la décision à ma place. Réhann prit congé après un dernier signe de tête et Rosalia proposa de m'emmener jusqu'à ma chambre. Je saluai Alinn et suivis ma mère dans les couloirs du château de Siktis. J'espérai de tout cœur que mon lit n'était pas loin, car je n'étais pas certaine d'avoir encore assez de forces pour gambader pendant des heures. Heureusement, Rosalia ralentit devant une porte close recouverte de symboles en fer forgé.

— Jolie porte.

Elle hocha la tête et passa sous une arche juste à sa droite qui menait à un petit escalier étroit.

Je soupirai et la suivis. Nous montâmes les marches qui nous séparaient d'une porte en bois, toute simple cette fois-ci. Rosalia me demanda la clé, je la posai dans sa main et elle fit alors cliqueter la serrure. Elle entra avant de me laisser pénétrer dans mes nouveaux appartements à temps partiel.

La pièce circulaire était spacieuse. Les murs, d'un côté de pierres et de l'autre de bois, s'élevaient jusqu'au plafond en pointe constellé de cristaux lumineux. De longs rideaux rouge foncé étaient accrochés par des anses sur chaque côté des grandes fenêtres baignant la chambre de soleil. Une parure vert olive habillait le lit qui faisait face à des étagères remplies de livres, à un bureau et à une commode. Sur le sol, un épais tapis marron attendait que j'y glisse mes pieds nus et que je profite de sa douceur.

— Là-bas se trouve la salle de bain, fit Rosalia.

Je la suivis jusqu'à la porte au fond de la chambre. Une baignoire trônait à l'angle de la pièce, entourée de pierres imbriquées les unes sur les autres en guise de carrelage. Une vasque taillée dans la roche reposait sur un meuble en bois, juste en dessous d'un grand miroir où je pouvais distinguer mon reflet. Même si mes cheveux châtons n'étaient pas collants et que mon visage était propre, les cernes bleus sous mes yeux démontraient clairement la fatigue accumulée ces derniers jours. Je passai une main sur mes joues, j'avais l'impression que mes traits étaient légèrement plus fins. Avec le peu de nourriture que j'avais avalée, ce n'était pas forcément étonnant. Mon corps avait dû piquer dans mes réserves pour grimper les montagnes, surtout avec ces températures glaciales.

Dire que la dernière fois que je m'étais regardée dans un miroir, c'était le matin avant de débarquer sur Hirendia. Si l'on m'avait raconté tout ce qui allait m'arriver, j'aurais bien rigolé. Maintenant, je plaisantais bien moins.

— Je vais te laisser te reposer ou te laver, proposa gentiment le reflet de Rosalia. Tu voudras que je vienne te chercher dans quelques heures ou tu retrouveras ton chemin ?

Même si je n'étais pas certaine de parvenir à me repérer dans ce vaste château, il fallait que je commence à me débrouiller toute seule. De plus, la pièce où nous devions nous rejoindre était à cet étage.

— Je vais tenter de me débrouiller.

Elle me contempla quelques secondes sans rien dire, puis partit sur un dernier sourire. Tout mon souffle coincé dans mes poumons sortit soudain quand j'entendis la porte de la chambre se refermer. Je levai les mains vers mon visage, elles tremblaient. J'avais beau essayer de me convaincre que tout allait bien, j'étais loin du compte. Je ne serais pas étonnée que mon pouvoir fasse des siennes à nouveau vu la façon dont mes émotions dansaient le tango.

Je respirai un bon coup et allai me poster devant la fenêtre pour y observer la ville. D'ici, je ne distinguai que des points sombres et de la fumée au-dessus des cheminées.

Même si j'aimais cette chambre, elle me donnait aussi l'impression que j'étais une héroïne de conte de fées enfermée dans la plus haute pièce de la plus haute tour. Je me rassurai en me disant que personne ne m'empêcherait de m'en aller si je le voulais. Un peu déboussolée par la situation, je fermai les épais rideaux et partis dans la salle d'eau. Il était temps que je prenne ce bain qui hantait mes rêves depuis des jours.

Chapitre 14

J'allais bien mieux en revenant dans la chambre, propre et habillée. La chaleur de l'eau m'avait aidée à dénouer mes muscles trop sollicités ces derniers jours. Mes cheveux et ma peau sentaient encore l'odeur enivrante du savon au citron que j'avais utilisé. Malgré tout, la fatigue était toujours là et, à cause d'elle, j'avais failli m'endormir dans mon bain. Ça aurait été bête de mourir noyée, tout de même. Je décrétai donc l'heure de la sieste venue. N'ayant pas envie de me coucher dans les vêtements sales de Tyra, j'enfilai la robe de chambre suspendue derrière la porte. Je m'allongeai ensuite dans le lit moelleux qui n'attendait que moi. Avant même d'avoir pu profiter de la douceur de la couette, je sombrai dans le sommeil.

J'étais seule dans une caverne, face à un Alfernis. J'entendis le claquement des lames de ses ailes et reculai d'un pas, apeurée. Réhann apparut et lui lança des verres à whisky à la figure, alors que, juste derrière lui, Varyn utilisait le para-douche sans s'étonner de ce qui se passait autour de lui. La bête de métal commença à s'énervier et fonça sur Réhann. Celui-ci tomba lourdement à terre et poussa un râle de douleur. Tyra arriva ensuite à toutes jambes dans la caverne et, après avoir vu Réhann au sol, me foudroya du regard.

— Tout ça, c'est ta faute !

Je sursautai et atterris debout dans l'herbe, à l'orée de la forêt. Réhann était là. Il avait attaché ses cheveux en arrière et j'en profitai pour observer plus méticuleusement les traits de son visage. Il tourna son regard vers le mien avant de le descendre sur ma tenue. Ses yeux se mirent à briller, et je rougis.

— Portes-tu quelque chose là-dessous, petit nombril ?

Je fermai un peu plus ma robe de chambre.

— On ne peut même pas dormir en paix !

Il ricana.

— Désolé d'avoir voulu faire une sieste également.

— Tu es un Indiir. Es-tu vraiment censé perdre du temps à faire une sieste ?

— Quand je suis debout depuis plus de vingt-quatre heures, je me le permets.

— Pourquoi n'as-tu pas dormi avant ?

— Tu as répondu à cette question dès le départ, je suis un Indiir, j'ai beaucoup de travail.

Je hochai la tête.

— Tu es agacée, me dit-il. Pourquoi ?

— Je n'ai jamais dit que j'étais agacée.
— Pas besoin de le dire, ça se voit dans tes yeux, lança-t-il en pointant mon visage du doigt. Et puis, je le sens.

— Comment ça, tu le sens ?

— C'est mon don, m'avoua Réhann. Je sens les émotions.

J'ouvris la bouche, sous le choc. Je n'avais même pas pensé à lui demander quelles facultés il possédait, et voilà que j'apprenais qu'il savait exactement ce que je ressentais depuis le début.

— Je n'aime pas ça.

Il se mit à rire.

— Pendant des années, j'ai détesté cela aussi. Alors, dis-moi, pourquoi es-tu agacée ?

En plus du fait qu'il avait accès à une partie de mon intimité que je n'avais pas envie de partager ?

— Je ne sais pas. Toute cette situation, c'est beaucoup à encaisser. C'est comme si j'avais besoin de trouver un responsable.

— Et tu me choisis, moi ?

— Non, tu n'as rien demandé, dans cette histoire. Mais quand je compare nos vies, ça me laisse un sentiment étrange.

Il acquiesça.

— Je ressens ça aussi. Comme si tout n'était pas comme cela aurait dû être.

— Je n'étais pas à ma place, déclarai-je.

— Peut-être pas, mais au moins tu es vivante.

— Tu les défends, maintenant ? m'étonnai-je d'une voix un peu plus froide que je l'aurais voulu.

— Je comprends la raison qui les a poussés à agir ainsi, mais je ne supporte pas qu'ils ne m'aient pas mis dans la confiance. Je n'aurais rien dit.

Il s'arrêta et se frotta le visage de ses mains, comme pour se calmer.

— Moi aussi je suis agacé, Isiara.

Je grimaçai, on était tous les deux impactés par ce qu'il se passait, de manière différente peut-être, mais je n'étais pas la seule dont la vie avait été chamboulée.

Le ciel au-dessus de nous était couvert de nuages blancs. Je n'avais ni froid ni chaud, j'étais bien. Réhann s'assit en tailleur au milieu de la clairière et je m'installai face à lui, tout en prenant garde de bien recouvrir les parties de mon anatomie que je n'avais pas envie de partager. La robe de chambre était longue, mais je ne pouvais cacher la totalité de mes jambes. Ce n'était pas bien grave, il avait déjà dû voir des pieds de femme avant. Au vu de son physique, sans doute beaucoup d'ailleurs...

Je relevai la tête et croisai son regard amusé. Saleté de pouvoir d'empathie.

— Ne t'inquiète pas, Isiara, c'est tout à fait normal de ressentir des choses pareilles. Tu n'es pas la première à me trouver à ton goût.

— Ce n'est absolument pas ce que...

Je m'arrêtai. Il ne servait à rien de mentir, Réhann était un bel homme. Pour autant, je n'étais pas du tout là dans une optique de séduction.

— Que va-t-il se passer, maintenant ? demandai-je en revenant à un sujet plus sérieux.

— J'aimerais partir à la recherche de l'origine des dioscures. Nous devons découvrir qui nous sommes et pourquoi les gens ont peur de nous. Nous ne pouvons décemment pas garder cette épée de Damoclès au-dessus de nos têtes sans même savoir pourquoi.

— Je suis d'accord avec ça. Mais ensuite ? Si l'on apprend que les Gardiens avaient de bonnes raisons ? Si vraiment nous sommes des menaces pour les autres ?

— Alors nous agirons. Mais pour l'instant, nous n'avons aucune idée de ce qu'il en est.

C'était d'ailleurs ce qui était le plus difficile à encaisser. Ne pas avoir été là, parmi eux, à cause d'une raison qui nous était inconnue. Revenir en étant obligée de me cacher, car j'étais interdite par une loi stupide.

— Varyn m'a dit que tu comptais sur notre condition de dioscures pour mettre fin à la guerre.

Il parut un instant gêné. Peut-être ne pensait-il pas que Varyn me révélerait cette information.

— Ce n'est pas une décision que je prendrai seul, mais je ne peux pas nier cette opportunité. Nous ne savons pas qui sont les personnes qui nous attaquent, mais ils sont beaucoup plus forts que prévu. Grâce à leurs Alfernis, ils peuvent décimer des villages en un rien de temps.

— Et tu comptes sur moi pour venir à bout de ces monstres de métal ?

— Pour cela, il faudrait déjà que l'on comprenne qui nous sommes, et comment nous pouvons devenir plus forts. Et même après, je ne pourrai pas affirmer que nous aurons le dessus. Je suis persuadé que si nos ennemis te cherchent, c'est pour une bonne raison, mais de là à dire que nous pouvons tous les vaincre...

— OK, arrête d'être si positif, veux-tu. Ça me donne juste envie de prendre mes jambes à mon cou.

Il me lança un sourire triste.

— Tu n'aurais pas tort, je ne pourrais même pas t'en tenir rigueur.

— Alors qu'on vient à peine de se retrouver ? Et que je laisserais hypothétiquement des millions de gens dépérir sans rien tenter pour les sauver ?

Il posa sa main sur mon épaule et capta mon regard.

— Ce monde désire notre mort, je comprendrais que tu penses qu'il ne mérite pas notre aide.

— Ça ne marche pas comme ça, contestai-je. Je ne sais pas quel est le problème avec les dioscures ni même si le peuple entier veut notre peau, mais rien que dans ce château je connais trois personnes qui nous apprécient et qui risquent de souffrir si nous ne faisons rien. De plus, je ne sais pas où est mon père, mais il a promis de me rejoindre. Il arpentera cette terre jusqu'à ce qu'il me retrouve et je refuse que sa vie soit mise en danger sans rien faire pour changer cela.

J'étais abasourdie de constater que je devais lui faire voir la vérité en face et le convaincre, alors qu'il y a encore si peu de temps, je disais à Varyn que je ne me sentais pas assez courageuse pour aller au-devant des obstacles. Qu'est-ce qui avait changé ?

— Tu es une bonne personne, Isiara. Tu t'es déjà attachée à ceux qui t'entourent comme Rosalia, ou même Varyn.

— Cet homme est un glaçon, protestai-je.

— C'est faux. Et même si c'était vrai, tu l'apprécierais quand même.

— Pourquoi ça ?

— Parce que c'est mon meilleur ami.

Je me mis à rire.

— Ce n'est pas du tout une bonne raison.

Il me sourit.

— Je suis heureux que tu lui fasses confiance. J'espère qu'un jour tu pourras faire la même chose avec moi.

Je le regardai sans pour autant lui répondre. Je ne pouvais faire de promesse sans savoir si j'allais la tenir. Nous nous connaissions à peine et il ne m'avait rien prouvé.

— Je ferai tout pour la gagner, m'indiqua Réhann. Après tout, nous sommes des dioscures et, vu que je n'ai pas la moindre idée de ce que ça implique, il faudra que tu m'aides à trouver les réponses.

Je soupirai.

— Tu dois comprendre une chose, c'est que je ne suis pas certaine d'être assez forte pour endurer tout ça. Je ne pense pas que tu aies tiré le bon numéro. Franchement, il a dû y avoir du grabuge le jour où j'ai été choisie pour être ta dioscure.

Contre toute attente, il se mit à rire.

— Je t'aime bien, Isiara. Tu es honnête et n'as pas honte de parler de tes faiblesses et de tes émotions. Et crois-moi, même si cela ne se voit pas, je ne suis pas très sûr de moi non plus. J'aurais bien besoin de quelqu'un avec qui partager cette aventure, que cela soit un bon numéro ou non.

— Tu ne viendras pas te plaindre de ne pas avoir été prévenu, dis-je, gênée par ses compliments.

Je tournai la tête pour fuir son sourire amusé et là, je le vis. Juste

derrière Réhann se trouvait l'animal que j'avais déjà rencontré ici même. Celui qui avait planté ses griffes dans ma poitrine et qui était resté entre les mains d'un Alfernis. J'allais héler Réhann pour lui donner l'occasion de l'observer, mais l'animal me lança un regard d'avertissement.

Moins d'une seconde après, je me réveillai.

Chapitre 15

L'après-midi s'était écoulé bien vite entre les microsommeils et les moments passés à me triturer les méninges sur ce que devenait ma vie.

Je m'inquiétais pour mon père, pour ma mère fraîchement rencontrée, pour ce monde que je ne connaissais pas, mais aussi pour moi, car j'avais peur d'y laisser ma peau.

Mon cerveau ne cessait d'imaginer une probable attaque par des Alfernis et, à chaque fois, mon cœur s'emballait et je devais lutter pour rester allongée à l'intérieur de mes draps et ne pas détalier loin d'ici.

Cependant, il ne me fallut pas longtemps pour réaliser que chez moi, je n'avais plus rien. Enfin si, j'avais un travail et un appartement. Mais mon père allait me rejoindre sur Hirendia et ma mère était déjà là. Peut-être même avais-je d'autres membres de ma famille dont je n'avais pas encore entendu parler. Enfin, en plus de mon grand-père Gardien, que je n'étais pas vraiment pressée de rencontrer, pour le coup. Pourrais-je réellement rentrer maintenant en étant au courant de tout ce qui se déroulait ici ? En connaissant la vérité sur ma nature ?

Je savais très bien que non.

Une fois bien éveillée et prête à en apprendre plus, je me rhabillai et décidai de mettre un pied en dehors de ma chambre. Je passai devant la grande porte en fer forgé et vis Tyra en sortir, le regard dur et les lèvres pincées. Son état ne s'arrangea pas après m'avoir aperçue. Je pris sur moi pour ne pas reculer quand elle s'approcha. Ses mâchoires étaient serrées et son pas vif ; je ne désirai pas lui montrer qu'elle me faisait peur.

— Si tu n'étais pas notre seul espoir, je t'aurais déjà réduite en miettes, m'envoya-t-elle d'une voix venimeuse.

Estomaquée, je la regardai s'en aller. Comment pouvait-elle autant me détester sans me connaître ?

Une porte derrière moi claqua. Réhann apparut, il venait de la même chambre que celle d'où sortait Tyra. Il semblait avoir l'esprit ailleurs et passa à mes côtés sans même me voir.

D'un pas rapide, je le rejoignis et me raclai la gorge pour qu'il se rende compte de ma présence. Il me lança un léger coup d'œil avant de soupirer.

— Quel accueil ! me plaignis-je.

— Si tu cherches quelqu'un de bonne humeur, tu es bien mal tombée.

— Tyra me fait le même genre d'effet.

Il m'envoya un regard désespéré.

— Aucune de vous deux n'y mettra donc du sien.

— Elle a décrété qu'elle ne m'aimait pas, que veux-tu que j'y fasse ?

— Pas grand-chose, concéda-t-il.

— Vous êtes proche, Tyra et toi ?

C'était de la curiosité, et non de la jalousie. C'est peut-être la raison pour laquelle il décida de me répondre sincèrement.

— Varyn, Tyra et moi sommes amis depuis longtemps. Il est mon Ikta, mais elle est tout autant ma conseillère que lui. Elle prend mon bonheur très à cœur et n'hésiterait pas une seconde à tuer pour me protéger. Je sais qu'elle regrette de ne pas l'avoir fait dans le passé et c'est ce qui la rend si possessive aujourd'hui.

— Te protéger de quoi ? demandai-je.

— C'est une histoire que je n'ai pas envie de raconter ce soir, déclara Réhann. Toujours est-il que je suis important pour elle et que le contraire est tout aussi vrai. Cela n'empêche pas que, parfois, son caractère m'opprime au plus haut point.

Je ricanai.

— C'est bien ce que je disais, elle me fait le même effet.

Réhann soupira, mais j'entrevis malgré tout un léger sourire sur ses lèvres.

— Je vais rejoindre Varyn dans le petit salon, veux-tu venir avec moi ?

— Il se trouve que c'est là-bas que je dois retrouver Rosalia et Alinn.

— Merveilleux.

Sauf qu'il n'avait pas du tout l'air ravi.

— Ta mère et toi, ce n'est pas le grand amour, hein ?

— Ça fait bien longtemps qu'elle ne sait plus ce que c'est que d'aimer.

Gênée, je ne répliquai rien et nous restâmes silencieux jusqu'à notre arrivée dans le petit salon. Varyn était assis devant le bar, semblant suivre du doigt les veines naturelles du bois. Quand il nous entendit entrer, ses yeux se mirent à briller.

Son regard passa de moi à Réhann, et je vis sa bouche s'étirer en un sourire.

— Comment vas-tu ? lui demandai-je sans attendre.

— En pleine forme, me répondit-il avec un clin d'œil.

— Tu as meilleure mine. Il faut dire que la barbe, ça ne t'allait pas du tout.

Réhann se mit à rire, et Varyn prit un air faussement choqué. J'étais ravie de voir que son état s'était amélioré. Pour le reste, une bonne douche, un coup de tondeuse et une sieste avaient fait des miracles. Réhann posa une main sur l'épaule de son ami et la serra doucement.

— Merci de l'avoir ramenée et de l'avoir protégée. Je suis content que vous soyez tous les deux sains et saufs.

Varyn ne répondit rien, mais j'avais l'impression que Réhann et lui n'avaient pas besoin de mots pour se comprendre.

Réhann passa derrière le bar et attrapa plusieurs verres avant de récupérer une bouteille au liquide ambré. Il se servit et lança un regard à Varyn qui secoua la tête de gauche à droite. Réhann soupira et me posa la même question silencieuse.

— Non, merci. Où sont Rosalia et Alinn ? demandai-je à Varyn.

— Je leur ai mentionné l'idée que tu aurais sans doute faim et qu'il serait bon de te donner autre chose à boire que cet alcool drakkir qui te tord les boyaux et dont raffole Réhann, me répondit-il avec un sourire.

J'ouvris la bouche, surprise qu'il ait fait ça pour moi.

— Tu as ma reconnaissance éternelle, déclarai-je.

Il avait l'air fier de lui. Juste derrière, Réhann faisait semblant d'écrire avec un stylo invisible. Connaissant Hirendia, je me demandai presque s'il n'y avait pas réellement un carnet que je ne pouvais voir.

— Que fais-tu ?

— Je note dans mon esprit que je peux t'acheter avec de la nourriture, me répondit-il avec un sourire satisfait.

Je levai les yeux au ciel. Quel gamin ! Et dire qu'il était le chef d'un peuple tout entier, j'avais des frissons rien que d'y penser.

— Je vois que vous vous entendez bien, fit remarquer Varyn. Aucun pouvoir dévastateur à l'horizon ?

— Pas même une étincelle de rien du tout, répondit Réhann. Mais peut-être que les choses seront différentes le jour où Isiara activera un nexen. Cela ne devrait pas tarder, j'imagine.

Je fronçai les sourcils tout en regardant Varyn, qui semblait soudain gêné.

— Il n'est pas au courant.

— Au courant de quoi ? demanda Réhann.

— J'ai déjà un don, lui appris-je. Celui de contrôler la lumière.

Varyn ouvrit la bouche, mais je le pris de court.

— Si c'est pour répéter que je ne contrôle rien du tout, tu peux te taire.

— Ce n'est pas ce que j'allais dire.

— Tu as activé un nexen, lança Réhann, ravi.

— Elle n'a pas activé de nexen, le contredit Varyn.

— Comment ça, elle n'a pas activé de nexen ?

Il semblait soudainement totalement perdu.

— Ce qui ne l'empêche pas d'avoir tout de même un don.

— Ça ne l'empêche pas d'avoir un don ? répéta Réhann en fronçant les sourcils.

Je levai à nouveau les yeux au ciel.

— Tu comptes faire le perroquet encore longtemps ?

Il ne me répondit pas.

— Je ne comprends pas, elle a forcément activé un nexen.

— Je t'assure que non, protesta Varyn.

— Comment peux-tu en être certain ?

— Elle était nue.

Je sentis mes joues s'échauffer alors que Réhann posait ses yeux écarquillés sur moi.

— Elle sortait du Myornis.

Je remerciai silencieusement Varyn pour cette précision. Il ne manquait plus que Réhann présume qu'on avait batifolé pendant notre trajet.

— Je ne sais pas utiliser mon don sans mon nexen, fit Réhann, perturbé.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? demandai-je, plus gênée qu'autre chose.

— Si c'était lié à notre condition de dioscure, je devrais aussi en être capable.

Je haussai les épaules.

— Est-ce que ça change quelque chose de toute manière ?

— Pas vraiment, concéda Varyn. C'est juste un mystère de plus à résoudre.

— Super, comme s'il n'y en avait pas assez.

Réhann se leva et partit se resservir un verre d'alcool. Ses muscles étaient tendus, son visage figé. Je ne savais pas à quoi il pensait, mais ça ne semblait pas lui plaire.

— J'ai l'impression d'être dans une impasse, avoua-t-il. Personne ne nous dira rien sur les dioscures, mais sans information nous ne pourrons rien faire pour faire évoluer la situation. Et pendant ce temps, des gens sont attaqués, des personnes sont gravement blessées, d'autres meurent, et le camp adverse se solidifie. Le peuple attend que moi, Indiir, je trouve des solutions. Mais comment faire quand personne ne veut nous aider ?

— Rosalia et Alinn ont parlé des Nomades, lançai-je, n'est-ce pas une piste à creuser ?

Varyn sembla soudainement intrigué.

— Que viennent faire les Nomades dans cette histoire ?

— Selon nos génitrices, les dioscures ont été interdits par les Gardiens après un événement survenu il y a une centaine d'années dans le désert de Réa, répondit Réhann. Bien entendu, nous n'en savons pas plus et il est clair qu'ils ne vont pas, tout à coup, nous révéler la vérité pour nous faire plaisir.

— Certainement pas à un Indiir, confirma Varyn.

— C'est exactement ce que j'ai dit.

— Et moi ? tentai-je. Je ne suis pas une Indir. D'un point de vue extérieur, je ne suis personne. Je pourrais me faire passer pour une femme un peu paumée dans sa vie, et les rejoindre.

Je ne savais pas du tout d'où me venait cet élan d'héroïsme, encore moins cette envie de jouer à James Bond.

— L'impatience, m'expliqua Réhann. C'est ce qui te guide en cet instant. Je peux le comprendre, crois-moi, mais te lancer seule à la conquête des Nomades pour obtenir des réponses à nos questions n'est sans doute pas la meilleure des solutions.

Son don était peut-être agaçant, mais il permettait aussi de m'aider à mettre un nom sur mes propres émotions. Et Réhann n'avait pas tort. Faire cela toute seule serait absolument stupide, et je n'étais même pas certaine de m'en sentir capable le moment venu. Mais était-ce mieux de rester là à ne rien faire ?

— J'espère que ton père nous rejoindra bientôt, ajouta-t-il. Je dois savoir comment il a appris notre existence avant même que nos mères l'apprennent.

— Il n'a rien dévoilé à sa femme et m'a menti toute ma vie, lui rappelai-je. Je ne parierai pas sur le fait qu'il te dira quoi que ce soit.

Réhann soupira. Je me souvins alors des dernières paroles que mon père m'avait soufflées avant de me pousser dans l'eau de la grotte.

— Il y a bien une chose, cependant... Il m'a dit de faire confiance aux Atsendis.

Ses sourcils se froncèrent. Il jeta un coup d'œil à Varyn qui haussa les épaules.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Ça mérite tout de même qu'on s'y attarde. Je vais faire des recherches à ce sujet et voir si je trouve quelque chose.

Réhann semblait légèrement revigoré par cette nouvelle information. Pour le moment, c'était loin d'être mon cas.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? J'ai quitté ma vie, mon appartement, mon travail pour venir jusqu'ici. Je ne vais pas pouvoir rester dans l'auberge de Rosalia toute la journée tout en tournant en boucle dans mon esprit les problèmes qui nous menacent.

— Tu vas devoir t'entraîner, m'apprit Varyn. Physiquement et mentalement. Tu auras besoin de savoir te défendre sur les deux tableaux.

Réhann acquiesça.

— Il a raison. Pour l'instant, ton seul objectif est de t'améliorer. Tu dois apprendre la culture de notre monde, la façon dont il fonctionne et dont les gens réagissent. Ce que tu peux faire et ce que tu dois éviter. En parallèle, tu devras entraîner ton corps à se défendre et à contrôler ton don. Crois-moi, avec tout ça, tu n'auras plus le temps de

penser à autre chose. Et ne t'inquiète pas pour l'argent et le logement, je t'aiderai avec ça.

Je regrettai soudainement d'avoir ouvert la bouche.

— Il lui faut un précepteur, déclara Varyn. Quelqu'un qui peut s'occuper de la partie culture et contrôle. Je me chargerai de son entraînement physique.

Ne me demandez pas pourquoi, mais j'eus l'esprit mal placé pendant une fraction de seconde. Cela suffit cependant pour que Réhann détecte mon humeur.

— Les problèmes ne sont pas la seule chose à laquelle tu penses, à ce que je vois.

Je me sentis rougir, mais gardais la tête haute.

— Pourrais-tu utiliser ton tour de magie sur quelqu'un d'autre pour une fois ?

— C'est ce que j'ai fait, et figure-toi que Varyn est très amusé par la situation.

L'intéressé souriait et m'envoya un clin d'œil suggestif. Cette fois, je devais clairement ressembler à une tomate.

— Vous avez parlé d'un précepteur, lançai-je en essayant de changer de sujet.

— C'est vrai que c'est ce qu'il te faudrait. Mais aucun précepteur ne comprendrait pourquoi tu ne sais absolument rien de notre monde ni pourquoi tu ne contrôles pas ton don, expliqua Réhann. Résultat, on risquerait de se poser des questions, et nous ne pouvons pas nous le permettre.

— Réhann a raison.

Je me tournai vers ma mère qui venait d'entrer, accompagnée d'Alinn. Elles portaient chacune un plateau. Sur le premier se trouvait une carafe remplie d'un liquide transparent, sur le deuxième, une fournée de petits gâteaux.

— Je ne souhaite pas qu'une personne de plus soit au courant pour vous. Nous avons pris assez de risques comme ça. Isiara se formera avec nous. Je propose que nous lui donnions des cours à tour de rôle.

Elles posèrent leurs plateaux et Alinn alla chercher des verres dans la vitrine. Elle en servit un à chacun, même à son fils qui ne daigna pas la remercier.

— Ce n'est peut-être pas notre métier, mais au moins tu gagneras un apprentissage tiré de nos histoires personnelles, me dit-elle. Ça te mettra face à la réalité de nos vies, le bon comme le mauvais.

Wahou ! Quelle éclate !

Du coin de l'œil, je vis Réhann essayer de retenir un sourire amusé.

— Nous devrions commencer dès demain.

Tout le monde hocha la tête, à part moi bien sûr. À la place, je me servis dans l'assiette de gâteaux tout en me morfondant sur moi-

même. Je les laissai discuter des cours qu'ils allaient me proposer, du planning qu'ils allaient instaurer et des lieux où nous irions nous installer. Les minutes s'écoulèrent, et leurs mots ne devinrent plus qu'un brouhaha lointain à mes oreilles. Me laissant libre de me plonger dans mes pensées. Je refis défiler les derniers jours dans mon esprit et songeai à Jean-Yves. Je devais positiver et être heureuse au moins d'une chose : j'avais toujours ma tête.

Chapitre 16

Le trajet du retour vers l'auberge de Rosalia me parut plus court. Il était bien connu qu'il était plus rapide de descendre des escaliers que d'en monter, de toute manière. Puis ma sieste de l'après-midi m'avait quand même redonné un minimum d'énergie. Tant mieux, il aurait été dommage de passer ma première soirée sur Hirendia à somnoler.

Cette fois, je pus emprunter l'entrée officielle de *L'auberge des Fleurs*. J'y découvris des dizaines de plantes entourant une grande porte sur laquelle étaient gravés d'une main de maître les mots suivants : « Sens-toi ici comme chez toi, mais n'oublie pas de payer ».

Je lançai un regard amusé à Rosalia.

— Quelques problèmes avec les clients ?

— Rien qui n'ait pu être réglé. Mais on a préféré rafraîchir la mémoire des possibles visiteurs.

— Je comprends.

Nous pénétrâmes dans l'auberge et débouchâmes dans un joli hall d'entrée. Quelques paires de chaussures étaient posées au sol, et différentes vestes ornaient des patères fixées au mur. Juste en face trônait la réception. Là encore, nombreuses étaient les fleurs décoratives.

Rosalia m'invita à la suivre jusqu'au restaurant. La table n'était pas encore mise. La pièce ressemblait beaucoup au petit salon, mais en trois fois plus grande. Quelques personnes étaient attablées et parlaient tranquillement. L'ambiance semblait joyeuse et détendue.

Quand ils virent Rosalia arriver, ils arrêtaient tous de discuter pour lui dire bonjour. L'un d'entre eux demanda qui était la jolie jeune femme qui l'accompagnait. Sans dévier de ce qu'il avait été convenu, elle répondit que j'étais de Milégonn et que je venais donner un coup de main pendant quelque temps. Ils me souhaitèrent tous la bienvenue et je les remerciai d'un sourire, tout en étant gênée de leur mentir. Cependant, je n'avais pas tellement le choix.

Nous allâmes jusqu'à la cuisine où Iris était occupée à remuer le contenu d'une casserole d'une main, tout en fouettant celui d'un saladier avec l'autre. Dire que c'est à peine si je savais faire une omelette sans coquilles.

— Oh, vous voilà les filles, fit-elle en nous voyant. Tout s'est bien passé ?

Je sentais bien qu'il lui en faudrait très peu pour sauter sur la promesse qu'avait faite Rosalia de tout lui expliquer. Celle-ci d'ailleurs devait s'en douter.

— Très bien. Où est Joah ?

Les traits d'Iris se tendirent soudainement.

— Je n'en sais rien. À tous les coups, il essaie de pénétrer dans le château. Je lui ai dit que nous irions demain, mais tu le connais...

Rosalia hocha la tête.

— Veux-tu que j'aille le chercher ?

— Ça ne sert à rien. La Garde prendra soin de lui et il finira bien par rentrer. Le coup de feu approche, nous ne serons pas trop de deux pour nous occuper de tout le monde.

— Est-ce que je peux vous être utile ? proposai-je.

Quitte à être ici, autant faire quelque chose. Et ainsi, je me sentirai un peu moins gênée de dormir et de manger chez elles gratuitement.

— Ça, ma gazelle, ça ne serait pas de refus. Normalement, c'est Joah qui aide Rosalia à préparer le restaurant, est-ce que tu peux t'en charger ?

J'acquiesçai. Mettre la table, ça ne devait pas être trop difficile, même pour moi.

Nous retournâmes dans la pièce adjacente ; tout le monde avait disparu.

— Où sont-ils tous partis ?

— Ils savent que, s'ils veulent manger à l'heure ce soir, ils doivent déguerpir pour qu'on s'occupe de tout, m'apprit-elle avec un sourire.

— Ces gens sont ici depuis longtemps ?

— Certains d'entre eux ne font que dîner chez nous. Ils vivent un peu plus loin dans la rue, mais ne peuvent se priver de la nourriture d'Iris ni de l'ambiance de l'auberge. D'autres sont seulement de passage pour un rendez-vous d'affaires ou pour une visite familiale. Ces derniers, effectivement, ont établi domicile ici sans trop savoir quand ils repartiront. Il y a une dame qui est là depuis dix ans maintenant.

J'écarquillai les yeux.

— Dix ans dans la même chambre ?

— Oh, non. Elle en change toutes les semaines, car elle ne supporte pas la routine.

Je ne pus retenir un éclat de rire. Rosalia sourit.

— C'est ce que j'aime dans cette auberge. Nous rencontrons plein de gens, tous différents, avec leurs qualités et leurs défauts.

C'était une bien belle manière de voir les choses.

Rosalia me montra comment se déroulait la mise en place, quelle vaisselle nous devions disposer sur les tables et où celle-ci se trouvait. Je commençai à me mettre au travail tout en jetant des coups d'œil à ce qu'elle faisait.

— Pourquoi Joah essaie-t-il de pénétrer dans le château ? demandai-je.

Elle grimâça.

— Son père fait partie de la Garde. Malheureusement, il y a deux mois de cela, il était sur Milégonn quand ils ont subi une attaque. Il est rentré sur une civière, totalement inconscient. Il ne s'est toujours pas réveillé.

J'écarquillai les yeux.

— Un problème cérébral ?

Elle me fit signe que non.

— Nous ne savons pas ce qui lui arrive. Ni à lui ni aux huit autres personnes qui reposent dans l'infirmerie du château et qui sont revenues dans le même état. Aucun ne montre la moindre blessure physique, et leur activité cérébrale est stable.

Un frisson remonta le long de mon dos. Tout cela rendait encore plus réel le danger qui me guettait.

— Joah cherche donc à voir son père ?

Rosalia acquiesça.

— Le problème c'est que, tant que nous ne savons pas exactement ce qui arrive à tous ces gens, les visites ne sont autorisées qu'avec la présence d'un garde et d'un médecin. Et, par les temps qui courent, ils ont malheureusement souvent autre chose à faire, ce qui fait qu'Iris doit prendre rendez-vous pour pouvoir aller voir son mari.

— C'est horrible.

— Tout le monde fait comme il le peut...

Il n'empêche que si c'était mon père qui était enfermé dans l'infirmerie, je ferais mon maximum pour le rejoindre, qu'on le veuille ou non.

— Est-ce que tu crois qu'ils vont se réveiller ?

Cela me brisait le cœur d'imaginer ce gosse attendre à la porte du château pendant des années.

— Je n'en sais rien, m'avoua Rosalia. Mais je l'espère vraiment.

Nous continuâmes dans le silence, chacune plongée dans nos pensées. Des pensées beaucoup moins joyeuses après ce que je venais d'apprendre.

Une heure plus tard, le restaurant se remplissait petit à petit. Je m'étais mise un peu à l'écart, aidant ponctuellement Rosalia quand elle me le demandait. Je l'observai surtout, histoire d'être capable de faire la même chose qu'elle la prochaine fois. Après tout, je devais faire croire à ma fausse vie de travailleuse à l'auberge.

Iris s'affairait en cuisine et n'avait toujours pas entamé de discussion à mon propos. J'étais presque certaine qu'elle attendait le moment propice et qu'à ce moment-là, Rosalia n'aurait pas d'autre choix que de lui dire la vérité, sous peine de perdre sa collègue et amie. Je me demandais quelle décision elle allait prendre.

Quand la soirée commença à se faire plus calme et qu'une partie des clients s'en alla pour retourner chez eux ou bien monter dans les chambres, Joah rentra. Il tentait de cacher ses yeux rougis avec ses cheveux qui tombaient devant son visage. Il ne nous parla pas, ne nous lança pas un seul regard, et partit s'asseoir dans un coin.

— Je vais dire à Iris qu'il est revenu, me prévint Rosalia.

Je hochai la tête et me rapprochai du gamin. Il n'avait sans doute aucune envie que je vienne lui taper la discussion, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Ils ne t'ont pas laissé rentrer ?

Il ne leva pas son visage vers moi. En fait, j'étais presque certaine qu'il n'allait même pas me répondre.

— Si, dit-il pourtant.

Ses larmes coulaient donc pour une autre raison, et il n'était pas difficile de savoir pourquoi.

— Tu y vas souvent ?

— On peut faire une visite tous les deux ou trois jours.

Je me mordis la lèvre. À la place de Joah, je ferais le pied de grue devant la chambre et hurlerais sur quiconque essaierait de m'en empêcher. Je le trouvais sage de seulement tenter de pénétrer dans le château à des horaires non planifiés.

— Il n'a toujours pas bougé, me dit-il d'une petite voix. Le médecin... Le médecin dit que plus le temps passe...

Je sentis qu'un sanglot s'était coincé dans sa gorge et que finir sa phrase lui demanderait bien trop d'efforts. Lentement, je m'approchai de lui et m'assis à ses côtés.

— Le médecin ne sait pas ce qu'il a et, s'il ne le sait pas, il ne peut pas non plus deviner l'évolution dans le temps.

Il hocha la tête et repoussa ses cheveux de son visage. Il était si fragile en cet instant que j'en oubliai le petit garçon arrogant de tout à l'heure.

— Si ceux qui ont fait ça à mon père viennent ici... Je leur ferai mordre la poussière.

J'aurais pu prendre ça à la légère ; malheureusement, je voyais à son regard qu'il était plein de détermination, et il était absolument hors de question qu'il risque sa vie en tentant de combattre des forces qui lui étaient supérieures.

— Tu dois rester en sécurité. Comme ça, quand ton père se réveillera, tu pourras l'aider.

J'aurais pu lui dire qu'il pleuvait des météorites que sa réaction aurait été la même. C'était comme si ce que je disais ne parvenait pas à son cerveau. Au contraire, de seconde en seconde, je voyais la résolution se peindre sur ses traits.

— Joah ?

Il se leva, frottant son visage pour faire disparaître les dernières preuves de son moment de faiblesse.

— Il faut bien que quelqu'un fasse quelque chose.

Sans me laisser le temps de répondre, il partit d'un pas vif vers l'escalier qui menait à l'étage. Je me demandai un instant si le fait d'être allé lui parler n'avait pas empiré la situation.

Rosalia sortit de la cuisine et me rejoignit.

— Iris va finir de servir les derniers clients. Est-ce que tu veux qu'on aille s'installer à une table pour manger quelque chose ?

— Ne devrait-elle pas aller voir Joah ? Il ne semble pas aller très bien.

— Il vaut mieux le laisser tranquille. Quand il est comme ça, il lui faut du temps avant de parler.

Bravo, Isiara. La prochaine fois, tu resteras dans ton coin et tu te mêleras de tes affaires.

Rosalia m'indiqua une table où m'asseoir pendant qu'elle allait chercher notre repas. Tout en l'attendant, je pensais à mon père. Où était-il aujourd'hui ? Allait-il bientôt nous rejoindre ? Comment se dérouleraient les retrouvailles entre lui et Rosalia ? N'aurait-il pas pu me donner plus de détails sur ce que je devais faire ? Et qui diable étaient ces Atsendis ?

Le repas se déroula tranquillement. Rosalia me posa des questions sur ma vie. Sur mes études, les endroits où j'étais allée en vacances, les amis qui avaient compté pour moi. Elle semblait avide d'informations, et je faisais de mon mieux pour lui répondre. C'était parfois déstabilisant de repenser à tout ça tout en sachant que, dans d'autres circonstances, je ne l'aurais jamais vécu. Je lui racontai ma réaction quand les hommes munis d'épées avaient débarqué à mon boulot, puis mon désespoir quand mon père s'était mis à trifouiller les pétales de la plante orange de notre salon.

— Il était agacé, car la cavalerie prenait du temps à nous rejoindre, ajoutai-je.

— Nous avons fait du mieux que nous pouvions, mais c'était compliqué de faire partir une partie de la Garde sur la Sphère sans même leur en expliquer la raison. Pour cela, il fallait que Réhann soit persuasif, mais surtout, il devait apprendre la vérité.

— Ça ne s'est pas très bien passé, d'après ce que j'ai compris.

— Ça aurait pu être pire, j'imagine.

— J'aurais bien voulu être là pour voir ça.

Malheureusement, j'étais de mon côté bien trop occupée à essayer de survivre.

— Je peux te montrer si tu le désires, me proposa Rosalia. Alinn a partagé son souvenir avec moi. Je suis certaine que ça ne la dérangerait pas que tu y jettes un coup d'œil.

J'étais divisée entre la peur de revivre une nouvelle fois cette intrusion dans la mémoire de quelqu'un d'autre et la curiosité. L'envie de voir de mes propres yeux la réaction de Réhann, de Varyn et peut-être même de ma mère était bien trop grande.

— D'accord.

Elle me sourit et approcha sa main de la mienne sur la table. Autour de nous, il ne restait plus beaucoup de clients, seulement quatre personnes qui en étaient au dessert et, a priori, leurs présences ne dérangerait pas Rosalia.

— Prête ?

J'acquiesçai et sa main toucha la mienne, me ramenant quelques jours en arrière, dans la tête d'Alinn.

Des papiers et encore des papiers. Toujours autant de formalités à remplir, de textes à lire, des gens à rencontrer. Je peux dire à Réhann de se débrouiller avec tout cela, mais c'est moi qui m'en occupais du temps de son père, alors pourquoi n'aiderais-je pas mon propre fils ? Malgré tout, j'espère qu'un jour, il refilera cette tâche à quelqu'un d'autre pour que je puisse me déconnecter de ce château, de cette vie bien trop compliquée pour moi.

J'entends des pas pressés dans le couloir. Gadeon, ma jeune assistante, débarque dans la pièce, le souffle court et les yeux écarquillés.

— *Elle s'est allumée ! La fleur de la liaison s'est allumée !*

Je saute sur mes pieds, le cœur battant à tout rompre. Je cours dans les couloirs, descends les escaliers au pas de course et vérifie de mes propres yeux que Gadeon dit la vérité. Si c'est le cas... Beaucoup de choses vont changer.

Plusieurs personnes s'entassent déjà devant la plante. Curieux, ils se demandent ce que cela peut bien signifier et qui est en train de nous envoyer ce signal grâce à sa fleur jumelle.

— *Que quelqu'un aille trouver l'Indiir ! je m'écris.*

Aucun besoin de me répéter, tous bougent pour partir à la recherche de mon fils. Moi je reste là, droite comme un i, à fixer le vide sans réellement savoir que faire. Je dois prévenir Rosalia, je dois tout dire à Réhann, mais surtout je dois aider Ollie et Isiara, c'est le plus important.

Réhann descend les escaliers, les sourcils froncés. Il jette un œil à la fleur de la liaison puis pose son regard sur moi. Nous l'avons installée ici après la mort de son père. Avant, elle était dans mon bureau, bureau que j'avais du mal à quitter à cause de cela.

— *Qu'est-ce qu'il se passe ? me demande mon fils.*

J'inspire profondément et m'approche de lui pour fuir les oreilles indiscretes. De nombreuses fois, il m'a posé des questions sur la présence de cette plante dans le hall du château, mais je lui répondais sans cesse qu'il n'avait pas d'intérêt à le savoir. Aujourd'hui pourtant, je n'ai plus le choix.

— Regroupe tes meilleurs gardes, quelqu'un a besoin de notre aide.
Réhann n'est pas quelqu'un qui obéit sans être certain de savoir où il met les pieds.

— Qui ?

— S'il te plaît.

Je sens les larmes me monter aux yeux. Je ne suis pas du genre émotif, mais ce moment nous l'avons tous imaginé pendant des années. Effrayés à l'idée de ce qu'il peut en découler.

— Qu'as-tu fait ?

Mon fils me connaît bien. Il sait que l'instant est grave, que je ne me mets pas dans un état pareil pour rien. Il me prend brusquement par le bras et me tire dans la première pièce qu'il trouve. Ce sont les vestiaires où Varyn est en train de se préparer.

— Parle, m'ordonne-t-il.

Je secoue la tête. Je ne peux pas me résoudre à tout lui dire maintenant, mais le temps s'écoule et nous devons faire quelque chose.

— Fais sortir Varyn.

— Non.

— S'il te plaît, Réhann. Crois-moi, tu ne veux pas qu'il soit là.

Mon fils a une confiance sans faille en son Ikta et ami, mais je n'oublie pas ce qu'il a pu faire dans sa vie. Je me méfie de lui, même si jusqu'à aujourd'hui il ne nous a jamais trahis. Cependant, avouer ce secret et lui apprendre que son Indiiir est en fait un dioscure est une tout autre histoire.

— Tu peux parler devant Varyn. De toute manière, quoi que tu me dises, je le lui répéterai. De plus, la Garde est aussi sous son commandement. Si tu veux que celle-ci aille au secours de quelqu'un, il aura besoin d'être au courant.

Varyn fronce les sourcils. Il comprend instantanément qu'il se passe quelque chose de grave.

— Je sens ta peur, maman, m'avoue Réhann. Une peur immense qui vit dans tes entrailles depuis un bout de temps. En plus, tu empestes le mensonge. Encore plus que d'habitude, c'est pour dire.

J'oublie parfois son don. Trop souvent d'ailleurs.

— Il y a quelque chose que tu dois savoir, mais je n'aurai pas le temps de rentrer dans les détails. Tu dois me promettre d'envoyer tes Gardes, ensuite seulement je t'expliquerai tout.

Il hésite. Si je ne pose pas directement les limites, jamais il n'acceptera de passer à l'action. Mais nous n'avons plus le temps pour cela.

Il hoche la tête. Je lance un regard à Varyn.

— Je ne dirai rien.

Si l'on peut au moins attribuer quelque chose à Varyn, c'est qu'il est honnête. Quand il doit tuer quelqu'un, il prévient avant. Quand il va trahir une personne aussi. Je me fie donc à sa promesse. De toute manière, ai-je réellement le choix ?

— Tu n'es pas comme tout le monde, Réhann. Tu es un dioscure.

Il recule d'un pas, comme sous le choc de ma déclaration. Quelqu'un d'autre tenterait sûrement de me dire que je raconte n'importe quoi, mais lui sait, grâce à son don, que je ne mens pas.

— Pour vous protéger elle et toi, nous avons dû vous séparer. Son père l'a emmenée sur la Sphère et l'a cachée pendant toutes ces années. Si aujourd'hui la fleur de la liaison s'allume, c'est qu'elle a des problèmes. Nous avons décidé qu'Ollie, son père, ne s'en servirait qu'en dernier recours. Nous ne pouvons pas perdre de temps en discussion tant qu'elle n'est pas en sécurité.

— Tu dis « nous avons décidé », mais qui est ce « nous » ?

C'est la seule chose qu'il désire savoir. Qui lui a menti pendant tout ce temps ? Qui était au courant et ne lui en a jamais dit un traître mot ? Qui va-t-il détester jusqu'à la fin de sa vie ?

— Moi, Rosalia et son mari Ollie.

— Rosalia...

Il a grandi auprès d'elle. Elle a toujours été là pour lui et ne lui en a jamais voulu d'être l'enfant qui est resté, contrairement à moi... Je culpabilise de ressentir cela, mais voir mon amie traverser les années sans sa famille me rend tellement triste que j'en perds la raison.

— Comment pouvons-nous les retrouver ? demande Varyn.

— Deux voitures sont garées près du passage qui lie nos deux mondes, quelqu'un est payé pour s'en occuper. Une fausse adresse est préenregistrée dans une sorte de GPS, au cas où. La véritable destination est notée sur un papier dans une boîte fermée par un cadenas, dont le code est 649. Cette boîte est elle-même cachée dans un petit compartiment secret, sous le tapis du siège arrière gauche. Ils devraient être installés non loin, à quelques dizaines de minutes tout au plus, du moins c'est ce qui était convenu.

Il hocha la tête tout en gardant son calme et son sérieux.

— Très bien. Réhann, si tu le permets, j'amène avec moi Tyra, Laic, Farah, Grant, Ben et Dael. Ce sont les meilleurs combattants. Je te laisse Luidg. Son pouvoir peut être utile ici alors que là-bas, il ne pourra pas s'en servir.

Réhann ne répond toujours pas.

— Ollie détient normalement un moyen de faire passer Isiara dans le Myornis incognito, lui dis-je. Cependant, l'emprunter jusqu'ici ensuite serait trop dangereux. Les sondeurs risquent de découvrir son identité.

— Nous devons rentrer à pied, comprit-il.

J'acquiesce.

— Comment quelqu'un a-t-il pu avoir vent de son existence tant d'années après, alors que moi-même je n'étais pas au courant ? demande finalement mon fils.

Il semble perdu dans ses pensées, mais je suis certaine qu'en réalité, il imagine déjà toutes les possibilités. Son statut d'Indiir lui a appris à

fonctionner ainsi.

— *D'abord ces attaques à répétition, et maintenant ça... Si ce sont eux qui en ont après elle, il y a forcément une raison.*

— *Nous ne savons pas si ce sont eux, lancé-je. La seule chose dont je suis sûre, c'est que nous devons nous dépêcher. S'il te plaît, Réhann.*

Je suis prête à l'implorer, à le supplier à genoux. Nous avons déjà gaspillé assez de temps. Rosalia n'est même pas encore au courant que sa fille est en danger, qu'elle risque de la revoir ou alors de la perdre à jamais.

— *Ce n'est pas pour toi que je le fais, se contente-t-il de dire d'une voix impassible. Maintenant, sors, je dois parler à mon Ikta avant qu'il s'en aille.*

J'envoie un regard insistant à Varyn avant d'obéir. Moins de deux minutes après, je le vois partir en courant vers les grandes portes. Mon fils me rejoint, fixant la fleur de la liaison d'un air dur.

— *Je ne te le pardonnerai jamais.*

Il me laisse alors et une larme roule sur ma joue. Je jette un regard à la statue de son père qui trône aux côtés de la mienne et essuie mon visage. Nous les avons protégés, c'est tout ce qui compte.

Je revins dans le présent, le souffle court et le corps tremblant. Rosalia semblait légèrement déroutée par le souvenir alors qu'elle l'avait pourtant déjà vu.

— Je pense qu'il va me falloir un certain moment pour m'en remettre, déclarai-je en buvant une gorgée d'eau.

Elle acquiesça.

Autour de nous, les gens avaient disparu.

— Une heure après, il nous a trouvées, Alinn et moi, dans le petit salon. Autant te dire que ses paroles resteront gravées en moi pour toujours.

— C'était si horrible que ça ?

— Ce qui était horrible, c'est qu'il y avait une partie de vérité dans ses propos, et c'est difficile à assumer.

Je comprenais. J'avais vu à travers ce souvenir que toute cette situation n'avait pas non plus été facile pour Alinn. Même si, malgré tout, les deux amies ne regrettaient pas leurs choix. Est-ce qu'un jour nous arriverions à leur pardonner totalement ?

— Pourquoi n'avez-vous pas confiance en Varyn ? finis-je par demander.

Elle sembla réfléchir un instant.

— C'est difficile de faire confiance à quelqu'un. Et Varyn... Varyn n'est pas comme tout le monde.

— C'est-à-dire ? Je sais qu'il est Ikta, mais je n'ai toujours pas compris ce que cela voulait dire exactement.

— Il est le conseiller de Réhann ainsi que son chef de la Garde, mais

il est aussi tout un tas d'autres choses. Comme un bras droit, sa fonction est multiple. Il nous a prouvé à travers cette épreuve que sa loyauté n'était pas feinte. Et je dois avouer que, de ce fait, je le vois différemment.

— Il m'a fait une promesse. Un truc avec son sang et sa vie.

Je ne savais pas vraiment pourquoi je lui racontais ça. Sans doute avais-je besoin qu'elle apprécie Varyn autant que moi. Après tout, jusqu'à maintenant, il était mon point d'ancrage. C'était lui qui était venu me chercher, qui m'avait protégée et délivré une partie de la vérité.

Rosalia sembla surprise un instant. Puis elle se mit à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Je crois que ce garçon ne finira jamais de m'étonner.

Qu'y avait-il de marrant là-dedans ? Il avait l'air d'avoir parié sa vie sur la mienne, et je n'étais franchement pas sûre qu'il ait fait le bon choix, pour le coup.

— Il est toujours tellement... imprévisible, ajouta-t-elle.

— Est-ce que c'est bien ?

Elle haussa les épaules.

— Nous verrons bien.

Encore une chose sur laquelle nous ne pouvions pas avoir de certitudes. Seul le temps nous donnerait les réponses à nos questions. J'espérais vraiment que celle-ci serait bonne.

Chapitre 17

Varyn n'avait absolument aucune pitié pour moi.

Après avoir passé tout ce temps ensemble, il aurait pu avoir un peu d'affection envers ma personne et m'épargner d'innombrables souffrances, mais il n'en était rien.

Allongée sur le sol de la salle d'entraînement, je regardais le plafond tout en essayant de faire abstraction des nombreuses douleurs que je ressentais de part et d'autre de mon corps. Inutile de dire que cela ne fonctionnait pas très bien.

— On y retourne.

Si j'avais pu lui faire avaler ses mots, je l'aurais fait. Mais c'est à peine si je parvins à me relever.

— Tu ne peux pas me maltraiter comme ça, gémis-je en me remettant debout. Je ne suis pas un sac de frappe.

— Ça n'arriverait pas si tu te défendais, rétorqua Varyn.

— Comment ? J'ai la force d'un escargot.

— Les escargots sont dotés d'une énorme force musculaire, protesta-t-il.

Je soupirai. Comment pouvait-il savoir une chose pareille ?

— Très bien, oublie l'escargot et remplace-le par n'importe quoi de faible, lançai-je, agacée.

Varyn secoua la tête et posa ses mains sur mes épaules. Je portais un fin débardeur noir avec un legging et j'avais l'impression que beaucoup trop de chair était à découvert. La présence de sa peau sur la mienne ne m'aidait pas à être plus à l'aise.

— Ce n'est pas qu'une question de force, Isiara. Avec de l'entraînement, tu gagneras des muscles, je n'en doute pas, mais la technique est tout aussi importante.

— La technique, répétais-je en hochant la tête.

— C'est ça, ainsi que la réflexion et la ruse. Tout le monde tombera un jour sur plus fort que lui, mais ce n'est pas pour autant qu'il ne pourra pas être le vainqueur.

L'ombre d'un sourire se dessina sur mes lèvres, Varyn les regarda un instant avant de reculer.

— Tu n'es qu'au début de ton entraînement, il faudra du temps.

Même s'il ne me touchait plus, je sentais ma peau continuer à chauffer. Comme si les effets de sa proximité physique ne s'étaient pas totalement évaporés.

— Contrôler ton pouvoir ne sera pas suffisant, ajouta-t-il, tu as besoin d'avoir tous les atouts possibles en main, et de pouvoir te

protéger de différentes manières.

— Quitte à me transformer en hématome géant, en conclus-je.

Il haussa les épaules et se remit en position de combat, les jambes pliées, les bras en garde, un en avant, l'autre en arrière.

— Tu finiras par t'y faire, lança-t-il avant de me foncer dessus une nouvelle fois.

Je parai son attaque de mon poignet et envoyai ma jambe pour tenter de le frapper dans le dos. Malheureusement pour moi, il faucha l'arrière de mon genou bien avant que j'atteigne ma cible. Avoir suivi des cours d'autodéfense m'avait peut-être aidée à mon bureau, mais contre Varyn, cela ne faisait pas une grande différence.

— Debout, m'ordonna-t-il.

J'obéis, non sans oublier de soupirer très fort.

— J'en ai marre.

— Cela fait seulement dix minutes que nous sommes là, Isiara, s'exaspéra Varyn.

Et c'était dix minutes de trop, s'il voulait mon avis.

Nous nous remîmes au travail. Deux heures plus tard, j'avais mal partout, la tignasse en bataille, la peau moite et je respirais comme un phoque.

— Cette fois, je n'en peux plus !

Je me laissai tomber sur le sol. J'avais fait des exercices pour renforcer mes jambes, mes bras, mes abdos et tous les autres muscles que Varyn considérait comme importants. J'avais couru tout autour de la pièce maintes et maintes fois, jusqu'à ce qu'il soit satisfait ou que je fasse autant de bruit que Dark Vador. Il avait simulé un combat. Je m'étais ridiculisée en le frappant du bout de la main telle une grand-mère mécontente, et il avait démontré pouvoir me toucher autant de fois qu'il le voulait sans y mettre la puissance nécessaire pour me blesser. Varyn m'enseigna comment me défendre, feindre, mais aussi comment tomber sans me casser quelque chose. Je ne pensais pas qu'il existait autant de techniques. Je croyais réellement que la force était ce qui comptait le plus, mais il me montra que tout le monde pouvait y arriver s'il y était préparé. J'avais encore beaucoup à apprendre, mais la perspective de savoir me battre, me protéger ou peut-être protéger quelqu'un d'autre me faisait me sentir un peu plus en confiance.

— Je ne vais pas te dire que tu t'en es bien sortie, car ça serait mentir, déclara Varyn avec franchise. Mais avec de l'entraînement, tu te perfectionneras.

Je hochai la tête. S'il voulait vraiment faire de moi une guerrière, ça prendrait une éternité.

— Il faudra beaucoup de temps.

— Toutes les heures où tu ne dors pas doivent être utilisées à bon

escent. Que cela soit ici avec moi, ou bien dans l'amélioration de ta connaissance de l'histoire de notre monde, de la quintessence, ou bien de ta connexion avec Réhann. Dis-toi que c'est une formation accélérée.

Je ne m'en réjouissais absolument pas.

— Tu as faim ? demanda-t-il soudainement.

— Je ne sais même pas pourquoi tu poses la question.

Il se mit à rire.

— Ça va être l'heure du premier service dans le réfectoire. Si tu veux, on peut manger ensemble, mais je comprendrais que tu préfères passer ton repas avec Alinn, Rosalia et Réhann.

L'idée d'être enfermée avec ces trois-là me comprima la poitrine. Je n'avais pas envie d'être au beau milieu de leurs disputes.

— Je me douche et je viens avec toi.

Il m'observa de haut en bas d'un œil étincelant.

— Tu n'es pas obligée, tu ne seras pas la seule à revenir d'une séance sportive. La garde s'entraîne perpétuellement.

— Je suis dégoûtante, Varyn ! Je dois puer la transpiration et j'ai l'impression que mes vêtements me collent encore plus au corps qu'avant, ce qui ne devrait pas être possible. Tu arriveras vraiment à manger en sentant mon odeur de chacal ?

— Tu ne sens même pas mauvais, Isiara ! lança Varyn. À se demander si ce n'est pas ton pouvoir. Ce n'est pas normal d'avoir fait autant de sport et d'avoir l'air aussi...

— Aussi ?

J'attendis la suite, curieuse. Mais il se contenta de me pointer du doigt et de répéter que ce n'était pas logique, avant de tourner les talons. Je souris en remettant une mèche de cheveux derrière mon oreille et le rejoignis. Si ça pouvait lui faire plaisir, j'irais manger ainsi. Mais c'est seulement parce qu'il semblait m'avoir fait un compliment, même s'il ne l'avait pas très bien formulé. Et puis si quelqu'un se plaignait, je le renverrais directement dans les bras de Varyn.

— Tu ne te débrouilles pas trop mal avec le haut de ton corps, mais tes jambes, c'est du grand n'importe quoi, assena Varyn sur le chemin. À croire que ton cerveau n'a vraiment pas compris qu'elles pouvaient servir à autre chose qu'à marcher.

— Si tu continues, tu vas contempler mon pied de très près, Stone.

Il s'arrêta une seconde, un sourire aux lèvres.

— Nous savons tous les deux que tu n'en es pas capable. Je te verrai venir, tu es aussi discrète et rapide qu'un jurator, lança-t-il avant de reprendre son chemin.

Je ne connaissais pas les jurators, mais ça devait être dans la même catégorie que les éléphants.

— Un jour, je te surprendrai, promis-je.

— J'ai hâte d'y être.

Une fois arrivée au réfectoire, je constatai qu'une bonne partie de la Garde était installée autour des nombreuses tables en bois qui meublaient l'endroit.

— Est-ce qu'ils ne vont pas se poser des questions sur moi ? soufflai-je à Varyn.

— Je mange avec qui je veux. Et ils savent rester à leur place.

Je hochai la tête et le suivis jusqu'à la tonne de nourriture entreposée dans un coin. Je me servis sur ses conseils, et nous allâmes nous installer autour d'une table vide. Nous discutâmes d'un peu de tout. Des lois d'Hirendia, ou bien du fait qu'il y avait autant de femmes que d'hommes dans la Garde de Siktis.

Varyn m'expliquait le don de certains de ses soldats quand Réhann pénétra dans le réfectoire. La plupart le saluèrent, certains plus silencieusement que d'autres. L'Indiir leur répondit à tous d'un hochement de tête avant de s'installer à côté de moi devant une assiette presque aussi pleine que celle de Varyn. Il m'observa d'un œil curieux, avisant sans doute mon état post-activité sportive, mais aucun mot ne franchit ses lèvres.

— Et donc Luidg a le don de créer un bouclier, reprit Varyn sans se formaliser. Ça fait de lui un très bon atout dans la Garde.

J'avalai une bouchée en essayant de me concentrer sur ce qu'il racontait, mais je sentais qu'une tonne de visages étaient braqués sur nous.

— Et c'est un excellent combattant, ajouta Varyn.

Réhann mangeait sans un bruit, mais sa seule présence à mes côtés rendait la situation bien trop étrange.

— Vous ne pensez pas qu'on attire un peu trop les regards actuellement ? demandai-je aux deux garçons.

Varyn haussa les épaules et Réhann se contenta de grogner. Super.

— Tu ne déjeunes pas avec Alinn et Rosalia ?

Réhann secoua la tête.

— Si tu peux y échapper, moi aussi. Et puis, j'ai une bonne excuse : « Je suis un Indiir, je n'ai pas le temps ».

Il me sourit, fier de lui, tout en se servant de l'eau. Je levai les yeux au ciel.

— Tu devrais faire des efforts avec ta mère. Elle n'est pas bien, elle non plus.

Soudain, le verre dans sa main se brisa. Son sang se mélangea à l'eau et des gouttes tombèrent sur la surface lisse du bois.

Je le regardai, perplexe. Son visage était tendu, ses yeux froids et durs, tout droit dirigés vers moi.

— Je n'ai pas besoin de tes conseils à ce sujet.

Nous nous donnions en spectacle. Ce n'était qu'un verre, mais leur Indiiir était en train de s'énerver, et ils attendaient tous de savoir pourquoi.

— Réhann...

Varyn prit sa voix la plus calme possible et croisa le regard de son ami. J'avais presque cru qu'il avait réussi à le détendre avant que quelqu'un intervienne.

— Alors, Chef, c'est la demoiselle à vos côtés qui vous fait perdre vos moyens ? ricana la grande tige près de la porte.

La main de Réhann se mit à trembler. Il referma son poing, ne faisant pas attention aux morceaux de verre qui continuaient à lui entailler la paume. Je sentais qu'il allait craquer.

— Calme-toi, tentai-je de lui dire.

Mais Réhann ne m'écoutait pas, il ne m'entendait pas. Il commença à se lever doucement, et se retourna vers ses gardes pour qu'ils voient les flammes danser dans ses pupilles. Tout aussi lentement, il s'approcha de l'homme qui lui avait adressé la parole.

— Je croyais qu'ils savaient rester à leur place ? lançai-je à Varyn.

— C'est toi qui l'as énervé, dit-il en mâchouillant tranquillement son repas. Une fois qu'il est comme ça, il n'y a plus rien à en tirer.

Je soupirai. Réhann s'arrêta devant sa cible qui regardait autour de lui, comme pour chercher de l'aide. Mais personne ne bougeait le petit doigt, attendant de voir comment le spectacle allait évoluer.

— Désolé, Indiiir, bredouilla celui qui avait parlé.

Réhann tapota en douceur sa joue, un sourire sombre collé sur son visage.

— Fais en sorte que je ne t'aperçoive pas pendant quelques jours. Je risquerais de t'abîmer.

Il se retourna vers moi avec une expression plus détendue.

— Viens avec moi.

Réhann fit un signe à Varyn qui répondit d'un geste. Alors que je le suivais jusqu'à la porte, j'entendis un bruit sourd puis un cri. Je tournai la tête et vis un second Réhann ouvrir son poing après avoir frappé la grande tige. Celui-ci se tenait le nez à deux mains en poussant des grognements de douleur. Abasourdie, j'observai le deuxième Indiiir qui me fit un clin d'œil avant de disparaître. Quand je me retournai, Réhann était déjà au beau milieu du couloir, c'était à n'y rien comprendre.

Je courus jusqu'à lui tout en vérifiant qu'une deuxième version ne me poursuivait pas.

— C'était quoi ça ? lui demandai-je ahurie.

— Un crochet du droit, répondit-il calmement.

— Pas ça ! Le coup de la doublure, c'était quoi ?

— Mon don d'Indiiir.

— Tu peux te dédoubler ?
— J'arrive à créer des reproductions de moi-même et à les contrôler, plus exactement.

— Donc il y a plusieurs Réhann, soupirai-je. Comme si un ne suffisait pas...

— C'est un don très utile, répondit-il sans se soucier de ma pique.

— Je n'ose même pas imaginer dans quelle situation tu dois t'en servir.

Il me regarda en haussant un sourcil évocateur.

— Je peux te raconter si tu veux.

Je me sentis devenir rouge comme une tomate et espérai qu'il ressentirait toute ma gêne. Il souriait.

— Tu ne sais pas ce que tu rates.

Je préfèrai ne rien répondre à cela. Il continua à marcher dans le couloir et je le suivis.

— Pourquoi l'as-tu frappé ? Ce n'est pas sa faute si je t'ai énervé.

— C'est vrai, mais j'avais quand même envie de lui faire mal.

Je secouai la tête, totalement désespérée.

— Je m'excuse pour avoir donné mon avis alors que tout ça ne me regardait pas, finis-je par dire. Rosalia m'a montré un souvenir, et, à cause de cela, j'ai eu de la peine pour ta mère.

Je sentais qu'il n'était pas du tout d'accord avec la tristesse que j'éprouvais pour Alinn, mais qu'il n'en disait rien.

— Je suis désolé de m'être emporté.

— Tu devrais dire ça au mec à qui tu viens de casser le nez, lui conseillai-je.

— Je ne m'excuserai pas. Eliott est un idiot, déclara Réhann. Il sait se servir de son corps, mais pas de sa cervelle. Ça le fera réfléchir.

Ça lui fera surtout mal pendant des jours.

— Il faut que j'aille me doucher, soupirai-je. J'ai passé bien trop de temps dans cette tenue.

Réhann m'observa à nouveau avec un tout nouvel intérêt.

— Ne reviens plus au réfectoire habillée ainsi, Isiara.

— C'est ce que je disais à Varyn ! m'écriai-je. C'est dégoûtant ! Qui voudrait manger dans la même pièce que moi quand je suis dans cet état ?

— Crois-moi, ce n'est pas le problème.

Je fronçai un sourcil sans comprendre où il souhaitait en venir.

— Il y a des hommes là-dedans, Isiara ! se désespéra Réhann. Et cette tenue est très moulante, elle ne laisse pas vraiment de doute sur ce qui se cache dessous.

Je ne pensais pas que ce qu'il disait était vrai, mais même si c'était le cas, j'avais le droit de m'habiller comme je le désirais.

— Si tes gardes ne sont pas capables de se tenir correctement en

présence d'une fille, quelle que soit sa tenue, il va falloir que tu revoies certaines choses dans leur formation.

Il hocha la tête.

— Tu as sans doute raison. Mais même si je peux contrôler leurs actes, je ne peux faire la même chose de leurs émotions. Contrairement à ce que tu as l'air de penser, tu es une femme pleine de charme, Isiara. Si tu penses le contraire, c'est qu'il y a un problème avec les hommes de la Sphère.

Il s'arrêta devant la porte, juste avant les escaliers qui menaient à ma chambre à temps partiel. Il posa sa main sur la poignée et me fit un signe de l'autre.

— Je vais me changer pendant que tu te douches. J'ai fait en sorte de me libérer quelques heures pour te faire travailler. Ne me déçois pas.

Il ferma la porte avant même que je puisse lui répondre. J'ouvris la bouche, prête à lui déverser une tirade d'insultes à travers le mur. Cet homme était une véritable blague à lui tout seul.

Je montai les escaliers d'un pas désespéré. La journée allait être longue.

Chapitre 18

Les entraînements s'enchaînaient sans s'arrêter. D'abord, Rosalia essayait de m'apprendre à contrôler mon pouvoir, ensuite Varyn m'épuisait physiquement avec ses exercices sportifs et, pour finir, Réhann et Alinn n'en finissaient plus de tenter de m'expliquer la politique, l'histoire et le vice de la tromperie.

En gros, je détestais ma vie.

Si on ajoutait à cela que je n'avais toujours pas de nouvelles de mon père et qu'apparemment ça n'inquiétait personne, vous comprendriez pourquoi j'étais assez sur les nerfs.

— Concentre-toi, Isiara ! s'agaça Réhann.

Si je l'entendais encore une fois dire mon prénom sur ce ton, j'allais commettre un meurtre. Assise face à lui sur une chaise inconfortable, dans la salle d'entraînement où je passais le plus clair de mon temps, je bouillonnais.

— Tu ne peux pas t'apitoyer sur ton sort, soupira-t-il, exaspéré. On sait que tu es fatiguée, énervée, perdue et en même temps que tu te sens coupable de la situation, ce n'est pas la peine de nous le faire payer.

Je levai les sourcils en entendant son ton hautain.

— Si j'ai besoin de toi pour parler de ce que je ressens, je te sonnerai.

— Comment peut-il y avoir autant d'émotions dans un aussi petit corps ? rajouta Réhann en élevant la voix. En plus, la plupart sont contradictoires. Tu es une personne compliquée, ça ne va pas nous aider.

— Je suis désolée, prince Réhann, de ne pas être celle que tu aurais voulue, crachai-je.

— Je n'ai voulu personne, rectifia-t-il, on ne m'a pas demandé mon avis.

— Car tu crois qu'on m'a demandé le mien ? fis-je en me levant.

Les yeux de Réhann s'emplirent de rage. Il se leva à son tour, me faisant face comme si j'étais l'incarnation de tous ses problèmes.

— Je n'ai pas réclamé à venir ici, lui dis-je, tu le sais très bien.

— Pauvre petite Isiara qui a vécu dans le confort de la Sphère, rechigna Réhann avec une voix d'enfant.

— Je ne connaissais même pas ma propre mère ! m'écriai-je, énervée.

— Car elle a préféré t'abandonner ! hurla-t-il à son tour.

Le silence nous entoura soudain, me laissant le loisir d'écouter mon

cœur se fêler. Je sentais un trou se former dans ma poitrine, un trou que Réhann venait de créer avec le pouvoir de ses mots empoisonnés.

— Isiara... dit-il d'une voix confuse.

Je reculai. Je ne voulais pas qu'il me touche, ni entendre une seule de ses paroles. Je souhaitais juste m'en aller, partir d'ici avant que la situation ne s'envenime encore plus. Sans un mot de plus, je sortis.

Quand je me retrouvai dans le couloir, je fermai les yeux. Je demeurai ainsi quelques secondes, le temps d'essayer de me reprendre. Je ne voulais pas me lamenter ni pleurer, après tout je n'étais plus une petite fille. J'avançai d'un pas vif, sans savoir où aller. Mais cela m'importait peu, tant que je pouvais m'éloigner de Réhann.

Je croisai Varyn au détour d'un escalier et hésitai à faire demi-tour. Nous nous étions quittés trois heures auparavant, après qu'il m'ait donné de multiples coups, et de ce fait, je n'avais pas forcément envie de le voir. Mais en avisant son air inquiet, je m'arrêtai.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en posant sa main sur mon épaule.

— Je ne veux pas en parler.

Il observa ma mine triste et fit retomber son bras sur ses flancs.

— Très bien. Que souhaites-tu faire, dans ce cas ?

— Tu n'as pas du travail ? Tu es Ikta, après tout.

Même si j'avais encore du mal à en cerner toutes les attributions.

— Faire en sorte que tu te sentes bien fait partie intégrante de mon job. Alors que désires-tu faire ?

Je soupirai. Varyn n'allait pas me lâcher, que je le veuille ou non. À croire que je devais être chaperonnée chaque minute de ma vie sur Siktis.

— Me cacher dans un coin et m'empiffrer de sucreries sans croiser personne, soufflai-je

Il m'attrapa par le poignet et m'entraîna dans les escaliers.

— À vos ordres, demoiselle.

Je le suivis sans rechigner. Dès qu'un bruit résonnait dans un couloir, il me plaquait contre le mur, un doigt sur la bouche. Mon cœur s'emballait chaque fois un peu plus. Il prit mon souhait de ne croiser personne tellement au sérieux que je ne pouvais m'empêcher de sourire et commençai à oublier la tristesse qui m'enveloppait juste avant.

Nous nous cachâmes dans des placards, prîmes des chemins détournés et passâmes par des pièces communicantes pour éviter certains soldats de la Garde qui défilaient par là. Varyn observa les alentours et me fit m'arrêter dans un couloir que je n'avais jamais emprunté.

— Attends-moi ici, je rentre voir si la voie est libre, dit-il en montrant une porte du doigt.

Il s'introduit dans la salle mystère, me laissant dehors. Je me demandais bien ce qu'il pouvait y avoir de l'autre côté de cette porte. Quelques secondes plus tard, Varyn finit par passer sa tête dans l'entrebâillement.

— C'est qui le meilleur ?

— J'attends de voir, répondis-je avec un sourire.

Il sortit avec une jarre en verre pleine de biscuits dans les bras. Je sentis une étincelle de plaisir apparaître dans mes yeux. Il fallait vraiment que je soigne ce penchant pour le sucre.

— Allez, suis-moi.

J'obéis, toujours avec la même discrétion.

Le chemin ne fut pas bien long pour arriver jusqu'à sa chambre. Je fus surprise de constater qu'elle était beaucoup plus petite que la mienne. Il y avait un lit et un canapé, ainsi qu'une commode habillée d'un cadre que je ne distinguais pas bien d'où j'étais. La fenêtre était haute, mais étroite.

— Dis-moi, tu n'as pas le droit à une chambre plus grande en tant que bras droit de l'Indiir ?

Varyn s'assit sur le canapé et posa l'objet de mes désirs en face de lui sur le sol.

— Je n'ai pas besoin de plus. Je me sens en sécurité dans les petits espaces.

J'allai le rejoindre, m'installai à ses côtés et ouvris la jarre sans attendre. Je mangeai au moins une dizaine de biscuits avant que Varyn se décide à en prendre un, puis je soupirai. Maintenant que j'étais ici, sur un canapé moelleux, l'estomac satisfait, tout aurait dû aller mieux. Mais je repensais à ce qui s'était passé et à ce crétin de Réhann à qui j'aurais bien aimé botter les fesses.

— Tu peux dormir un peu si tu es fatiguée, proposa Varyn d'une voix douce.

— Non, merci, je suis capable de le croiser même là-bas.

Il haussa les sourcils interrogatifs.

— Laisse tomber... On m'avait prévenue que Réhann pouvait être un petit con et j'en ai eu la preuve en direct.

Varyn s'installa plus confortablement sur le canapé.

— Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, donc je ne peux pas te donner mon avis ou le défendre. Mais nous nous doutions tous que ça serait difficile pour Réhann.

— Pourquoi ? Car je suis inutile ?

— Tu n'es pas inutile, ne dis pas de bêtises.

Ce n'était pas l'impression que j'avais.

— Alors pourquoi ? insistai-je.

— Il n'a pas eu une enfance facile. Son père faisait de sa vie un enfer. Il le rabaisait constamment, le mettait à bout, essayait de lui

faire franchir des limites qu'il ne voulait pas atteindre. Sa mère, à côté de ça, ne lui a jamais montré aucun attachement ou une once d'affection.

Je levai les sourcils, étonnée.

— À ce point-là ?

Varyn hocha la tête.

— Aujourd'hui, je me demande si elle ne lui a pas fait payer d'être l'enfant qui est resté.

Alinn avait eu une pensée similaire dans le souvenir de Rosalia. C'était totalement stupide cependant. Tout ça pouvait être la faute de beaucoup de monde, mais certainement pas de Réhann.

— Nous faisons tous des erreurs un jour ou l'autre, lança Varyn. Tout ça pour dire qu'il a appris à être seul, car il n'avait pas le choix. Il n'a eu personne pendant longtemps. Il s'est fabriqué une épaisse carapace qui empêche quiconque de le faire souffrir à nouveau.

Je soupirai, je ne savais pas pour sa famille. Je m'étais imaginé qu'il était resté ici et qu'il avait pu grandir avec ses deux parents. J'avais bien compris qu'il ne s'entendait pas avec son père ni avec sa mère, mais je ne pensais pas que cela allait aussi loin.

— Ce n'est quand même pas une excuse pour se comporter comme un idiot.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, rectifia Varyn. Mais nous ne détenons pas tous le même contrôle que toi.

Je le regardai, les yeux grands ouverts. Ce qu'il venait de dire était totalement stupide.

— Pardon ? Je n'ai aucun contrôle.

— Isiara... Au vu de ce tout ce que tu as appris et vécu depuis qu'on se connaît, tu aurais pu avoir beaucoup plus de réactions émotives. Tu as craqué une seule fois, et je pense que c'était dû à l'épuisement. De plus, tu t'es très vite reprise. Tu es d'un calme impérial, je suis impressionné.

Je me mis à rougir, espérant qu'il ne puisse le voir dans la pénombre de sa chambre.

— C'est faux, là-dedans c'est un champ de bataille, expliquai-je en montrant ma tête du doigt. Mais je garde tout pour moi, car j'ai la sensation de ne pas avoir le choix. Si j'ouvre les vannes, je vais créer un raz de marée.

— Il faudra pourtant que ça sorte un jour, et ça serait sûrement mieux que tu décides du moment avant que cela arrive sans que tu l'aies vu venir.

Je baissai le regard puis me levai. Je ne voulais pas penser à ça maintenant. J'avançai jusqu'à la commode et observai la photo posée dessus. On pouvait y contempler une jolie petite fille aux longs cheveux roux tenus par une barrette violette.

— Qui est-ce ?

— Ma sœur.

Il fouilla dans sa poche.

— Mes parents venaient de mourir et j'essayais tant bien que mal de la préparer pour la cérémonie. Je n'avais jamais fait ce genre de chose alors j'ai pris le parti de lui mettre seulement une barrette et non de tenter de nouer tout cela d'une quelconque manière. À ce moment-là, elle s'est activée comme mon nexen, dit-il en me montrant l'accessoire de coiffure dans le creux de sa main.

Cette histoire était affreuse de bout en bout. Voilà que son nexen lui rappelait un des pires moments de sa vie.

— Je suis désolée pour tes parents.

Il me sourit légèrement, atténuant un peu mon malaise. Enfin, c'était avant qu'il me lance :

— Le père de Réhann les a tués.

— Il les a quoi ? bredouillai-je. Pourquoi ?

— Parce qu'ils ne lui obéissaient pas au doigt et à l'œil, comme il l'aurait voulu, m'expliqua Varyn d'un ton acerbe. La vie de ma petite sœur a été épargnée, mais elle a gardé des séquelles physiques.

Je le regardai sans savoir quoi dire ni quoi faire. J'étais loin de me douter de tout ça.

— Je suis désolée, répétai-je.

— Tu n'as pas à l'être, répondit-il en retournant s'asseoir. Justice a été rendue, j'ai tué Victor.

Décidément, j'allais de surprise en surprise, et elles étaient à chaque fois un peu plus impressionnantes.

— Pardon ?

Je décelai l'ombre d'un sourire sur son visage. Un de ces sourires sombres que je n'arrivais pas à interpréter.

— Qu'est-ce qui te choque le plus ? me demanda Varyn. Que j'ai assassiné quelqu'un, ou que cela soit le père de Réhann ?

— Avec le temps, j'ai bien compris que tu n'étais pas très innocent comme garçon, mais c'est vrai que je ne m'attendais pas à cela... Comment a-t-il pu te nommer Ikta, après ça ?

— Le poste d'Ikta est plus complexe que tu ne le crois. Je suis son conseiller, son chef de garde, mais je suis aussi celui qui se charge de faire le ménage quand il le faut. Je suis son assassin, Isiara.

Ses mots comprimèrent ma poitrine alors que j'aurais dû les deviner depuis déjà bien longtemps. À croire que l'attachement que j'avais pour lui avait obstrué une partie de mon jugement.

— Il faut être talentueux pour tuer un Indiir, ajouta-t-il alors que je ne répondais pas. J'ai prouvé ma valeur en mettant fin à la vie de Victor. De plus, nous étions déjà amis à cette époque.

Cette information me désarma encore plus.

— Tu as assassiné le père de ton ami ?

— Il n'avait rien d'un père ni d'un bon Indiiir, d'ailleurs. Réhann ne m'en a jamais voulu. Après cela, je lui ai juré ma loyauté en tant qu'Ikta et ami. Je n'ai jamais failli à ma parole.

Je cessai de poser des questions, trop abasourdie pour réfléchir.

— Tu as l'air d'avoir du mal à comprendre, constata Varyn.

— Un peu. Je crois parfois que le fait d'avoir grandi sur la Sphère m'empêche de voir les choses comme vous.

— Est-ce que maintenant que tu sais la vérité, notre relation va changer ? demanda sérieusement Varyn. As-tu toujours confiance en moi ?

Je l'observai. Pendant toutes ces journées où nous avons été ensemble, il était déjà un meurtrier, et pourtant, j'avais pu compter sur lui. Est-ce que cela devait être différent maintenant que je connaissais son passé ?

— Je crois bien... C'est ça, le pire. Je ne suis pas certaine que ça soit logique d'apprécier un assassin.

Il me regarda avec des yeux sombres dans lesquels je pouvais presque voir ses souvenirs se refléter.

— As-tu tué beaucoup de gens ?

Ce n'était certainement pas une question qui se posait.

— Juste ce qu'il faut.

J'inspirai et expirai profondément. Décidément, cette journée ne ressemblait en rien à ce que j'avais pu espérer.

— J'imagine que je peux m'estimer heureuse d'être encore en vie.

Il sourit. Cette fois, je reconnus cette expression malicieuse qui lui allait si bien.

— Crois-moi, tu es une des dernières personnes que j'aimerais assassiner.

— Merveilleux.

Je repartis m'asseoir à ses côtés, tout en me disant que j'étais à côté d'un homme qui avait du sang sur les mains. Je n'en éprouvais aucune culpabilité. Qu'est-ce que tout cela révélait sur moi ?

— Et ta sœur, elle habite ici ? demandai-je pour couper court à ma propre psychanalyse.

— Non, elle est sur Milégonn. Le froid de Siktis ne faisait qu'empirer ses douleurs. Là-bas, elle souffre moins, elle a des amis et des personnes qui s'occupent d'elle. Elle peut contempler les montagnes de Siktis, mais profiter de belles journées de chaleur. J'essaie d'aller la voir souvent, même si ça fait un moment que je n'ai pas pu y aller.

— Désolée, m'excusai-je en me doutant que j'étais cette raison.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Il me sourit, mais bien vite il perdit sa gaieté.

— Quoi ?

— Le corps de ma sœur est faible. Elle ne saura pas se défendre ni même fuir si des Alfernis arrivaient dans le village. J'étais heureux de venir moi-même te chercher, car tu n'es pas qu'une possibilité d'aider Hirendia, tu es mon espoir de sauver ma sœur. C'est pour ça que j'ai fait la promesse de te protéger quitte à en perdre la vie.

— Ce que nous avons fait dans la grotte ?

Il hocha la tête.

— C'était un serment. Si je le brise, tu auras le droit de me tuer, expliqua Varyn d'un ton sérieux. Ou ton père, si tu ne t'en sens pas le courage.

J'écarquillai les yeux. Il était question de bien trop de morts depuis tout à l'heure.

— Je ne sais vraiment pas quoi répondre à ça.

— Tu n'as rien à dire. C'était ma décision, et je le referais sans hésiter. Cependant, il vaudrait mieux éviter d'en parler.

Sauf que je l'avais déjà fait...

— Pourquoi ?

Il passa une main dans ses cheveux, arborant dorénavant une expression gênée.

— En tant qu'Ikta, je ne suis pas censé faire de promesses qui pourraient mettre ma vie en jeu. C'est en quelque sorte une rupture de mon serment envers Réhann. Je préférerais donc qu'il ne soit pas au courant.

— Tu as fait un serment qui a brisé ton premier serment ? essayai-je de comprendre.

— C'est ça, confirma Varyn. Mais si personne ne l'apprend, ça ne devrait pas être un problème.

— Et si tu meurs à cause de moi ?

Il haussa les épaules.

— Mort, on ne pourra plus me punir, dit-il, et Réhann ne pourra plus me traiter de tous les noms. Donc tant mieux.

— Tant mieux ? m'offusquai-je en élevant le ton.

Varyn se mit à rire.

— Respire, Isiara, je ne compte pas mourir dans cette histoire. Gardons-le secret, et tout se passera bien.

— Je ne vois pas comment tout cela pourrait bien se passer alors que tu as parié ta vie sur moi. Je te fais remarquer que, pour l'instant, je ne suis bonne à rien à part manger des biscuits sur ton canapé !

— Nous avons tous nos moments de faiblesse, lança-t-il gentiment.

— Toi aussi ?

— Comme tout le monde.

Je ne savais pas pourquoi, mais j'en doutais. Varyn donnait l'impression d'être un véritable roc. Décidément, son surnom de Stone lui allait à merveille, mais plus pour les mêmes raisons.

— Comment ça se passe avec ton pouvoir ? finit-il par me demander après un court silence.

— Je fais quelques progrès. J'arrive à m'illuminer plus aisément, mais l'inverse m'est toujours un peu difficile. Je suis parvenue à dissimuler légèrement ma silhouette, mais pas à disparaître totalement. A priori, j'ai un problème pour me vider de mes émotions, du moins, c'est ce que dit Rosalia.

Varyn fronça les sourcils.

— Peut-être que ce n'est tout simplement pas une méthode pour toi. Ta mère a un pouvoir particulier pour lequel elle doit faire le calme dans sa tête. Mais ton don n'est pas un don de l'esprit comme le sien. En ce qui me concerne, je n'ai pas besoin de me retirer de toutes émotions ou pensées, uniquement de me concentrer totalement sur mon objectif et d'y croire.

— Et ça suffit ?

Il disparut sans attendre.

— A priori, oui, s'amusa-t-il.

Je souris. Ce n'était peut-être pas une mauvaise idée de tester une autre méthode après tout.

Je fermai mes yeux, faisant abstraction de la présence de Varyn à mes côtés, souhaitant juste faire la même chose que lui, le rejoindre dans un néant qui nous appartiendrait. Je tentai d'oublier ma colère pour me concentrer uniquement sur cette envie. Et pour une fois, je ne le faisais pas pour Rosalia ou Réhann ni avec la pression de devoir aider un peuple. Je le faisais pour moi.

Je sentis que ça fonctionnait à la seconde même où je disparus. Il était presque dommage que personne ne puisse voir l'immense sourire qui était dorénavant collé sur mon visage.

— J'y suis arrivée !

Mon euphorie fit rire Varyn. Si à cet instant, quelqu'un était rentré dans sa chambre, il n'aurait observé qu'un canapé désordonné. Il ne se serait jamais douté que deux personnes étaient juste là, à discuter et rigoler.

C'est donc ainsi que nous restâmes pendant encore un long moment, invisibles et heureux, loin du mal qui approchait.

Chapitre 19

J'entendis d'abord un hurlement percer le silence de la nuit, puis une cloche sonner encore et encore. Je sautai sur le sol avant même d'être totalement réveillée et je sortis de ma chambre en quatrième vitesse, seulement habillée d'un tee-shirt et d'un pantalon de pyjama.

Dans le couloir, il n'y avait personne, mais à l'étage en dessous, des gens couraient et criaient. Je descendis les marches une à une, voyant des soldats se ruer vers les escaliers, armes à la main. Mon regard se porta alors vers les fenêtres et ce qui se déroulait à l'extérieur. Je m'approchai de la vitre et collai presque mon nez à sa surface pour être certaine que je n'hallucinai pas et que ce que me montraient les lumières de la ville n'était pas juste un mirage.

Trois Alfernis volaient dans le ciel, avec chacun quelqu'un sur le dos. Ils glissaient dans les airs, tournaient sur eux-mêmes et plongeaient en contrebas, arrachant de leurs griffes les toits des maisons. Je descendis encore un étage, puis deux et m'arrêtai au bout du troisième pour les voir donner des coups d'aile, tailladant leurs ennemis avant de les écorcher de leurs crocs métalliques. Je détournai un instant mon regard de cette scène abominable, mais ne pus m'empêcher d'y retourner. Je ne voulais pas croire que cela était en train d'arriver.

Les membres de la Garde se battaient comme des acharnés. Un homme sauta à une hauteur phénoménale afin de trancher le flanc d'un Alfernis, un autre fonça dans le tas les poings en avant. Un peu plus loin, le bouclier de Luidg protégeait une femme immobile, aux yeux braqués sur l'ennemi. Ses pupilles avaient disparu, ne laissant qu'un néant déstabilisant. L'Alfernis blessé s'arrêta un instant de bouger et plusieurs membres de la Garde l'attaquèrent simultanément. Je relâchai l'air de mes poumons quand enfin, sa tête fut séparée du reste de son corps. Mais mon cœur manqua un battement lorsqu'ensuite, un second Alfernis les balaya tous d'un ample mouvement d'aile. Le bouclier de Luidg disparut, les soldats aussi. Je ne vis plus personne et j'étais bien incapable de savoir si c'était parce qu'ils avaient fui, ou parce qu'ils étaient morts.

— Qu'Avina nous vienne en aide, murmura une voix dans mon dos.

Rosalia me rejoignit à la fenêtre. Son regard horrifié ne pouvait être que le reflet de ma propre expression. Nous avions décidé, la veille au soir, de passer la nuit au château pour ne pas perdre de temps avec mes entraînements.

Je restais là, tout en voulant porter secours, mais sans savoir

comment le faire. Mon don ne servait à rien, je ne le maîtrisais même pas. À quoi pourrais-je bien être utile, dehors en pyjama, à part être une cible facile et un moyen de déconcentrer tout le monde ?

— Où sont Réhann et Varyn ? m'inquiétai-je.

— Ils ont dû s'éloigner. Le plus gros de la garde étant ici, ils ont dû rejoindre les autres en dehors d'Al Siktis pour leur prêter main-forte.

— Comment le sais-tu ?

— Les cloches, m'expliqua-t-elle. Elles préviennent que la ville est attaquée. Chaque village en possède une, et chaque cloche a un son différent. Je ne sais pas si tu as fait attention, mais il y a deux tonalités distinctes, signifiant deux invasions. Une ici, et une ailleurs sur Siktis. Connaissant Réhann, je dirais qu'il a dû aller aider les plus faibles.

Un coup d'œil à la fenêtre m'apprit que Luidg avait repris du poil de la bête et utilisait son bouclier pour protéger une nouvelle salve de gardes. Je reconnus Tyra au milieu des combattants. Elle bougeait avec aisance et paraît les attaques de l'Alfernis qui tentait de la mordre. Une partie de moi la jalousait. J'aurais voulu avoir son talent, pouvoir me battre pour les aider, mais je ne le pouvais pas.

— Est-ce qu'on peut être utile ? demandai-je à Rosalia.

— Pas dehors. Tu n'es pas prête et je n'ai rien d'une guerrière...

— Je ne peux pas rester ici à ne rien faire, insistai-je. Il doit bien y avoir quelque chose.

Elle détourna son regard de la bataille et avisa mon expression penaude.

— Peut-être bien. Suis-moi.

Nous descendîmes jusqu'au rez-de-chaussée. Rosalia marchait d'un pas vif et je faisais de mon mieux pour ne pas me laisser distancer. Elle longea un couloir et nous entrâmes dans une grande salle où une dizaine de lits étaient installés les uns à côté des autres. Un homme d'une quarantaine d'années traversait la pièce tout en donnant des ordres à deux adolescents. Si la fille semblait garder la tête froide, ce n'était pas le cas du garçon dont le regard était totalement perdu.

— Peut-on vous assister ? lança Rosalia depuis le pas de la porte.

L'homme, qui devait être le médecin au vu de sa blouse bleue, se retourna vers nous et soupira de soulagement.

— Votre aide ne serait pas de trop. Il n'y a pas assez de place ici, il va falloir installer des matelas dans l'entrée. Lila va vous montrer où ils sont et pendant ce temps, Alen va venir avec moi chercher tout le matériel qui va nous être utile, pas vrai, Alen ?

Le garçon prit enfin conscience de la situation et hocha la tête rapidement.

Nous suivîmes Lila au pas de course, récupérâmes plusieurs matelas et les disposâmes les uns à côté des autres dans le hall. La pièce était

assez spacieuse pour qu'on puisse en installer plusieurs dizaines sans qu'on ait besoin de marcher dessus. Nous allâmes ensuite aider Alen et le médecin.

Plusieurs allers-retours plus tard, tout était prêt, et les premiers blessés commencèrent à faire leur apparition.

— Est-ce que tu sais faire les premiers soins ? me demanda soudain le docteur d'un air inquiet.

— Oui, enfin, ceux de la Sphère, précisai-je.

Il ne put s'empêcher de froncer les sourcils, mais changea bien vite d'expression quand un des patients se mit à hurler.

— Ça devrait faire l'affaire. Essaie de passer dans les rangs et de faire un tri. Si ça paraît urgent, tu cries mon prénom, sinon tu appelles Lila ou Alen.

Je hochai la tête. Il commença à partir, mais je l'attrapai par le bras.

— Je ne connais pas votre nom.

— Emriel, me répondit-il avec un sourire, avant d'aller ausculter l'homme qui gémissait un peu plus loin.

La salle se remplit en un rien de temps. Je croisai peu de gardes, mais beaucoup d'habitants qui avaient essayé de protéger Al Siktis comme ils le pouvaient, ou qui avaient été au mauvais endroit au mauvais moment. Rosalia prodiguait les premiers soins, tout comme Lila et Alen, alors que je passais dans les rangs en avisant l'état des patients et en leur posant des questions si je ne voyais pas leurs blessures à l'œil nu. Une seule fois, je dus appeler Emriel, quand une femme s'évanouit dans mes bras.

Je finis par prêter main-forte en désinfectant des plaies et en mettant des bandages, jusqu'au moment où les grandes portes s'ouvrirent pour laisser entrer une vingtaine de gardes, tous plus amochés les uns que les autres. Certains supportaient leurs amis inanimés, alors que d'autres semblaient faire un effort colossal, ne serait-ce que pour tenir debout.

Je demeurai un instant tétanisée. Emriel était trop occupé à soigner une petite fille grièvement blessée à la jambe pour prendre les choses en main. Il ne restait que moi, Rosalia, Lila et Alen, et ces trois derniers faisaient déjà comme ils pouvaient pour aider tout le monde.

— Que toutes les personnes qui ont été soignées, ou qui ont des problèmes mineurs, aillent s'asseoir contre le mur et libèrent les matelas, hurlai-je d'une voix que je voulais confiante.

Une quinzaine d'hommes et de femmes se levèrent sans protester, et plusieurs gardes furent installés à leurs places. Je jetai un coup d'œil aux nouveaux venus sans savoir lequel était prioritaire sur les autres.

— Il ne se réveille pas, bredouilla quelqu'un un peu plus loin, il ne se réveille pas.

Je les rejoignis d'un pas vif. Le garçon au visage juvénile avait les

yeux larmoyants. Je me demandai s'il était majeur. Il regardait son collègue allongé sur le matelas, les bras ballants.

— Il ne se réveille pas, répéta-t-il.

Je passai devant lui, posai ma main sur le cou de l'homme et sentis son pouls. Je cherchai une quelconque blessure, vis bien plusieurs éraflures et du sang par-ci par-là, mais rien qui expliquait sa perte de connaissance.

— Il a pris un coup sur le crâne ? demandai-je au garçon.

— Non, c'est la fille, elle l'a enfermé, souffla-t-il.

Mes sourcils se froncèrent, je ne comprenais pas.

— Comment ça, elle l'a enfermé ?

— Dans sa tête. Il est coincé dans sa tête, psalmodia le jeune soldat.

J'ouvris la bouche, mais Emriel, qui avait tout entendu, me fit signe de laisser tomber et de passer à la suite. L'homme allongé sur le matelas avait toujours les yeux clos, mais son cœur battait. Pourquoi ne pas s'occuper de lui ?

— Aidez-moi !

Une femme assise un peu plus loin criait à s'en déchirer les poumons. En avançant vers elle, je vis le poignard planté dans son ventre.

— Emriel ! hurlai-je sans hésiter.

Le médecin apparut en un rien de temps et prit un air désolé en voyant l'état de la femme. Je détournai le regard, car j'étais presque certaine de savoir ce qu'il allait advenir. Sur la Sphère, une telle blessure était souvent mortelle. Même si la lame comprimait encore les organes et empêchait le sang de couler, une fois qu'elle serait retirée, elle ne survivrait pas.

— Alen ! cria le médecin.

Pourquoi diable appelait-il Alen ? Le garçon n'était pas assez perdu, il fallait en plus qu'il observe quelqu'un mourir ?

— Tu es prêt ? lui demanda-t-il.

Ma curiosité étant trop forte, je me tournai à nouveau vers la blessée et vis Emriel les deux mains sur le poignard. Alen était devant elle, droit comme un i, le regard braqué sur son ventre.

— Prêt.

Le médecin dégagea la lame et la lança sur le sol. La femme poussa un léger gémissement, mais aucun sang ne sortit de la plaie, pas même une petite goutte.

— Qu'est-ce que c'est que...

— C'est le don d'Alen, m'interrompit Lila. Il peut mettre une partie du corps sur pause.

— Il peut mettre une partie du corps sur pause ? m'exclamai-je.

Non, j'avais beau le répéter, ça n'avait absolument aucun sens.

— S'il reste concentré sur sa tâche, il le peut. Ça ne veut pas dire

qu'elle survivra, mais ça laissera un délai à Emriel pour soigner les autres avant de pouvoir essayer de la sauver.

— Il peut tenir combien de temps comme ça ? m'enquis-je en regardant le visage figé d'Alen.

— Ça dépend, finit-elle par dire. Espérons assez longtemps.

Je hochai la tête. Alen avait peut-être l'air dépassé tout à l'heure, mais à l'instant présent, il était tellement concentré sur sa tâche que même si un éléphant rose se mettait à danser la gigue à côté de lui, il ne s'en rendrait pas compte.

Deux médecins finirent par nous rejoindre, un homme et une femme, venant d'autres villages Siktis. Emriel leur fit un résumé de la situation et ils se mirent au travail dans la seconde même. Bien vite, je ne servis plus à grand-chose, hormis pour faire des pansements et jeter les emballages qui traînaient un peu partout dans la grande entrée. Rosalia était à côté du jeune garde, au chevet de l'homme inconscient. Je les retrouvai une fois que j'eus fini de tout nettoyer.

— Du changement ? lui demandai-je.

Elle secoua la tête.

— Malheureusement, aucun. Il ira avec les autres, en attendant qu'on trouve une solution.

— Les autres ?

Elle me fit signe de la suivre. Nous traversâmes l'entrée et rejoignîmes une porte au fin fond de l'un des nombreux couloirs du château. Je restai interdite une fois qu'elle l'eut ouverte et que j'eus découvert ce que la pièce renfermait.

— Ce sont tous ceux qui ont été atteints.

Une quinzaine d'hommes et de femmes reposaient sur des lits médicalisés. Tous avaient les yeux clos et, si leurs peaux n'avaient pas gardé leur couleur, j'aurais pu croire qu'ils étaient morts.

— Le père de Joah est donc ici ?

Elle me montra un homme à la peau dorée et aux cheveux sombres installé un peu plus loin.

— L'autre garde dit que son collègue a été enfermé dans sa tête.

— Ce jeune homme souffre d'un choc psychologique. Il raconte ce qu'il pense être possible. Mais il est vrai que cela reste une théorie envisageable.

J'observai à nouveau la pièce. Voir tant de gens inanimés à cause de ce qui se tramait dehors me donnait la nausée.

Soudain, un fracas venant de l'entrée se fit entendre. Je partis sur les chapeaux de roue, Rosalia sur mes talons. Réhann et Varyn ouvrirent les grandes portes, le premier boitait alors que le deuxième se tenait le ventre. Derrière eux, une vingtaine de soldats blessés attendaient.

— Je demande à nouveau à ceux qui ont été soignés de faire de la

place pour les nouveaux arrivants, s'écria Emriel tout en prenant en charge un homme dont la jambe saignait beaucoup trop.

Une dizaine de personnes sortirent de la pièce, d'autres allèrent s'installer contre le mur, libérant ainsi des lits. Je m'approchai rapidement de Varyn et de Réhann.

— Vous allez bien ? Que s'est-il passé ?

La question était stupide, car je connaissais déjà la réponse, mais mon cerveau était en attente de détails et surtout, je voulais savoir si tous les Alfernis avaient été exterminés.

— En plus d'attaquer Al Siktis, ils ont déboulé dans les terres, quelques kilomètres au nord-ouest, m'expliqua Réhann. Deux Alfernis et plusieurs guerriers. Nous savions qu'il n'y avait pas assez de gardes alors nous les avons rejoints et les avons aidés à les mettre hors d'état de nuire. Malheureusement, le temps que nous arrivions, le plus gros des dégâts avait été fait. Beaucoup de pertes sont à déplorer, et énormément de personnes se retrouvent sans toit au-dessus de leurs têtes. Avec le froid qu'il fait, il va falloir trouver des solutions, et vite.

Réhann passa sa main sur son visage égratigné. Ma poitrine se serra en voyant son regard triste et désespéré.

— Heureusement, les Drakkir nous ont envoyé des renforts via le Myornis, m'expliqua Varyn. Avec leur aide, nous avons pu mettre fin à cette attaque plus vite que prévu.

— Trop vite, intervint Réhann. Ce n'est pas normal.

Il partit se mettre debout face à une fenêtre, observant à l'extérieur le désastre que lui offrait sa ville. À cet instant, j'espérai très fort que Joah et Iris soient sains et saufs.

Je me tournai vers Varyn qui grimaçait.

— Viens t'asseoir.

— Ce n'est pas si grave.

Je le tirais gentiment par le bras jusqu'à un matelas inoccupé et il s'assit. D'une main, je repoussai les mèches trop longues qui lui tombaient devant les yeux.

— Enlève ta veste, lui ordonnai-je.

Lentement, il descendit sa fermeture éclair et commença à se déshabiller en grimaçant.

— Je pense que la blessure s'est rouverte, c'est tout, me dit-il.

— C'est déjà bien assez.

Il souleva son tee-shirt, et j'avisai sa plaie. Les points de suture avaient effectivement sauté et la blessure saignait de nouveau. Malgré cela, elle avait un meilleur aspect que lors de notre trajet jusqu'ici.

— Il va falloir arranger ça.

J'appelai Lila qui me fit signe qu'elle arrivait dès qu'elle aurait fini avec son patient actuel.

— Combien de gens sont morts ? demandai-je d'une voix que je

voulais impassible.

— Je n'en sais encore rien.

Je hochai la tête tout en évitant son regard, mais il me prit le menton pour me forcer à plonger mes yeux dans les siens.

— Tu ne pouvais rien faire.

— N'est-ce pas pour ça que vous m'avez fait venir ici ? Ne suis-je pas censée être la grande sauveuse ? Le pion manquant ?

Ils me répétaient depuis le début qu'ils avaient besoin de moi, que seuls les dioscures pouvaient venir à bout de ce problème. Alors pourquoi des gens étaient à nouveau morts ce soir sans qu'on puisse y faire quoi que ce soit ? À quel point devais-je avoir leur perte sur ma conscience ?

— Cela ne fait que quelques jours que tu as appris la vérité sur ton existence et sur notre monde. Encore moins longtemps que tu as déclenché un don. Tu apprends petit à petit à le contrôler, à te battre, à faire la connaissance de Réhann. Même si nous le voulions, tu ne pourrais rien faire de plus pour l'instant, car personne ne sait dans quel sens aller ou n'a d'information sur vos pouvoirs. Il faut du temps pour décanter tout ça, Isiara.

— Mais du temps, nous n'en avons pas, répliquai-je.

Il effleura délicatement ma joue avec sa main.

— Nous en avons. Il y a toujours des pertes pendant une guerre. J'aimerais te dire que c'est différent ici, mais c'est faux. Des gens sont morts et d'autres vont encore disparaître d'ici à ce qu'on trouve une solution. C'est affreux, mais c'est comme ça. Le principal, c'est d'aller jusqu'au bout, de se battre et de gagner, pour la mémoire de ceux qui nous auront quittés.

Une larme roula sur ma joue et je me sentis tellement stupide que je l'essuyai violemment en reculant d'un pas. Je n'avais pas le droit de pleurer alors que j'étais restée ici, bien au chaud et en sécurité, pendant que d'autres se battaient pour leur survie.

Lila arriva et eut assez de jugeote pour ne faire aucune remarque. Elle demanda à Varyn l'autorisation de relever son tee-shirt et il accepta sans me quitter des yeux.

Soudain, un nouveau cri déchira la nuit, suivi d'une dizaine d'autres. Tous les regards se dirigèrent vers la porte du château qui, un instant plus tard, éclata en mille morceaux. Cinq Alfernys venaient de faire irruption dans le grand hall. Sur chacun d'entre eux se trouvait un soldat arborant sur sa tenue noire le cube argenté que j'avais déjà eu la malchance d'observer. Une femme et trois hommes à visage découvert, puis un homme au visage dissimulé derrière un masque en métal représentant la tête d'un Alfernys. Celui-ci murmura quelque chose à l'oreille de sa monture, qui leva alors la gueule avant de la tourner à droite et à gauche. Il cherchait quelque chose, et il ne

me fallut qu'une dizaine de secondes pour comprendre que c'était moi.

— Rejoins-nous de toi-même, ou nous t'emmènerons de force, m'avertit la voix de l'inconnu au masque, et nous ferons un carnage en passant.

Je tremblai et ne bougeai pas d'un pouce. Tous braquèrent leurs regards alternativement sur moi et sur les Alfernis. Je ne savais pas pourquoi la Garde ne faisait rien, mais j'imagine que pour les soldats, le fait d'être à huis clos, blessés et en infériorité numérique, y était pour quelque chose.

— N'y va pas, me souffla Varyn.

Peut-être était-il invisible, peut-être pas. Je n'étais pas capable de porter mes yeux ailleurs que droit devant moi, là où l'ennemi attendait que je prenne une décision.

— Ce n'est pas pour rien qu'il te veut, Isiara, poursuivit-il. Il ne doit pas avoir la mainmise sur toi. Ne pense pas aux conséquences, disparaïs.

Mon instinct de survie était tellement d'accord avec lui que j'obéis en un rien de temps.

— Très bien, répondit l'inconnu. Qu'il en soit ainsi.

Les Alfernis hurlèrent. Tous les blessés qui le pouvaient sortirent de la pièce ou allèrent s'entasser contre les murs, recroquevillés sur eux-mêmes. Les membres de la Garde qui étaient ici, qu'ils soient amochés ou non, se mirent en position de combat. Varyn me poussa sur le côté, loin de l'endroit où je me trouvais, mais surtout loin de l'Alfernis qui était en train d'attaquer.

Je cherchai du regard un coin où me réfugier, mais je compris bien vite que, visible ou pas, les Alfernis avaient la faculté de savoir où j'étais. Le premier fonça sur moi, et j'eus à peine le temps de me jeter à terre pour éviter son attaque. Autour de nous, la bataille faisait rage. Des hurlements de colère et de douleur se faisaient entendre. Je ne parvins pas à distinguer ma mère, ni Emriel ou Lila dans la foule, mais juste à côté de moi, je vis Réhann se dédoubler pour faire diversion tandis qu'un membre de la Garde tranchait le flanc d'un Alfernis. Celui-ci tomba à terre, faisant chuter lourdement l'homme qui se trouvait sur son dos et qui fut directement pris en sandwich par Calan et Rhys, les jumeaux aux cheveux violets.

— Sonnez la cloche ! hurla Réhann. Il nous faut des renforts !

Mais arriveraient-ils assez vite ? Rien n'était moins sûr. Qui voudrait nous rejoindre pour combattre nos ennemis alors que notre défaite était imminente ?

— Où est la fille ? s'écria l'inconnu au masque.

L'un des Alfernis fonça sur moi, griffes en avant. Je fus assez rapide pour éviter la mort, mais pas assez pour empêcher qu'il me taillade le bras. Je me mis à gémir de douleur et me rendis compte que j'étais

redevvenue visible.

Un moment d'incertitude flotta sur l'assemblée. Nous n'étions pas en position de force et cela n'allait pas bien finir. Même si tout le monde voulait obéir à Réhann en me protégeant, ils voulaient aussi sauver leur peau.

L'homme au masque dut saisir que le vent avait tourné, que j'irais vers lui que je le souhaite ou non, car il ordonna à ses Alfernis d'arrêter de bouger. Le silence avait rempli le grand hall du château, attendant que je fasse le sacrifice de ma vie.

— Isiara, entendis-je.

L'appel de Réhann était plus une supplique qu'autre chose. Il ne voulait pas que je le fasse, il ne voulait pas perdre le seul atout qu'il avait dans sa manche, mais il n'avait pas encore compris qu'il avait misé sur le mauvais pion. Dioscures ou non, jusqu'ici, rien ne nous était arrivé. Nous n'avions montré aucune preuve d'un talent quelconque ou d'une force surhumaine, juste une capacité immense à se chercher des poux. Peut-être que c'était effectivement mon destin de revenir, d'être ici aujourd'hui, mais pas pour les raisons qu'il pensait.

J'avancai d'un pas vers les Alfernis, mais Réhann m'attrapa la main avant que j'aie pu en faire un deuxième. Même si j'avais voulu le repousser et lui crier dessus, je n'aurais pas pu, car une douleur vive me prit soudainement à la poitrine.

Je me recroquevillai sur moi-même puis tombai à genoux. J'entendis une voix m'appeler sans pouvoir dire à qui elle appartenait. La douleur lancinante semblait voyager de mon sternum à mon ventre avant d'investir mes bras et mes jambes. Quand celle-ci arriva à ma tête, je me mis à hurler. Un hurlement incontrôlable qui était un supplice même à mes propres oreilles. Une pression énorme envahit mon crâne, essayant de repousser mes os et de les briser. Les yeux fermés, je ne voyais que du noir, l'obscurité m'avalant tout entière.

Je ne saurais dire combien de temps cela dura. Quand je commençai à pouvoir bouger de nouveau sans souffrir le martyre, je soupirai. Je n'entendis plus aucun bruit, à part un bourdonnement sourd qui semblait s'atténuer au fil des secondes. Je me risquai à ouvrir les paupières et regardai autour de moi. Varyn repoussait tant bien que mal les Alfernis avec le reste de la Garde. Il maniait son épée avec dextérité et leur infligeait des coups violents. Calan et Rhys étaient arrivés à grimper sur une des bêtes de métal et tentaient d'atteindre les puits sans fond qui lui servaient d'yeux. Partout, la bataille avait repris, seul l'homme au masque demeurait immobile, me fixant du regard.

Alors que je pensais que tout était fini, je sentis Réhann s'approcher

à nouveau de moi. J'avisai sa main posée à côté de la mienne, il tremblait. Je levai mes yeux vers les siens, il semblait perdu et incertain. N'écoutant que mon courage, mais surtout ma peur de mourir sans rien n'avoir pu faire, j'attrapai ses doigts. Tout à coup, tout se transforma. Des racines de lumière apparurent partout où je posais mon regard. Elles serpentaient dans tous les sens, pénétraient le sol et se liaient à chacune des personnes qui se trouvaient dans le grand hall. Ce flux se séparait ci et là, partant dans les murs, dans le plafond et dans la terre. Un cordon scintillant d'une couleur violette et surtout, bien plus épaisse encore que tous ceux que j'avais pu contempler dans cette pièce, se tenait entre moi et Réhann. J'étais certaine qu'il s'agissait du lien qui faisait de nous des dioscures.

Réhann observait ce qu'il se passait tout autour de nous, les yeux émerveillés, comme si nous n'étions pas au beau milieu d'un moment dramatique. Comme si, de toute manière, ce qui se déroulait ici n'avait plus d'importance. Et le pire, c'est que je ressentais exactement la même chose.

C'était lui et moi contre le monde entier. Notre force, notre puissance, notre volonté. Nous étions deux, et nous ne connaîtrions plus jamais la solitude ni la faiblesse. Le pouvoir me traversa de toute part, faisant de moi ce que j'étais censée être depuis le tout début, un être hors du commun. J'attisai cette puissance, puisai en elle et m'en réjouis. Je voulais en absorber le plus possible, devenir une déesse, devenir indomptable. Je sentais Réhann grâce à ce flux qui nous liait. Il était partout, dans ma tête, dans mon cœur, il était mon ombre comme j'étais la sienne. Nous étions les deux pièces d'un puzzle qui, maintenant réunies, ne pourraient plus jamais se séparer. Ensemble, nous étions un tout. Nous étions des dioscures.

J'entendis quelqu'un hurler des paroles, mais elles m'étaient incompréhensibles. Je devinai parfois mon nom, mais n'arrivai pas à m'y accrocher. J'étais embarquée par la vague de pouvoir, et j'avais l'impression que j'allais m'y noyer et m'y perdre pour toujours.

— Isiara !

La voix de Varyn me tira de ma torpeur. Soudain, je me souvins de son existence ainsi que de celle de sa sœur, de Joah, de Rosalia, d'Iris et de toutes les autres personnes vivant sur Hirendia. Je me souvins qu'ils avaient peur de nous, mais que Réhann espérait que nous puissions les sauver. Nous devons nous battre pour nos vies, mais aussi pour les leurs.

Dans un effort de concentration ultime, j'essayai de repousser toute cette puissance, toute cette gloire qui semblait vouloir m'entourer, tentant de ne garder que Réhann et moi, juste nous. Celui-ci, à travers notre don et notre lien, me fit partager sa propre envie de résister, sa combativité et son besoin de justice. Il calqua sa façon de faire sur la

mienne, et ensemble, nous rejetâmes tout ce pouvoir et envoyâmes valser toutes les personnes qui se trouvaient dans le hall contre le mur opposé. Nos ennemis comme nos alliés.

Le calme reprit possession du château de Siktis. Les regards apeurés et impuissants étaient tous braqués vers nous. Varyn avait le bras autour de Rosalia, qui tremblait de tous ses membres. Calan arborait un visage choqué alors que son frère, fidèle à lui-même, avait toujours cet air impassible. Les ennemis battirent en retraite avec leurs montures, sans attendre leur reste. L'homme au masque les suivit, il souriait.

Je fronçai les sourcils, quelque chose n'avait pas de sens, tout cela n'était pas logique. Qu'était-il en train de se passer ?

— Isiara...

Je me retournai vers Réhann dont les yeux étaient braqués sur le sol. Une marque y était dorénavant gravée. Une espèce de signe de l'infini muni d'une cédille étrange.

— Le signe des dioscures, souffla quelqu'un d'une voix hantée.

Un brouhaha commença à résonner entre les murs du hall d'entrée. Les regards scrutateurs se firent de plus en plus suspicieux, les paroles entendues ici et là de plus en plus dures.

« Ils doivent mourir », dit quelqu'un.

« Appelez les Gardiens », lança quelqu'un d'autre.

Au loin, je vis Rosalia tenter de sécher ses larmes sans y parvenir. Sur son visage, la triste vérité se reflétait : le secret n'en était plus un, nous n'étions plus en sécurité.

Chapitre 20

Réhann avait repris les commandes de la situation. Pas question de laisser le temps aux gens de nous tomber dessus sans rien faire. Il monta sur les marches pour que tout le monde puisse le voir et l'entendre, et remit les choses au clair.

— Je suis encore et toujours votre Indiiir ! hurla-t-il.

Ce qui réinstalla le silence dans le grand hall.

— Vous avez le droit d'être surpris, anxieux ou en colère, poursuivit-il, je le concède. J'ai moi-même appris la vérité sur toute cette histoire il y a seulement quelques jours... Comme vous, je me suis senti trahi. Furieux de ne pas l'avoir deviné durant toutes ces années et inquiet à l'idée de perdre votre confiance.

Je jetai un coup d'œil à l'assemblée. Pour l'instant, tout le monde était pendu aux lèvres de Réhann, personne n'avait encore tenté de nous tuer.

— Puis j'ai réfléchi. La quintessence m'a choisi pour devenir un Indiiir. Et à ce moment-là, j'étais déjà un dioscure. Donc vraisemblablement, ma condition ne me rend pas moins apte à gouverner. Je reste un homme de confiance, capable de vous protéger. Mais ma réflexion est ensuite allée plus loin. Et si, au contraire, vous aviez besoin de nous ? Si la raison pour laquelle j'ai été choisi était que les dioscures sont la clé pour mettre fin à cette guerre ?

Même si je voyais certaines personnes toujours tendues, voire carrément hermétiques au discours de Réhann, d'autres laissaient apercevoir sur leur visage un changement d'opinion. Les Gardes, surtout, semblaient réfléchir stratégiquement à tout ça.

— Est-ce que vous alliez nous le dire ? cria quelqu'un dans l'assemblée.

Réhann hocha la tête.

— Oui, mais pas avant de savoir réellement ce que notre condition implique. De plus, je ne suis pas le seul concerné dans cette histoire.

Tous les regards se braquèrent sur moi.

— Ma dioscure n'a pas demandé à être ici. Exilée sur la Sphère, elle n'a pas grandi avec nous, ne connaît pas notre monde. Et pourtant, cela ne l'a pas empêchée d'accepter de m'aider, de nous aider. Depuis son arrivée sur Hirendia, Isiara subit un entraînement intensif pour lutter face à nos ennemis et en échange, vous étiez prêts à la sacrifier.

— Nous ne pouvions pas savoir, rétorqua Calan.

— Je suis d'accord, concéda Réhann. Je voulais juste vous faire comprendre que personne n'a raison et personne n'a tort. Nous

sommes face à une situation pour le moins inédite. Je sais très bien que certains d'entre vous ne pourront accepter ma condition, je me doute aussi que vous allez contacter les Gardiens, et je n'en tiendrai rigueur à personne. Cependant, je reste persuadé que nous sommes une chance de rétablir la paix et de sauver de nombreuses vies. Après tout, que connaissons-nous des dioscures à part qu'ils ont été interdits ? Étant le premier concerné, je peux vous dire que je n'ai aucune envie de vous tuer, bien au contraire, et pour le moment, c'est l'unique fait qui devrait importer.

Des chuchotements s'élevèrent. Je n'arrivai pas à les décrypter. Le voulais-je vraiment ?

— Nous allons monter et vous laisser réfléchir. Je ne vous demanderai qu'une seule chose.

Ne nous tuez pas ? N'appellez pas les Gardiens ? Commandez-nous des pizzas ?

— Laissez-nous une heure, finit par dire Réhann.

Calan et Rhys se regardèrent et hochèrent la tête, le reste de la Garde suivit. Réhann ne prit pas le temps d'attendre la réponse du reste de son peuple et m'entraîna sans ménagement dans les escaliers.

— On va où comme ça ? Faire une dernière prière avant que mon grand-père vienne nous assassiner ?

L'idée était tellement absurde que cela pouvait être possible.

— On s'en va.

Je fronçai les sourcils tout en continuant à grimper les marches qui nous éloignaient de la sortie. Tout cela n'avait absolument aucune logique. Pourquoi monter si nous devons partir ?

— Est-ce que tu as un hélicoptère sur le toit ? lui demandai-je, pleine d'espoir. Un toboggan géant ou bien des parachutes ?

Quoique finalement, ça serait non pour le parachute. Avec ma chance, la toile serait trouée.

— Quelque chose comme ça. Maintenant, tais-toi et marche plus vite.

Il se contentait de me tirer par la manche de mon haut.

— Donc on ne doit plus se toucher sous peine de refaire la même chose que tout à l'heure, c'est ça ?

— C'est quoi que tu ne comprends pas dans « tais-toi » ?

Je soupirai fortement et le suivis sans dire un mot de plus. Une fois que nous fûmes arrivés devant la porte de sa chambre, il ralentit.

— Tu vas devoir me faire confiance et respecter mes indications, on est bien d'accord ?

— Ai-je le choix de toute manière ?

J'étais persuadée qu'il voulait me répondre qu'on l'avait toujours, mais qu'il avait décrété qu'on n'avait pas le temps. À la place, il posa sa main au mur entre la première marche qui menait à ma chambre et

l'entrée de la sienne. Un halo bleuté s'échappa de ses doigts et ensuite, une double porte en bois apparut. Elle s'ouvrit instantanément, révélant une pièce étroite, faiblement illuminée.

— Après toi, dit-il.

Légèrement anxieuse, je pénétrai dans ce qui ressemblait à un cagibi. Il me rejoignit moins d'une seconde après et les portes se fermèrent.

Au revoir sentiment de luxe, bonjour, claustrophobie.

Je nous sentis descendre à vive allure et compris rapidement que nous étions dans une sorte d'ascenseur. Si cela avait été le moment, je me serais plainte très fort de ne pas avoir eu cette information avant. Pourquoi me forcer à monter et à dévaler tous ces escaliers plus de fois que nécessaire ?

— Où est-ce que nous allons ?

— Nous en parlerons plus tard.

— Je pense que j'ai quand même le droit de savoir où tu me traînes comme ça.

— Loin de la mort, siffla-t-il d'une voix irritée.

— Wahou, super ! Et c'est où ? Vers le sud ?

Il m'envoya un regard noir.

— Je n'ai rien à gagner à te cacher des choses, Isiara. Je le fais, car les murs peuvent avoir des oreilles. Tu ne te méfies pas encore assez de ceux qui t'entourent et des dons qu'ils peuvent détenir. Sur Al Siktis, deux personnes au moins possèdent une ouïe hors du commun. Veux-tu que je leur fasse passer l'information pour qu'ils puissent la révéler ensuite aux Gardiens ?

Et voilà. Maintenant, je me sentais stupide et le pire, c'était qu'avec son pouvoir, il le savait. Heureusement pour moi, il n'en profita pas pour se faire mousser.

— Les Gardiens ne peuvent pas tuer un Indiir, mais ils peuvent m'enfermer jusqu'à la fin de ma vie et en ce qui te concerne, la mort t'attend si tu leur fais face. Nous devons être vigilants.

Les portes de l'ascenseur finirent par s'ouvrir et je fus violemment attaquée par un courant d'air gelé qui me tétanisa sur place.

— À ce train-là, je vais mourir bien avant que quiconque n'arrive jusqu'ici ! lançai-je en claquant des dents.

Réhann soupira et une cape épaisse apparut sur mon dos. Je me retournai et vis Varyn, le visage fermé. Derrière lui, je reconnus Luidg, accompagné de trois onyx.

— Surprise-partie post-attaque ? demandai-je.

Personne ne me répondit. Bon.

Varyn tendit un sac à Réhann qui le mit sur son dos sans attendre. Il nous donna ensuite gants, bonnets et écharpes. Puis il banda mon bras après avoir décrété que ma blessure n'avait pas l'air si grave.

— Faites attention sur la route.

— Tu ne viens pas avec nous ?

Je me sentis soudainement anxieuse à l'idée de partir sans Varyn. Il était le seul en qui j'avais réellement confiance, même si je ne me méfiais pas vraiment de Rosalia non plus. Je savais qu'il pouvait me protéger, il me l'avait déjà prouvé.

— Varyn est mon Ikta. En mon absence, il prend ma place en tant que preneur de décisions, m'expliqua Réhann. Autant dire que je fuis en le laissant dans un sacré bordel.

L'intéressé hocha la tête.

— Ça fait partie de mes attributions. Maintenant, dépêchez-vous. Vous n'avez pas de temps à perdre.

— Et Rosalia ?

Varyn posa ses mains sur mes épaules et me regarda droit dans les yeux.

— Plus vous êtes nombreux à vous en aller, moins vous serez discrets. Luidg part avec vous, car il peut vous être utile, mais Rosalia ne serait qu'un fardeau et elle le sait. Nous ferons en sorte de vous retrouver plus tard, quand les choses se seront calmées.

Je voulais lui dire qu'il m'avait fait une promesse, celle d'être là pour moi, mais cela aurait été égoïste. Il avait aussi fait le serment à Réhann d'être son Ikta et devait agir en conséquence. Lui seul pouvait contrôler la tempête que nous avions créée dans Al Siktis.

— Les onyx sont prêts, Indiir, annonça Luidg de sa voix grave.

Réhann acquiesça. Les trois onyx attendaient sagement, ne partageant pas notre frayeur et notre empressement.

— Je ne sais pas si je serai capable d'en monter un toute seule, avouai-je.

La dernière fois, j'étais avec Varyn et c'est grâce à lui que je n'étais pas tombée à la renverse. Je n'avais jamais fait de cheval, j'avais fait du poney une fois quand j'étais petite, mais je n'étais pas vraiment sûre que ça compte.

— Tu peux monter avec moi ou même Luidg si tu veux, me proposa Réhann.

— Si je peux me permettre, Indiir, commença Luidg d'une voix bourrue dans laquelle je décelai un léger accent, même si Fléchette et Embrouille sont de très bonnes montures, elles se fatigueront plus vite si nous leur ajoutons du poids. J'ai choisi Poison pour Dame Isiara, il est plus à l'écoute de celui ou celle qui le guide.

Fléchette, Embrouille et Poison ? Vraiment ?

Je fronçai les sourcils, me demandant bien qui nommait les onyx et surtout pourquoi celui qui me revenait s'appelait Poison, s'il était si avenant ? Réhann me regarda, ennuyé.

— C'est bon, je vais monter Poison, déclarai-je en m'approchant

avec réticence de la bête. Sois sympa, ne me fais pas tomber.

Poison me jeta un bref coup d'œil avant de se reconcentrer sur son tas d'herbes enneigées.

— À l'écoute, c'est vite dit ! lançai-je à Luidg.

Celui-ci ne répondit rien, mais je crus déceler l'ombre d'un sourire fugace.

Varyn m'aida à grimper sur l'onyx. Je serrai les jambes et pris sa corne à deux mains, espérant ne pas lui faire mal en la comprimant trop fort. L'animal ne broncha pas.

— Sois prudente, me souffla Varyn à l'oreille.

Je hochai la tête. J'étais bien incapable de savoir ce qui m'attendait au bout du chemin.

Une fois que nous fûmes tous prêts, nous partîmes au galop, laissant l'Ikta au pied du château, avec un tas de responsabilités.

J'étais tendue. La raison en était simple, je venais de rencontrer l'homme qui voulait ma peau. De plus, j'éprouvais la sensation que quelque chose m'échappait. Pourquoi avait-il souri ? Pourquoi avais-je l'impression qu'il était reparti avec ce qu'il désirait à la base alors que j'étais encore en vie ? Et voilà donc que j'étais en train de m'enfuir vers un lieu mystérieux avec deux quasi-inconnus, dont l'un était mon dioscure avec qui j'entretenais un lien magique désarçonnant, et le deuxième un garde en lequel, pour le moment, je n'avais aucune confiance. Tous mes muscles se crispaient dans l'optique de rester droite comme un i sur l'onyx et de ne pas tomber. Pourtant, je voyais bien que Poison allait plus doucement que ses acolytes et qu'il évitait de prendre des virages trop serrés, mais rien n'y faisait.

Le jour commença à se lever, remplaçant la nuit mauve dans laquelle nous avions quitté Al Siktis. Nous avançons dans des paysages neigeux sans dire un mot. Il n'y avait aucun autre bruit que celui des pattes de nos montures qui s'enfonçaient dans la poudreuse.

Durant ce temps passé à galoper, je réfléchissais à tous ces gens, à toutes ces familles qui se réveillaient chaque matin en se demandant s'il y aurait un lendemain. Jusque-là, je n'avais pas compris l'ampleur du drame qui se déroulait sur Hirendia. Être mise face à tous ces Alfernis, à la bataille et aux multiples blessés m'avaient montré à quel point la situation était fragile. J'eus une pensée pour Iris, Joah, et même toutes les autres personnes que je ne connaissais pas. Combien de morts y avait-il eu cette nuit ? Et combien de gens aurais-je pu sauver si je m'étais sacrifiée ?

Réhann braqua son regard sur moi. Sentait-il ma culpabilité ?

— Arrête tout de suite de croire que tu as fait quelque chose de mal. Je ne répondis rien.

— Toi qui avais tant de choses à dire tout à l'heure, te voilà

muette ?

— Tu m'as demandé de me taire, lui fis-je remarquer.

— Et même si je vais sans doute le regretter, sache que tu peux reprendre la parole si tu le désires.

Je soupirai.

— Ne sois pas comme ça avec moi.

C'était injuste de me traiter comme une pipelette alors que je cherchais juste à avoir des réponses à mes questions. J'avais failli mourir, j'avais assisté à des choses que je pensais impossibles il y a encore quelque temps et mon cerveau avait du mal à tout accepter.

— Je m'excuse.

C'était mieux que rien, mais ça ne me remonta pas le moral pour autant.

— Ne veux-tu pas savoir où nous allons ?

Je haussai les épaules.

— Vraiment ? Je vais regarder si l'on a quelque chose de sucré dans le sac à dos, Varyn m'a dit d'utiliser la nourriture pour te faire sentir mieux.

— Ne te donne pas cette peine.

Même si, maintenant qu'il en avait parlé, je me serais bien avalé un petit quelque chose.

— Où allons-nous ? demandai-je plutôt.

— Le seul endroit où les Gardiens n'ont aucun droit. Chez les Nomades.

— Je croyais que les Nomades étaient du genre perso, et qu'en plus de cela ils n'aimaient pas les Indiir.

— Ils n'aiment pas l'autorité. Mais je ne vais pas chez eux en tant qu'Indiir, mais en tant que dioscure.

— Super, donc on est passé d'un grand secret à garder à « crions-le sur tous les toits », lançai-je, agacée.

— La donne a changé. Dans quelques heures, tout le monde sera au courant pour nous, et le désert de Réa sera le seul endroit où nous serons en sécurité.

Cela voulait-il dire que nous devrions y rester toute notre vie ? Je n'en savais rien. Et mon père ? Comment allait-il me trouver ? Il croyait sans doute que j'étais sur Siktis et non que j'irais me perdre dans le désert. Comment diable en était-on arrivé là ?

— J'ai l'impression que tous les plans qui avaient été imaginés à notre sujet sont tombés à l'eau.

— En même temps, tous ces plans avaient été mis au point sans nous, fit remarquer Réhann. Peut-être que tout cela est une chance, nous allons enfin pouvoir choisir notre destin, tu ne penses pas ?

J'acquiesçai silencieusement, trop occupée à concevoir des dizaines de scénarios possibles sur la suite des événements. Qu'allait-on

devenir ? Est-ce que les Nomades allaient accepter notre présence ou allaient-ils nous jeter aux loups ? Est-ce qu'ils avaient des informations sur les dioscures et allaient-ils vouloir les partager avec nous ?

— Tu recommences à te torturer, me lança Réhann.

Un bref coup d'œil à son visage tendu m'apprit qu'il n'en manquait pas une miette.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

Il hocha la tête, compréhensif, mais ne cessait de toucher sa poitrine depuis tout à l'heure.

— Tu fais une allergie ? lui demandai-je très sérieusement.

D'abord étonné par ma question il se mit ensuite à sourire avant de passer sa main sous ses nombreuses couches de vêtements. Je haussai les sourcils à la vue du médiateur bleu électrique suspendu à une longue chaîne en argent.

— Je ne t'imaginais pas musicien.

— Et tu fais bien, me dit-il, amusé. Je suis un vrai manche dans ce domaine.

Je fronçai les sourcils.

— Réfléchis un peu, Isiara.

Il était bien gentil, mais je n'étais pas vraiment d'humeur pour une devinette.

— C'est mon nexen !

La lumière se fit enfin dans mon esprit, et c'est d'un autre œil que j'observai le médiateur.

— Coup de chance que ça soit un collier.

— Ça ne l'était pas. J'ai dû payer une petite fortune pour le faire percer, mais au moins, maintenant, je peux l'avoir sur moi en toute circonstance.

— Il est possible de perdre son nexen ?

Il hocha la tête.

— Ça ne dure pas longtemps, néanmoins. Nous sommes liés à notre nexen, il est très facile de sentir où il se trouve. C'est comme une intuition, en beaucoup plus fort.

Une sensation que je ne ressentirais sans doute jamais, n'en ayant activé aucun.

Réhann remit son collier sous sa veste et braqua à nouveau son regard sur l'horizon.

Nous continuâmes de galoper tout le reste de la journée, ne nous arrêtant qu'une seule fois pour avaler quelque chose. Luidg me répéta de ne pas me crisper sur Poison et de suivre ses mouvements, car sinon je risquais de souffrir de courbatures bien trop rapidement. Il ne se doutait pas que c'était déjà le cas.

Quand la nuit tomba à nouveau, nous plantâmes une tente en plein milieu d'une plaine enneigée. Le tissu de cette tente avait la

particularité d'être transparent, ainsi, même si les onyx tenaient la garde, nous avions toujours un œil sur les alentours.

Luidg alla leur donner à manger pendant que j'installais nos matelas avec Réhann. Moi qui n'avais jamais fait de camping avant de venir sur Hirendia, voilà que je devenais une experte.

— Luidg ne risque pas de nous mettre un couteau dans le dos ? demandai-je soudainement.

— Dis donc, tu n'y vas pas par quatre chemins, répondit-il en souriant.

— Je ne le connais pas. Même toi, c'est limite. Si l'on n'avait pas cette connexion, je ne suis pas certaine que j'aurais plus confiance en toi qu'en lui.

Il se mit à rire.

— Ton honnêteté est charmante.

— Le mensonge n'apporte rien de bon.

— Je suis plutôt d'accord avec toi à ce sujet...

Inutile de réfléchir bien longtemps pour deviner à quoi il faisait allusion.

— Luidg a un talent qui peut nous servir, poursuivit-il ensuite.

— Le bouclier.

Réhann acquiesça.

— Oui. Nous devons rester sains et saufs et il peut nous y aider. Je peux lire dans ses émotions et n'y vois que de la loyauté. De plus, j'ai confiance en lui, c'est un très bon combattant, un excellent traceur, et un homme à l'esprit vif.

— Je suis aussi très bon danseur, ajouta Luidg d'une voix sérieuse en rentrant à son tour dans la tente.

Je ne pus m'empêcher de ricaner, mais le regard de Réhann me fit vite couper court. A priori, on ne rigolait pas avec la salsa.

— Luidg vient de Drakkir, me souffla-t-il sur le ton de la confidence.

— D'accord... répondis-je, perplexe. Et quel est le rapport avec la danse ?

— Nous, les Drakkir, aimons la musique et la fête, expliqua Luidg d'une voix passionnée. Nous adorons transpirer et bouger en rythme jusqu'à l'aube. Nous montrons nos corps et nous en servons mieux que quiconque le ferait, petite Dame Isiara.

Il avait insisté sur le mot « petite ». Déjà, que je n'appréciais pas beaucoup qu'il m'appelle Dame Isiara, cela n'allait pas en s'arrangeant.

— J'ai compris. Tu es le roi de la danse.

Il hocha la tête.

— Pas moi, déclarai-je. J'ai autant le rythme dans la peau qu'un hippopotame. Je sais à peine marcher un pied devant l'autre sans tomber la tête la première sur le sol, et en plus je n'ai aucune

coordination.

Luidg me regarda d'un air curieux puis lança, impassible :

— Nous allons tous mourir.

Réhann hocha la tête et je levai les yeux au ciel. Pas besoin de savoir danser le tango pour sauver le monde, si ?

— Qui commande Siktis quand toi et Varyn n'êtes pas là ? demandai-je à Réhann. Luidg ?

Luidg se mit à rire.

— La politique, très peu pour moi.

— C'est Tyra, déclara Réhann.

— Tyra ?

— Oui, j'ai une totale confiance en elle.

— Au point de la laisser gouverner ?

Même si j'avais cru comprendre que Tyra, Réhann et Varyn formaient un trio soudé, j'avais toujours du mal à saisir comment ils pouvaient s'entendre avec elle. Je n'avais eu droit qu'à des regards de dégoût depuis que je la connaissais.

— Oui. Tyra est une amie fidèle.

Luidg se racla la gorge comme si cette déclaration était en dessous de la vérité.

— Juste une amie ? finis-je par demander.

— Est-ce que cette discussion est obligatoire ? soupira Réhann. Pourquoi ne parle-t-on pas des histoires personnelles de Luidg, plutôt ?

— Sauf votre respect, Indiiir, il en est hors de question, dit-il sobrement. Et puis vous ne le supporteriez pas.

Réhann haussa tellement haut ses sourcils que ça en devenait comique.

— Est-ce que tu es en train de dire que je suis impressionnable ? s'offusqua-t-il.

— Non, Indiiir. Mais nous, les Drakkir, sommes le feu, et vous êtes la glace, ça a toujours été ainsi.

— Ça ne veut absolument rien dire ! râla Réhann.

Luidg haussa les épaules et posa son bâton à côté de lui avant de s'allonger.

— Je vous apprendrai à danser, Dame Isiara.

— Il en est hors de question, vos danses ressemblent à une parade nuptiale ! s'écria Réhann.

Luidg leva un sourcil évocateur à mon adresse.

— Qu'est-ce que je vous disais ? Un vrai glaçon, cet homme-là.

Le garde ne sortit plus un mot, car un deuxième Réhann apparut pour lui couvrir la bouche et le fusiller du regard. Je ne m'habituerai décidément jamais à ce talent-là.

— Que savez-vous sur l'histoire des Nomades ? demandai-je, pour

changer de sujet.

Le second Réhann disparut, laissant la possibilité à Luidg de me répondre.

— Sur Drakkir, il se dit qu'ils n'ont pas toujours été des Nomades. Nos anciens racontent qu'ils vivaient dans une magnifique cité, festive et chantante, qui sentait le parfum des fleurs et dans laquelle beaucoup de voyageurs venaient passer du bon temps. Un beau jour, leur Indiiir, qui avait eu une longue vie, mourut. Il avait régné avec dignité et tout le monde attendit que quelqu'un soit appelé à gouverner à sa suite, mais, étonnamment, personne ne fut nommé Indiiir. Ainsi, au fur et à mesure, la cité dépérit. Les habitants n'ayant plus personne pour veiller sur eux s'enfuirent vers d'autres territoires et les rares personnes à rester durent lutter pour survivre. Certains ont eu du mal à tourner la page et, de rage, ont saccagé les lieux. Les Gardiens s'en seraient mêlés et auraient enseveli l'édifice. Tous ceux qui ne sont pas allés se réfugier ailleurs sont devenus des Nomades.

— Pourquoi aucun Indiiir n'a été appelé ?

— Nous ne savons pas, avoua Luidg. Une légende raconte que tout cela n'est qu'un mensonge et qu'un Indiiir a bien été nommé après le vieil homme. Ivre de pouvoir, il aurait lui-même détruit son peuple et sa cité. Les Gardiens seraient bel et bien venus et auraient caché la vérité au reste d'Hirendia. Cette vérité serait que la quintessence a fait une erreur, qu'elle a appelé quelqu'un qui n'avait pas l'étoffe d'un Indiiir. Après cela, plus personne n'a été nommé dans le désert de Réa.

— C'est triste.

— Ce ne sont que des légendes, s'agaça Réhann.

— Il y a toujours une part de vérité dans les légendes, Indiiir.

Le regard que me lança Réhann me fit comprendre qu'il n'en était pas si certain. Après tout, qu'en était-il des nôtres dans ce cas-là ? Devions-nous croire à notre mort prochaine ?

Nous nous couchâmes tous les trois, décidant d'arrêter ici la discussion. J'entendis la respiration de Luidg devenir plus profonde en moins de cinq minutes. Réhann soupira.

— Bonne nuit, Isiara.

— Bonne nuit...

Avec un peu de chance, cette fois, aucun Alferniss ne viendrait me réveiller. Je fermai alors les yeux avec une seule question en tête. Comment allait-on nous accueillir dans le désert de Réa ?

Chapitre 21

J'avisai la clairière habituelle où j'avais atterri avec un sentiment de lassitude. Ne pouvais-je pas dormir tranquille juste une fois de temps en temps ? J'attendais l'arrivée imminente de Réhann, mais c'était celui que j'avais surnommé le tigre, même s'il n'en était pas un, que je vis apparaître à mes côtés. Je me rendis compte que ses yeux couleur d'or et de caramel m'avaient manqué, pour autant, je n'osai l'approcher, ayant trop peur qu'il m'attaque avec ses griffes aiguisées une nouvelle fois.

Contre toute attente, il baissa la tête pour me faire comprendre que tout allait bien se passer puis il avança lentement vers moi, ses énormes pattes ne faisant pas un bruit dans l'herbe fraîche. Doucement, comme s'il ne voulait pas m'effrayer, il poussa son museau imposant vers ma main. Je m'armai de courage et touchai le dessus de ses oreilles, non sans avoir peur qu'il m'avale le bras. Il me quémanda d'autres caresses, tel un gros chat en manque d'amour, et je souris.

Cependant, après un moment, il me fit signe de m'asseoir. C'était étrange. Jamais le chat du voisin ne m'avait ordonné de faire quoi que ce soit. J'obéis, m'installant en tailleur. L'animal commença à me tourner autour tout en me reniflant. Quand il eut terminé, il s'assit en face de moi. Sa tête me dépassant largement, je fus obligée de lever les yeux pour observer autre chose que son torse au pelage flamboyant. Il semblait attendre, il me fixait sans bouger, patiemment. Je commençai à taper des doigts sur mes genoux, me demandant bien ce que j'étais censée faire maintenant. Il poussa un soupir et roula des yeux, et je restai abasourdie devant un comportement si humain.

— Je ne te permets pas de te moquer de moi. Je ne fais pas des entrevues comme celle-ci tous les jours.

Même si, il fallait l'avouer, les situations rocambolesques de ce genre ne faisaient que s'accumuler ces derniers temps.

L'animal leva la patte et la posa sur ma main. Tout de suite après, sa silhouette s'effaça, laissant apercevoir à sa place une femme aux cheveux rouges. Ses yeux ressemblaient à ceux du tigre, mais étaient maquillés d'un trait de liner noir qui lui donnait un regard perçant. Son visage était délicat, son nez retroussé, son corps fin, mais musclé, était revêtu d'une combinaison rouge foncé, de la même teinte que ses cheveux.

— Qui êtes-vous ? demandai-je, peu assurée.

La femme ne bougea pas, seul le clignement de ses paupières

m'indiqua qu'elle n'était pas qu'une image.

— Est-ce que vous êtes... l'animal ?

— Ne l'appelle pas « animal », répondit la voix rauque de l'inconnue. Natcha est son prénom. Elle est elle, je suis moi, et nous formons un tout.

Je l'observai sans savoir quoi dire, me demandant surtout ce qu'elle me voulait. Je me doutais bien qu'elle n'était pas là pour me donner un cours de tricot, rien n'était jamais aussi simple.

— Tu trahiras tes amis, lança-t-elle soudainement.

Ah d'accord. Sympa. Vraiment chouette comme début de conversation.

— Je n'ai pas prévu de le faire.

Ses traits s'adoucirent.

— Car tu ne sais pas encore qui tu es.

— Si, protestai-je, je suis une dioscure.

La femme resta impassible.

— Les choses ne sont pas si simples.

Puis son image commença à s'effacer, laissant le tigre reprendre sa place petit à petit. Allait-elle vraiment me laisser ainsi ? En me disant que j'allais devenir une traîtresse, puis en partant comme elle était venue, sans même m'expliquer qui elle était.

— Ne t'en veux pas pour tes actions, Isiara, entendis-je au loin. C'est ainsi que les choses doivent se passer.

Une seconde après, je me retrouvai de nouveau devant l'animal, enfin Natcha. Celle-ci poussa un gémissement de tristesse. Instinctivement, je la caressai pour essayer de la consoler. Une fois qu'elle sembla calmée, elle me donna un coup de museau et alors je me réveillai.

Nous galopâmes pendant quatre jours, nous arrêtant la nuit pour dormir et laisser le temps aux onyx de reprendre des forces. Nous avions d'abord arpenté un terrain vallonné, correspondant au territoire Siktis. La neige, au fur et à mesure des kilomètres, s'était faite plus rare, allant jusqu'à disparaître.

Nous avons ensuite poursuivi notre route en avançant dans la forêt de Milégonn, là où vivait Dame Guirda. Selon Réhann, ce territoire était le plus grand d'Hirendia mais la densité était pourtant moindre que sur Siktis. Les abords de la forêt étaient inhabités, et nous étions passés sans nous faire remarquer. Le terrain étant plus plat, les onyx allaient plus vite. J'avais enfin pris sur moi d'écouter les conseils de Luidg et suivais dorénavant les mouvements de Poison. Ainsi, le voyage était moins difficile pour nous deux.

La température remontant, nous avons abandonné nos vestes et rapidement, nous dûmes nous arrêter pour nous changer totalement.

Les arbres se raréfiaient et le soleil tapait fortement sur nos crânes. Le paysage se modifia. Le tapis d'herbe au sol se recouvrit de sable clair et ce qui était jusque-là des collines devint des dunes.

Nous fîmes une pause de quelques minutes pour nous protéger le visage. J'entourai ma tête d'un foulard couleur prune tandis que Luidg et Réhann enfilaient leurs propres tissus pour se défendre contre la chaleur, le soleil et les grains de sable qui menaçaient de nous attaquer la peau à la moindre brise.

Les onyx avançaient moins rapidement qu'auparavant, ils glissaient parfois dans les descentes des dunes et ne semblaient pas apprécier plus que ça l'endroit où nous nous trouvions.

Nous ne vîmes pas l'ombre d'une âme pendant des kilomètres, jusqu'à notre arrivée au camp des Nomades.

Les tentes de couleur rouge, marron et orange étaient pour la plupart défraîchies. Certaines étaient tachées, d'autres trouées, une dizaine ne tenaient même plus vraiment debout. Des gens en sortirent, sûrement alertés par le souffle des onyx qui auraient eu bien besoin de boire un peu d'eau. Les Nomades ne firent même pas l'effort de masquer leurs regards méfiants ; bien au contraire, ils voulaient que l'on comprenne que nous n'étions pas chez nous et qu'ils n'étaient pas comme nous, qu'importe qui nous étions.

Cachés sous les tissus qui recouvraient nos visages, nous savions que, pour le moment, personne ne reconnaîtrait Réhann. Mais ce n'était qu'une question de minutes avant que le vent tourne et nous devrions alors faire face à nos responsabilités, en espérant que les Nomades nous apportent leur soutien.

Luidg abaissa son foulard. Nous avions convenu que c'était lui qui prendrait la parole, je n'avais pas assez d'assurance pour cela, et puis il était natif du territoire de Drakkir, et je venais d'apprendre que c'était le seul avec lequel les Nomades acceptaient parfois de discuter. Il descendit de son onyx et s'approcha du premier homme.

— Bonjour, nous sommes désolés de vous importuner, mais nous aimerions rencontrer la personne qui parle en votre nom.

L'homme à la peau flétrie était petit et maigre à côté de Luidg, pourtant il ne donnait aucune impression de faiblesse. Son regard était vif et puissant, laissant présager que les choses ne seraient pas aussi simples que cela.

— Nous n'avons personne de cet acabit-là, se contenta-t-il de répondre. Nous avons chacun notre propre voix.

Luidg fit signe qu'il comprenait, mais je sentis Réhann se tendre. Les émotions des Nomades n'avaient pas l'air amicales pour le moment.

— Dans ce cas, comment faire pour pouvoir parler à tout le camp ?

Cette fois, l'homme ne cacha pas sa surprise.

— Vous souhaitez un conseil ?

— Je ne sais pas, avoua Luidg. Je ne connais pas vos coutumes, et je m'en excuse. Cependant, nous aimerions pouvoir discuter avec tous les Nomades, car nous avons quelque chose à vous dire, mais aussi à vous demander. Si pour cela, il faut convoquer un conseil, alors partez du principe que c'est ce que nous faisons.

Les autres Nomades qui nous observaient depuis notre arrivée semblaient tout à coup curieux, peut-être même légèrement excités. Ça ne devait pas être tous les jours qu'une telle chose se passait dans le coin.

— Dans ce cas, je vais prévenir tout le monde. La coutume est d'attendre deux heures entre la requête et sa faisabilité, le temps pour nous de nous préparer. Pendant ce temps, vous pouvez décider de repartir ou bien vous installer au fond du camp. Il y a une étable pour vos onyx si vous le souhaitez.

Luidg acquiesça et le remercia. Réhann et moi nous contentâmes de baisser la tête dans un geste poli. Les Nomades nous laissèrent passer, non sans nous brûler le dos avec leurs regards inquisiteurs. Il ne fallut pas longtemps pour qu'on entende les chuchotements et même quelques rires, des rires qui ne me rassuraient en rien.

Nous trouvâmes rapidement les étables. Le camp n'était pas immense et c'était la seule structure en dur qui était construite. Poison, Fléchette et Embrouille rejoignirent deux de leurs semblables à l'ombre, pendant que nous cuisions sur place.

— Je vais faire un malaise si je reste encore deux heures sans bouger sous ce soleil de plomb, les avertis-je.

— C'est ce qu'ils veulent, m'apprit Réhann, sous son foulard. Ils ont pitié pour nos montures, mais pas pour nous.

— Ce délai de deux heures, intervint Luidg, c'est uniquement pour avoir le temps de faire des recherches à notre propos.

Réhann acquiesça.

— Le Myornis n'est pas si loin. Ils peuvent faire un aller-retour dans chaque territoire pour parler à leur informateur, et ils reviendront avec les réponses qu'ils désirent.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? lançai-je.

— On attend. Nous ne sommes pas en position de dicter les règles cette fois-ci et aller à l'encontre des leurs les mettrait seulement en colère.

Je soupirai.

— As-tu la possibilité de nous protéger contre tous ces gens s'ils s'en prennent à nous ? demandai-je à Luidg.

Il sembla réfléchir un instant.

— Je ne peux pas vraiment en être certain, mais si jamais ce que nous pensons est vrai, ils ne se risqueraient pas à lancer une attaque contre des dioscures.

— La seule chose qu'ils pourront faire, c'est appeler les Gardiens, compris-je.

— Auquel cas, nous reviendrons à la case départ, déclara Réhann.

Tout en râlant, j'allai m'asseoir à même le sol, essayant de m'installer à l'ombre de l'étable. Quitte à attendre, autant ne pas le faire debout tout en fondant sur place.

— Est-ce qu'au moins nous aurons des gens de notre côté de temps en temps ou bien tout le monde déteste les dioscures ?

— J'imagine que certains nous épargneront. Regarde, Luidg est bien avec nous.

Je fronçai les sourcils.

— Tu es son boss, ça ne compte pas.

Luidg ricana.

— Réhann est peut-être le chef de la Garde et l'Indiir de Siktis, pour autant, il ne peut forcer qui que soit à faire quelque chose contre sa volonté.

— Donc tu as décidé de rester avec nous, même si nous sommes un danger ?

— Je ne crois que ce que je vois et pour l'instant, j'ai seulement observé deux personnes ne sachant pas se servir de leurs dons communs. Je vous laisse le bénéfice du doute, surtout vu la situation actuelle. De plus, les Gardiens n'ont pas forcément raison sur tout.

Donc à choisir entre la peste ou le choléra, il nous prenait, nous. On avait beau dire, c'était quand même sympa. Du moins, c'était mieux que l'inverse.

Nous passâmes la première heure chacun dans nos pensées, parfois brisées par mes plaintes incessantes, d'autres fois par les soupirs de Réhann qui semblait se remémorer les derniers jours en boucle dans son esprit. Heureusement, Luidg restait impassible comme à son habitude, c'était notre petit rayon de soleil à nous.

— Cela fait un moment que vous ne vous êtes pas entraînée, Dame Isiara.

Le regard que j'envoyai à Luidg était un mélange de haine et de surprise.

— Déjà, tu vas arrêter de mettre de la Dame Isiara à toutes les sauces, c'est agaçant. Ensuite, comment voulais-tu que je m'entraîne à dos d'onyx ?

Ça y est, c'était officiel, ma mauvaise humeur prenait le dessus sur ma sociabilité. C'était assez étonnant que je sois arrivée jusqu'ici sans rien lui dire.

— Je tenais juste à mettre en lumière que nous devrions passer l'heure qu'il nous reste à vous entraîner, comme le ferait Varyn.

Mes sourcils se froncèrent. J'étais persuadée qu'il utilisait le prénom de Varyn uniquement pour me faire culpabiliser.

— Tu veux que je meure ? Car c'est ce qu'il va arriver si je fais ne serait-ce que trois pas de plus sous ce cagnard, Luigi !

Il sembla amusé. Je n'étais pas certaine qu'il connaisse Mario et vu son prénom, il pensait sans doute que je venais de lui donner un surnom amical. Pas du tout l'effet escompté...

— Comme vous le souhaitez.

Ma décision ne l'empêcha pas de prendre son bâton et de faire un tas de mouvements défensifs.

— Il essaie de me faire changer d'avis ? demandai-je à Réhann.

Je sentais qu'il souriait même si je ne pouvais pas voir cette partie de son visage, cachée par son foulard.

— Luidg aime rester au meilleur de ses capacités. Il est normal pour lui d'exiger la même chose des personnes qu'il protège. Si je le pouvais, je m'entraînerais aussi.

— T'as qu'à le faire, je vous regarderai d'ici.

Et je me moquerais d'eux.

— Je ne peux pas, déclara-t-il, soudainement maussade. Je ne serais pas assez concentré.

— Pourquoi ? À cause de l'épée de Damoclès sur notre tête ?

C'était une bonne raison, je devrais prendre cette excuse aussi.

— Pas seulement. Tu veux connaître le problème avec mon don ? C'est que je ne peux pas filtrer les émotions des gens. Il serait fabuleux de pouvoir appuyer sur un bouton et de ressentir uniquement leurs joies, leurs espoirs et leurs amours, malheureusement, ça ne fonctionne pas ainsi. J'ai appris à contrôler ma capacité, à mettre tout cela en second plan, mais en vérité, les émotions sont toujours là et quand nous sommes en plein milieu d'un champ de bataille où règnent la détresse, la douleur, le désespoir et la mort, comme l'autre soir, il est difficile d'y faire face.

Je baissai les yeux ; je n'avais pas réalisé à quel point cela pouvait lui peser.

— Tant de mes gens souffrent. Je l'ai senti. J'ai vécu en même temps qu'eux leurs adieux, leur sentiment de partir trop tôt, leur peine et leurs regrets. Imagines-tu dans quel état cela peut me mettre ?

Il n'attendait pas de réponse, et tant mieux, car je ne savais pas quoi lui dire.

— Je pourrais lâcher mon nexen histoire d'être en paix quelques minutes au moins, mais je ne suis pas un lâche. Je dois faire face à mes responsabilités. On m'a offert ce don, on m'a nommé Indiir, il est de mon devoir de souffrir avec les miens. J'essaie tout de même de faire abstraction pour toi, car tu n'as pas besoin d'un partenaire en dépression en ce moment, mais je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir.

Son visage était décomposé, ses yeux brillaient à la lueur du soleil,

et je sentis au fond de moi qu'il n'était pas habituel pour Réhann de se livrer ainsi. Pendant des années, il avait été seul, sans parent pour le soutenir. Plus tard, Varyn et Tyra l'ont épaulé, mais aujourd'hui aucun des deux n'était ici. Moi j'étais là.

— Je ne sais pas si nous gagnerons, avouai-je, ni si je suis assez forte ou courageuse pour y changer quelque chose. Je ne peux rien te promettre à part d'être là pour toi, de rester à tes côtés pendant les périodes sombres qui nous guettent et de faire mon possible pour t'aider au mieux quand tu auras besoin de moi.

Il ne répondit rien, alors je levai mon regard vers lui. Ses yeux couleur émeraude me contemplaient sans ciller.

— C'est déjà plus que ce que peuvent m'offrir la plupart des gens, souffla-t-il.

Ici, en plein désert, je voyais enfin le véritable visage de Réhann. Son corps d'armoire à glace renfermait toujours l'enfant délaissé au cœur d'or et à la loyauté sans faille. Et s'il n'avait pas été mon dioscore, je serais sûrement passée à côté de cet aspect de sa personnalité.

— Ne me laisse pas tomber, finit-il par dire.

— Ça ne risque pas, déclarai-je, j'adore être au premier plan, à côté des gens très hauts placés dans la hiérarchie. Le fait que tout le monde me regarde me fait frémir de joie.

Je vis ses yeux briller. Il savait très bien que tout ce que je racontais était faux, mais que je resterais quand même. Il pouvait sentir mon honnêteté et mes intentions, et si cela suffisait à le rassurer et à le faire aller un peu mieux, c'était le principal.

Je détournai le regard et avisai Luidg qui continuait son spectacle. Je soupirai.

— Le seul fait de le voir faire tout ça m'épuise.

Mais je n'eus pas le loisir d'observer l'entraînement de Luidg plus longtemps, car l'homme revint nous chercher, accompagné par une dizaine de personnes.

— Nous sommes prêts.

Réhann et moi échangeâmes un dernier regard avant de nous lever. Il était temps d'affronter les Nomades et de leur demander leur aide.

Chapitre 22

Le conseil ne ressemblait à rien de ce que j'avais imaginé. La totalité des habitants du camp était installée en cercle sur des tribunes construites avec ce qui leur était tombé sous la main. Des bidons en fer, des rondins de bois, et d'autres choses non identifiées. Ils avaient laissé au milieu un espace vide où l'on nous invita à patienter.

Je regardai tout ce beau monde s'asseoir, le cœur battant à tout rompre. J'avais l'impression d'être à l'abattoir.

L'homme qui était venu nous chercher resta debout face à nous et attendit que le silence se fasse pour prendre la parole.

— Maintenant que nous sommes tous ici, il est temps de nous présenter. Je suis Itar.

L'un après l'autre, les Nomades se présentèrent. Certains d'une voix bourrue, d'autres gaiement. Au bout du dixième, j'avais déjà oublié tous leurs prénoms.

— À vous, lança Itar.

Nous savions tous les trois que ce moment allait arriver. Réhann baissa son foulard et je fis de même. Je ne vis aucune surprise sur les traits de nos hôtes ; nous avions donc raison, ils étaient partis à la recherche d'informations, et ils les avaient eues.

— Réhann, Indiir du territoire Siktis, c'est la première fois que nous nous rencontrons, déclara Itar.

— Effectivement.

— Qui t'accompagne ?

— Je suis Luidg, membre de la Garde de Siktis, natif de Drakkir.

Tous les regards se braquèrent ensuite sur moi.

— Je m'appelle Isiara.

C'était la seule réponse que je pouvais donner. Je n'appartenais à aucun clan pour le moment et je ne savais pas si cela serait le cas un jour.

— D'où viens-tu, Isiara ? me questionna Itar.

— Vous vouliez que l'on se présente, c'est chose faite, intervint Réhann. Nous vous offrirons plus de détails par la suite, selon l'évolution de la situation.

Les Nomades ne semblaient pas enchantés de s'être fait couper l'herbe sous le pied. Même s'ils étaient sûrement au courant de notre statut de dioscures, ils se demandaient où j'étais depuis toutes ces années, ce que nous savions faire, ou à quel point nous étions proches. Nul doute que Réhann souhaitait garder des atouts dans sa manche.

— Vous avez voulu un conseil, vous l'avez. Nous vous donnons donc

la parole. Cependant, pour plus de compréhension, nous vous réclamons de choisir l'un d'entre vous pour parler au nom des trois.

— Vous nous demandez de faire le contraire de ce que vous aimez mettre en avant ? s'étonna Réhann. Je croyais que vous aviez tous droit à la parole.

— Notre camp, nos règles, répondit Itar.

Réhann serra les mâchoires. Je posai ma main sur son bras pour tenter de le calmer, mais je sentis notre connexion faire surface et levai mes doigts comme si je venais de me brûler. Inutile de préciser que les Nomades n'en avaient pas loupé une miette.

— Vous ne pouvez pas parler, Indiir, souffla Luidg, à voix basse. Ils ne vous apprécient pas et seront forcément contre vous.

Réhann acquiesça.

— Et si tu parles à notre place, ils croiront qu'on fuit nos responsabilités.

Cette fois, c'est le garde qui hocha la tête.

— Dame Isiara va devoir s'y coller.

J'écarquillai les yeux, choquée par la proposition et l'audace qu'il avait à insister sur le « Dame Isiara ».

— Hyper mauvaise idée ! murmurai-je. Je suis absolument inculte concernant tout ce qui se rapporte à ce monde ! J'ai peut-être appris certaines choses en quelques jours, mais pas assez pour parier nos vies dessus !

— Les Nomades nous embobineront dans tous les cas, déclara Réhann. Leur décision a sans doute déjà été prise avant ce conseil. Seule l'honnêteté pourrait les faire changer d'avis, et je trouve que tu as un talent particulier à ce niveau.

Je soupirai.

— Je n'aime pas ça.

À son regard, je compris qu'il le savait très bien.

— Stratégiquement, je pense que c'est la meilleure des solutions.

Je me tournai vers l'assemblée, ils attendaient notre décision.

— Il faut croire que ce sera moi, déclarai-je d'un ton qui manquait d'entrain.

Itar fit un sourire en coin.

— Bien, Isiara, nous t'écoutons.

Ils étaient tous assis sur les gradins, les yeux braqués sur moi et je me sentis rougir. Déjà, qu'il faisait une chaleur insoutenable, le fait d'être dans cette situation ne m'aidait en rien à être plus à l'aise. J'avais l'impression de passer un examen hyper important alors que je n'avais absolument pas révisé.

— Nous demandons l'asile.

Pas la peine d'y aller par quatre chemins, plus vite ça serait fini, plus vite je pourrais me boire une limonade et planter ma tente dans

un coin.

— Pour quelles raisons ?

Je fronçai les sourcils.

— Vous le savez très bien.

— Vous ne nous l'avez pas révélé, rétorqua Itar.

— Mais vous le savez quand même, n'est-ce pas ?

Il regarda le reste de son camp, ils hochèrent tous la tête. Flippant.

— Nous aimerions l'entendre dire par les principaux intéressés.

J'avais envie de leur expliquer que ça n'allait pas être possible vu que j'étais la seule à avoir été autorisée à parler et qu'ils venaient de dire LES principaux intéressés, mais je sentais que ça ne nous aiderait en rien à les mettre dans notre poche.

— Nous sommes des dioscures, déclarai-je. Vraisemblablement, les Gardiens ne nous aiment pas du tout et vont chercher à tuer l'un de nous deux ; vu que Réhann est un Indiiir, cela sera plutôt moi. Il se trouve que, n'appartenant à aucun territoire géré par un Indiiir, vous n'êtes pas obligé de répondre aux règles de ces Gardiens, c'est pour ça que nous vous demandons l'asile, pour ne pas mourir.

C'était simple, concis. Je n'aurais sans doute pas pu faire mieux.

— Vous êtes recherchés par les autorités de ce monde à cause de votre dangerosité et vous venez chez nous demander l'asile alors que nous ne vous connaissons pas et que nous n'avons aucune preuve de votre honnêteté, de votre loyauté ou de ce dont vous êtes capable, dans le bien ou dans le mal. Vous pensez que l'on va vous répondre oui ?

C'était certain que, dit comme ça, ça ne vendait pas du rêve. Je sentis Réhann se tendre à mes côtés, et j'étais presque sûre que Luidg venait de serrer la prise sur son bâton.

— Vous êtes l'un de nos derniers espoirs, expliquai-je, il aurait été dommage de ne pas tenter notre chance.

La curiosité pointa le bout de son nez dans les gradins.

— L'un de vos espoirs ? s'étonna Itar.

Je hochai la tête. J'avais eu le temps de réfléchir à tout ça pendant nos journées de voyage, à toutes les issues qui s'offraient à nous. Et même si j'étais une bonne personne et que sauver la vie d'autrui était important pour moi, je n'avais pas oublié de garder une option qui incluait de sauver uniquement ma peau.

— Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais je viens de la Sphère. J'y ai passé toute ma vie. Je connais absolument tout ce qu'il y a à savoir sur ce monde, mais surtout tous les endroits où je pourrais me cacher. Si jamais vous n'acceptez pas que nous restions, nous le comprendrons ; dans ce cas, personnellement, je prendrai mes cliques et mes claques et je rentrerai sur Terre où j'irai me réserver une chambre d'hôtel pénarde dans un pays lointain. Je me couperai les

cheveux, les teindrai, je porterai des lentilles. S'il faut, j'emmagasinerai encore une dizaine de kilos et croyez-moi, vous ne me retrouverez jamais. Vous n'aurez plus qu'à vous débrouiller avec vos ennemis, car les dioscures ne seront plus là pour vous aider. Mais de toute façon, vous n'avez pas besoin de nous, n'est-ce pas ?

Le silence qui suivit était absolument magnifique. J'enregistrai ce moment dans mon esprit pour le chérir jusqu'à la fin de mes jours. Fin qui pouvait arriver plus vite que je ne le voulais.

— Vous êtes trois, nous sommes beaucoup plus nombreux, lança Itar en souriant. Vous pourriez ne jamais partir d'ici.

Je pris mon air le plus sûr de moi possible, peut-être même légèrement hautain. Puis, la tête haute, je déclarai :

— Nous sommes des dioscures et pour vous dire la vérité, nous ne savons absolument pas gérer notre pouvoir, alors oui, peut-être que vous parviendrez à nous garder avec vous, mais avec quelles pertes ? Croyez-moi, je ne me laisserai pas faire sans me battre.

Il n'y avait plus de sourire sur le visage d'Itar, plus aucun amusement dans l'assemblée des Nomades.

— Vous nous menacez ?

Réhann se racla la gorge.

— Puis-je prendre la parole ?

— Au point où nous en sommes, pesta Itar.

Je remarquai qu'il n'avait pas demandé au reste de son camp.

— Même si nous ne nous sommes jamais rencontrés avant aujourd'hui, j'ai fait des recherches sur vous après mon ascension au statut d'Indiir. Certaines de vos manières de faire ne sont pas du tout à mon goût, mais j'ai été impressionné en entendant que vous vous autosuffisiez. Je sais que vous apprenez vous-mêmes à vos enfants à contrôler leurs dons et à se défendre, et c'est sans doute grâce à cela que vous avez pu repousser certaines attaques de mes collègues Indiir plus féroces que moi. Je me doute qu'il faut un talent certain et beaucoup de travail pour en arriver là. Je pense aussi que vous avez un précepteur hors norme dans votre camp, qui vous aide à vous surpasser. Nous savons en plus de cela que vous avez des informations sur notre statut de dioscure, ce qui n'est pas notre cas. Notre propre identité nous est inconnue.

Je jetai un œil à Réhann ; son charisme d'Indiir transpirait par tous ses pores.

— Comme le dit Isiara, poursuivit-il, nous pourrions partir d'ici, abandonner ce monde et passer à autre chose. Malheureusement, ce n'est pas dans ma façon d'être. Je ne serais pas capable de laisser tant de personnes derrière moi. C'est pour ça que je vous propose un marché.

À ce mot, l'intérêt revint en force parmi les Nomades.

— Si vous êtes d'accord, je souhaiterais que nous travaillions main dans la main, pour venir à bout du mal qui nous guette. Ainsi, je vous propose, tout en restant indépendant, de m'impliquer à vous protéger avec l'aide de ma Garde, mais aussi grâce à ma condition de dioscure. Pour cela, j'aimerais que vous nous appreniez la vérité sur qui nous sommes et que vous nous entraîniez à devenir plus fort pour pouvoir combattre nos ennemis.

Abasourdie, je ne pus m'empêcher de prendre la parole.

— Pourquoi n'as-tu pas commencé avec ça tout de suite au lieu de me laisser parler ?

Il m'ignora consciencieusement. Je lançai un coup d'œil à Luidg qui, d'un regard, me demanda de rester tranquille. Soit.

— Nous pouvons vous offrir un moment pour y réfléchir tous ensemble, si vous le souhaitez, déclara Réhann, sans faire attention à moi.

Un homme dans les gradins se leva. Il était grand et charpenté.

— Cela ne sera pas nécessaire.

Il devait avoir la quarantaine, peut-être un peu plus. Ses cheveux poivre et sel et la canne qu'il tenait à la main ne le rajeunissaient pas. L'un de ses yeux était dissimulé derrière un cache rouge alors que le second, gris clair, nous observait avec intérêt.

— J'accepte en mon propre nom de vous apprendre à utiliser vos talents de dioscure. Néanmoins, je m'autorise à changer d'avis.

Itar hocha la tête. Le precepteur était de notre côté.

— Ton vote est entendu, Torah.

C'est une femme qui se leva ensuite. Grande, avec de longs cheveux roux.

— J'accepte qu'ils restent et qu'ils côtoient mes enfants, néanmoins je m'autorise à essayer de les tuer si jamais ils ne tiennent pas leur promesse.

Ça avait le mérite d'être clair. Note pour moi-même, ne pas marcher trop près de la femme aux cheveux roux.

Les votes s'enchaînèrent, beaucoup nous juraient souffrance et douleur si jamais nous revenions sur nos paroles. Quelle ambiance !

— Eden, c'est ton tour.

Un jeune homme se leva, il devait avoir à peu près notre âge. Ses vêtements usés laissaient apercevoir des parties de sa peau sale et abîmée, et un léger sentiment de pitié me prit à la gorge. Il possédait des cheveux noirs en bataille et des yeux couleur d'argent. Une courte barbe recouvrait ses joues.

— Je tolère leur présence, néanmoins...

Le silence se fit, tout le monde était pendu à ses lèvres. Qui était-il pour avoir autant d'importance ?

— Néanmoins, reprit-il, je m'autorise à leur demander une totale

honnêteté et décide de les suivre à la trace et de demeurer avec eux jusqu'à ce que leur promesse soit accomplie.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que ça veut dire exactement ?

— Où que vous alliez, qu'importe ce que vous faites, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige, que les éléments se déchaînent sur vous ou non, je resterai à vos côtés et vous rappellerai ce que vous nous devez, m'expliqua-t-il simplement.

Les Nomades semblèrent satisfaits, Réhann beaucoup moins.

— Tu ne viendras pas te plaindre si tu es gravement blessé ou tué pendant que tu nous colles aux basques comme une sangsue.

Je posai ma main sur mon front, toute cette histoire me fatiguait déjà avant même d'avoir commencé.

— On meurt tous un jour ou l'autre, répondit Eden.

C'est exactement ce que m'avait dit Réhann au moment de notre première rencontre.

— Qu'il en soit ainsi.

Plusieurs personnes passèrent ensuite, certaines déclarèrent accepter notre présence, mais nous prévinrent qu'ils refusaient de nous prêter assistance d'une quelconque manière. C'était dommage, mais nous devrions faire avec. Le précepteur était déjà une aide inespérée.

Itar reprit les commandes du conseil.

— Au même titre que nous, il vous faudra travailler pour gagner votre nourriture. Ici, vous ne serez pas considéré comme un Indir, sachez-le.

Réhann s'en doutait, et même si nous nous connaissions encore peu, j'étais certaine que cela n'était pas un véritable problème pour lui. Tout comme moi, il avait rêvé d'une vie plus calme ; c'est la quintessence qui en avait décidé autrement.

— C'est Torah qui choisira quand auront lieu vos entraînements, leurs débuts ainsi que leurs fins. Vous pouvez vous installer où vous le désirez, mais nous ne pouvons vous prêter quoi que ce soit.

Le conseil commença à se dissoudre. Les trois quarts des Nomades repartirent à leurs affaires, Torah et Itar parlaient dans un coin tandis qu'Eden nous rejoignait.

— Venez à côté de ma tente.

— Je pensais que nous pouvions nous mettre où nous le voulions, rétorqua Réhann.

— Vous le pouvez, mais vu que je dois garder un œil sur vous, vous serez obligé de me faire de la place dans votre tente. Ou sinon...

Réhann soupira.

— Montre-nous où nous pouvons nous installer, Nomade.

Eden ne prit pas la mouche. Au contraire, il semblait amusé. Le fait de mettre Réhann sur les nerfs lui procurait vraisemblablement

beaucoup de plaisir.

Nous le suivîmes dans les allées du camp et j'en profitai pour observer ce qu'ils en avaient fait. Un bidon rempli d'eau claire était posé devant chaque tente et je me demandais si c'était l'unique eau potable qu'ils avaient. Combien de temps devaient-ils la garder ? Est-ce qu'ils se rationnaient pour survivre ? Et qu'en était-il de la nourriture ? À côté d'eux, Siktis vivait dans l'opulence. Le fait d'avoir accès à la cuisine d'Iris ne devait être qu'un rêve lointain pour les Nomades. J'éprouvai de la tristesse pour eux, et un peu de curiosité sur le choix de ne pas rejoindre les territoires qui pouvaient leur offrir une protection, en plus d'une meilleure vie. Je me promis de me renseigner sur le sujet, il devait forcément y avoir une bonne raison à tout cela.

La tente d'Eden, plutôt petite, était constituée d'une toile rouge sang accrochée sur des piliers de bois qui tremblaient au moindre coup de vent. J'eus peur un instant de la voir s'écrouler sous mes yeux. Juste derrière, il y avait assez d'espace pour que nous montions notre propre tente. Pourtant, Réhann n'avait pas l'air satisfait.

— Que se passe-t-il ? lui demandai-je, à voix basse.

— C'est un très mauvais emplacement si nous devons fuir.

Je soupirai. Telle serait donc ma vie maintenant ? À réfléchir à chacun de mes pas, à ce que je devais manger, aux paroles que je devais prononcer ?

— Je suis désolé que ça t'agace, me dit Réhann, mais il faut bien que l'un de nous deux y pense.

Sous-titré : je le fais, car de ton côté tu es inutile.

Réhann grogna.

— Je ne sais pas ce que j'ai pu te dire qui t'a encore énervée, mais ce n'était pas voulu. Essaie d'être un peu moins susceptible, s'il te plaît. Nous avons déjà tout un camp avec qui nous devons marcher sur des œufs. Ça serait bien qu'entre nous, nous puissions nous sentir libres d'exprimer nos pensées.

Évidemment, il avait toujours le bon mot. Est-ce que ça m'agaçait aussi ? Bien entendu.

Je laissai Luidg et Réhann se débrouiller avec la tente pendant que je me posais dans le sable. Je transpirais comme un phoque, je n'osais imaginer la tête que je devais avoir, et me pris un instant à être rassurée que Varyn ne soit pas là pour voir ça ; mon cerveau ne tournait vraiment pas rond.

Chapitre 23

La nuit était tombée et personne n'était venu nous voir. Eden restait à nos côtés sans rien dire, posant parfois une question qui demeurerait sans réponse, car Réhann refusait de lui accorder son attention, et Luidg préférait sculpter des lettres dans des morceaux de bois trouvés non loin de notre installation. De mon côté, j'étais bien incapable de comprendre de quoi il parlait les trois quarts du temps.

Nous finîmes par décider d'aller nous coucher pour être en forme le lendemain, jour de notre rencontre officielle avec Torah. Nous ne pensions pas nous faire tirer du sommeil dès l'aube, par une tonne d'eau tiède envoyée violemment sur nos corps endormis. Chaleur ou non, c'était très désagréable.

Réhann hurla des insultes à s'en décrocher la mâchoire alors qu'Eden le regardait, amusé. Il avait dans sa main l'objet du crime, un bidon totalement vide. À côté de lui se trouvait Torah.

— Séchez-vous, c'est l'heure, dit celui-ci.

Puis il sortit sans dire un mot.

Je jetai un œil à Luidg, il était debout en dehors de la tente, avec un foutu sourire collé au visage.

— Pourquoi es-tu sec ? lui demandai-je, la mâchoire serrée.

— Ils m'ont réveillé avant, pour que je ne sois pas éclaboussé.

— Et tu n'as pas cru bon de nous prévenir ? s'enquit Réhann, plus surpris qu'autre chose.

Luidg ricana.

— Chaque jour est peut-être le dernier, je profite de chaque moment divertissant.

— Quel sale petit...

— Préparons-nous, me coupa Réhann. Je ne pense pas que faire attendre Torah soit une bonne chose.

Tout de suite, je n'en avais rien à faire de Torah. Je voulais prendre le bidon vide et le balancer dans la tête d'Eden qui restait là comme un idiot avec son sourire d'ange et ses cheveux décoiffés.

— Plus tard, me promit Réhann, qui avait dû sentir mon désir de vengeance.

Légèrement satisfaite, je me levai et attrapai la serviette que Luidg me tendait.

— Vous êtes très belle au saut du lit, Dame Isiara.

— Ta gueule.

C'était la chose la plus polie que j'avais en magasin. Le comble, c'était qu'il était de nouveau mort de rire.

— Dépêche-toi, Réhann, avant que je prenne le bâton de ton Garde pour le lui mettre dans le...

— On y va !

Les rires redoublèrent. Même Eden ricanait silencieusement.

Torah nous attendait au beau milieu du désert. Ici, il n'y avait pas de salle d'entraînement ni même d'immense tente pouvant faire l'affaire. Le mieux restait encore d'utiliser l'espace qui nous entourait.

— J'ai besoin de savoir où vous en êtes dans votre formation.

Réhann lui fit part de son empathie et de sa capacité à se dédoubler. Deux dons qu'il contrôlait déjà. Torah se tourna ensuite vers moi.

— J'ai un don en rapport avec la lumière, mais je ne le maîtrise pas totalement.

De mon point de vue, j'en étais même très loin. De plus, ces derniers jours, je n'avais pas pris une seule minute pour m'en servir. J'oubliais parfois que je n'étais plus simplement une humaine.

— Et il y a autre chose, déclara Réhann.

Surprise, je fronçai les sourcils.

— Tu n'as pas activé de nexen, me rappela-t-il.

Ah oui. Ça aussi, j'avais tendance à l'oublier.

Luidg qui ne devait pas être au courant écarquilla les yeux. Torah, lui, ne manifesta aucune émotion particulière, tout comme Eden.

— Ce n'est pas quelque chose de lié à ta nature de dioscure.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation. Ce qui me faisait me demander jusqu'où allaient les connaissances de Torah.

— Et en tant que dioscures ? reprit-il. Vous en êtes où ?

Réhann lui expliqua notre première connexion pendant l'attaque des Alfernîs sur Al Siktis. Il avait fallu que nous nous touchions pour que quelque chose cède en nous.

— La distance et le temps ont dû mettre votre lien en veille. Son activation soudaine et tardive aurait pu dérapé.

Son ton était presque réprobateur alors que ce n'était pas comme si nous l'avions voulu.

— Faites-moi une démonstration.

Je regardai Réhann pour voir ce qu'il en pensait. Il était évident que nous serions obligés de réitérer l'expérience un jour et, maintenant que nous avions demandé l'aide des Nomades, il aurait été stupide de partir en courant à cause de la peur. Nous nous éloignâmes de deux mètres, par sécurité, et Luidg se positionna devant tous les autres, prêt à utiliser son bouclier au cas où les choses tourneraient mal. C'était tout de même rassurant de le savoir ici, mais hors de question que je le lui avoue.

Je regardai Eden et Torah qui nous fixaient et me sentis gênée ; j'avais l'impression d'être un animal de foire.

— Je n'aime pas ça.

Le dire à voix haute ne servait à rien, car Réhann devait déjà être au courant.

— Moi non plus.

Nous n'avions jamais reparlé de ce qu'il s'était passé la dernière fois ni de ce que nous avions ressenti. C'était personnel, intime, on pourrait même aller jusqu'à dire que c'était légèrement gênant. Et pourtant, nous avions partagé ça ensemble et maintenant qu'on était là, prêts à recommencer, je regrettais qu'on n'ait pas pu en discuter. Je me rappelais avoir été connectée à Réhann, j'avais presque l'impression que nos pensées, nos envies et nos émotions étaient les mêmes, que nous ne formions plus qu'une seule et même personne. Et puis, le pouvoir que nous avions aspiré, ce pouvoir que je voulais garder pour moi et qui m'empêchait de réfléchir clairement, allait-il encore nous faire le même effet ? Pourrais-je y perdre la raison ? J'avais peur de ce qui allait se passer cette fois, de ce qui pourrait arriver dans le futur, de ce que nous pourrions devenir tous les deux. Serions-nous des atouts ou bien des monstres, comme tout le monde semblait s'y attendre ?

Je jetai un coup d'œil à Réhann, il me tira la langue. Je souris sans m'y attendre.

— Tu n'es qu'un gamin.

— Si j'en suis un, tu en es une aussi, rétorqua-t-il, joueur. Je te rappelle que nous sommes nés en même temps.

Comme des jumeaux, à la différence que nous n'avions pas les mêmes parents et que nous ne nous ressemblions pas du tout. Il était un grand gaillard blond à l'allure remarquable et à la musculature travaillée, ses yeux émeraude étaient le plus souvent hantés par ses inquiétudes. Je n'étais qu'une femme de taille moyenne qui adorait la science-fiction et avait une passion pour les muffins.

Sans hésiter, Réhann prit ma main et m'envoya un léger sourire. L'intensité de son regard me désarçonna, j'avais soudain l'impression d'être l'une des personnes les plus importantes au monde.

— Ne me fixe pas comme ça.

— Comment ?

— Comme la huitième merveille du monde.

Il éclata de rire.

— Ce n'est vraiment pas la modestie qui t'étouffe, s'amusa-t-il.

Je tentai de retirer sa main, mais il serra plus fort sans pour autant s'arrêter de ricaner. Puis je captai tout ce qu'il ressentait et mon cœur se réchauffa. Réhann avait enfin l'impression d'être utile à quelqu'un. Depuis mon arrivée, il se sentait mieux, complet. L'activation de notre lien lui avait presque confirmé que j'étais ce qui lui avait manqué, que c'était moi qu'il attendait depuis toujours. Ses émotions étaient fortes

et me désarçonnèrent. Était-ce ce qu'il vivait constamment grâce à son don ? La chaleur entre nos mains s'intensifia, nos regards refusaient de se lâcher. Le lien violet qui nous connectait l'un à l'autre étincelait. Puis, tout autour de nous, le pouvoir apparut. Je jetai un œil à Torah, Eden et Luidg, ils étaient chacun reliés à des racines lumineuses bleutées qui disparaissaient loin dans le sol.

— La quintessence, murmura Réhann.

C'était une évidence et pourtant, jusqu'à cet instant, je n'étais pas parvenue à l'admettre. Ce pouvoir dont tout le monde me parlait, qui faisait vivre Hirendia et qui offrait ces dons à chacun de ses habitants, nous pouvions le voir. Nous pouvions l'observer se mouvoir comme le sang dans nos veines et battre comme notre cœur le faisait.

— Maintenant, intervint Torah, déplacez la quintessence.

Il ne semblait pas surpris par ce que nous pouvions faire, du moins bien moins que nous l'étions après sa demande.

— Il veut qu'on fasse quoi ?

Est-ce que c'était possible ? Était-ce ce qui s'était passé l'autre fois ? Et si nous y arrivions, ne risquait-on pas de faire des dégâts ? Si Eden ou Luidg perdait sa quintessence, est-ce qu'il serait privé de ses pouvoirs pour toujours ? Trop de questions tournaient dans mon esprit, je n'aimais pas l'idée de tester cela sans avoir de garanties, je ne pouvais pas.

— Allez-y, insista Torah.

— Nous n'avons pas le choix, souffla Réhann

J'inspirai profondément et acquiesçai.

Je fermai les yeux, tentant de retrouver ce fourmillement familier que j'avais ressenti la dernière fois. Je me concentrai tantôt sur Réhann, tantôt sur le pouvoir qui pulsait tout autour de nous. Quand enfin je compris que cela fonctionnait, je souris tout en attisant cette sensation. Je me sentis revigorée, mais surtout puissante. J'essayai d'attirer jusqu'à moi encore plus de pouvoir et, comme s'il m'avait entendue, celui-ci nous rejoignit. J'avais oublié ce que nous devions faire à la base, j'en oubliais presque pourquoi nous étions ici. Plus rien n'avait vraiment d'importance. Bien vite, ce que nous avions ne fut plus suffisant. Ouvrant les paupières, je cherchai des yeux de la quintessence. Il n'y avait plus rien à trois mètres de nous, nous avions déjà tout absorbé. Nous n'avions qu'une seule solution, chercher plus loin. Je lançai mon esprit à la recherche de ce que je voulais, me concentrant du mieux que je le pouvais, mais je sentis mes forces défaillir. Envahie par un désespoir et une rage incompréhensibles, je hurlai et perdis le contrôle du peu de quintessence que nous avions. Un instant après, je m'évanouissais.

Je me réveillai sous notre tente, la tête posée sur un oreiller et le

corps recouvert d'un drap. J'avais un sacré mal de crâne. Il me fallut quelques minutes avant de me remémorer les événements précédents et seulement quelques secondes pour décider que je resterais couchée dans ce lit pour toujours.

— Est-ce que tout va bien ? demanda la voix de Luidg

Je me retournai vers lui, il était à l'entrée de la tente, sûrement en train de veiller à ma sécurité. Un comble, quand on y réfléchissait.

— Je ne vais plus pouvoir me regarder dans le miroir, répondis-je en me mettant le visage dans mes mains.

— Ça ne sera pas très pratique pour te coiffer.

Je portai instinctivement mes doigts à mes cheveux, et j'y sentis un tas de nœuds.

— À quel point la situation est-elle catastrophique ? demandai-je.

— Selon Torah, votre contrôle ressemble à celui d'un bébé à qui on aurait donné de la quintessence au petit-déj. Je ne sais pas réellement ce que ça veut dire, mais je pense qu'il y a encore du boulot.

Je soupirai.

— Est-ce que Réhann s'est évanoui aussi ?

— Non.

J'en étais presque vexée.

— Et qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Tu vas retourner t'entraîner, dit Luidg, amusé. Avec un peu de chance, vous ne détruirez pas tout le désert.

— Ce n'est pas drôle !

— Il vaut mieux en rire qu'en pleurer.

Ça, je n'en étais pas si sûre.

Les entraînements avec Torah s'enchaînèrent. Il nous expliqua qu'ayant été privée de quintessence la quasi-totalité de ma vie, ma réaction envers elle était aujourd'hui exacerbée ; comme une drogue, j'en demandais toujours plus. Réhann, de par son don, ressentait toutes mes émotions et se sentait envahi de la même flamme. Je devais calmer mon ardeur pour résoudre ce problème, et Réhann devait tenter de réduire l'impact que j'avais sur lui et sur ses décisions. Pour cela, Torah nous ordonna de nous toucher sans cesse, et de nous lâcher dès que nous sentions venir les prémices de la moindre émotion négative ou euphorique.

En parallèle, le précepteur m'aida à contrôler mon don. Contrairement à Rosalia, ou même à Varyn, il m'incita à compartimenter. Puis il me força à illuminer uniquement mon doigt et cela pendant des jours, jusqu'à ce que ça devienne un automatisme et que j'aie seulement besoin d'y penser pour y arriver. Ensuite, j'y ajoutai mon bras, et petit à petit je finis par contrôler mon don dans sa totalité.

Les Nomades semblaient nous accepter peu à peu. Quand nous ne nous entraînions pas, nous passions dans le camp pour proposer notre aide. Même si la plupart restaient méfiants, certains étaient dorénavant plus ouverts et nous disaient bonjour alors que d'autres nous offraient des fruits en cachette.

Eden ne nous lâchait pas d'une semelle, comme convenu. Il n'était pas encore au lit quand j'allais me coucher et était déjà debout quand je me réveillais ; je me demandais s'il dormait de temps en temps.

Nous suivions donc une routine, jusqu'au jour où Torah décida de passer à l'étape supérieure.

— Il est temps de commencer les tests.

Il était venu accompagné d'un homme grand et fin aux cheveux châtons, qui devaient approcher la quarantaine, et d'une jeune femme blonde qui arborait un sourire étincelant.

— Quels tests ? demanda Réhann, confus.

— Déplacer la quintessence d'un homme à un autre, répondit Torah. Ces personnes sont volontaires. Nous avons besoin de savoir si vous avez cette capacité, cela pourrait tout changer.

— Il a raison, dit Luidg. Ça serait un atout majeur dans la lutte.

— Si les tests sont positifs et qu'il ne se passe rien de dérangement, nous pourrions augmenter le nombre de personnes, déclara Torah. Il faut expérimenter vos limites.

Les deux volontaires avaient des pouvoirs très simples : l'homme pouvait léviter à quelques centimètres du sol et la jeune femme pouvait transformer la couleur de ses yeux, de ses cheveux ou bien la longueur de son nez à sa convenance, mais qu'une de ces choses à la fois et sans jamais dépasser les frontières de son visage.

C'est avec anxiété que nous nous mîmes au travail.

Les racines lumineuses qui reliaient les volontaires au sol brillaient bien plus faiblement que celles de Torah. Réhann et moi nous concentrâmes sur l'homme et fixâmes sa quintessence dans l'optique de la modifier. Comme une seule et même personne, nous commençâmes à ressentir les fourmillements familiers qui précédaient la prise de contrôle. Malgré moi, pendant un bref instant, je voulus tirer le pouvoir à nous, mais Réhann me rappela à l'ordre. Ce n'était pas le but de cet exercice, je devais prendre le dessus.

J'inspirai profondément, essayant de repousser le sentiment de frustration qui m'envahissait, pour me reconcentrer sur la quintessence du volontaire. Tout doucement, sans pensée brusque, nous l'imaginâmes retourner dans le sol, suivre une racine pour remonter lentement vers la jeune femme aux cheveux blonds. Réhann fit un geste à Torah et celui-ci lui demanda d'utiliser son talent. L'intéressée ferma son poing fermement et, dans un froncement de sourcils, transforma son visage. Sa chevelure était verte dorénavant,

tout comme ses yeux. Sa bouche était devenue plus pulpeuse et son nez plus fin, elle avait même fait apparaître des taches de rousseur sur ses joues.

— Très bien ! se réjouit Torah, satisfait. À vous, Luis.

L'homme se concentra à son tour regardant ses pieds, cherchant désespérément à s'élever, mais ceux-là restèrent tranquillement au sol.

— Bien, essayez d'inverser le processus maintenant, nous demanda Torah.

Nous répétâmes la même technique dans le sens inverse, mais cette fois, nous ne devions pas déplacer toute la quintessence, nous devions laisser sa part à la volontaire, dans le cas contraire elle se retrouverait sans pouvoir, ce qui n'était pas le but escompté.

C'était plus difficile que nous l'aurions souhaité, nous avions du mal à jauger notre force, un coup tout venait, celui d'après nous n'embarquions qu'un filet de pouvoir. Nos nerfs commençaient à être à vif et la fatigue à nous tomber dessus. Si ça continuait, nous n'allions arriver à rien. Sans le vouloir, nous lâchâmes les armes, l'épuisement avait eu raison de nous. Contre toute attente, la quintessence reprit immédiatement sa place initiale, et Luis, se mit à léviter, un léger sourire sur ses lèvres.

— Apparemment, nous n'avons pas besoin de nous inquiéter de remettre les choses en ordre en douceur, expliqua Réhann. La quintessence le fait d'elle-même.

— Ça veut aussi dire que vous ne pouvez la déplacer que pendant un temps imparti, nota Torah. Nous avons appris bien plus d'informations en une heure que depuis votre arrivée.

— Mais nous ne savons toujours pas qui sont nos ennemis, lançai-je, anxieuse.

Il ne répondit rien. Un silence qui en disait long.

— Vous savez quelque chose, intervint Réhann.

Torah nous regarda de son œil vif.

— C'est bien possible.

Je vis les traits de Réhann se tendre de rage. Cela faisait des mois qu'il était à la recherche de réponses, et elles étaient là depuis quelques jours sans que nous n'en sachions rien.

— Pourquoi ne pas nous avoir dit tout ce que vous saviez tout de suite ? demandai-je à Torah.

Celui-ci fit signe aux volontaires de nous laisser et ils ne se firent pas prier. La tension qui émanait de nous devait être visible à des kilomètres à la ronde.

Ce fut seulement une fois qu'ils furent hors de notre vue que Torah daigna me répondre.

— Nous devons avoir confiance en vous, et la confiance est une chose qui prend du temps à se construire.

Les mots qu'il avait employés eurent du sens pour Réhann, assez pour que je puisse voir ses épaules se détendre un peu.

— Est-ce le cas maintenant ? lança-t-il.

Torah hocha la tête.

— Jour après jour, je vous observe vous entraîner et donner le meilleur de vous-même. Vous apprenez vite et vous écoutez beaucoup. Même si cela ne m'enseigne pas tout ce que j'aurais besoin de savoir sur vous, ça me prouve tout de même que vous ferez tout ce qui est possible pour éloigner le mal qui nous guette tous. Un mal qui a déjà régné il y a de ça bien des années, et qui a été oublié ou incorporé dans des légendes auxquelles plus personne ne prête attention aujourd'hui.

Je fronçai les sourcils. Je n'étais pas la seule.

— Quelles légendes ? demanda Réhann.

— Celle d'une fin et d'un renouveau. Le terme de l'ère des Éternels et le début d'Hirendia telle que nous la connaissons.

En une fraction de seconde, je tentai de me remémorer ce que j'avais entendu sur les Éternels, ce que Réhann m'en avait expliqué le jour de mon arrivée sur Al Siktis. Je n'arrivais pas à faire le rapprochement avec tout ce qu'il se passait aujourd'hui.

— À l'époque, reprit Torah, les Éternels ne s'entendaient pas. Il y avait d'un côté Tysan et Avina et de l'autre Daerec. Si les premiers vagabondaient un peu partout sur nos terres, le second s'était retranché dans une forteresse. Une forteresse en forme de cube.

Mes yeux s'écaraillèrent en me rappelant l'emblème qui était cousu sur les tenues de ceux qui étaient venus m'arracher à ma vie sur la Terre. Ceux qui avaient attaqué Al Siktis et bien d'autres endroits auparavant.

— Mais Erakiem n'existe pas, protesta Réhann en secouant la tête. Cet endroit n'est sur aucune carte. Depuis le temps, nous nous en serions rendu compte s'il y avait une forteresse quelque part.

— Sauf si ce lieu est sur une île. Une île lointaine, inaccessible au Myornis, et entourée par une mer déchaînée.

— Mais les Éternels ont disparu, dis-je.

— Peut-être bien, m'accorda Torah. Mais cela n'a peut-être pas empêché quelqu'un de reprendre le flambeau de Daerec.

J'avais du mal à le croire. Une ancienne armée d'un dieu reprenait du service des centaines et des centaines d'années après avoir déjà installé le chaos. Une seule fois n'avait-elle pas suffi ?

— Donc une personne a formé une armée et créé des Alfernis tranquillement cachés sur cette île ? s'étonna Réhann. Comment diable il ou elle a-t-il pu la trouver en premier lieu ?

Torah haussa les épaules.

— Je n'ai pas toutes les réponses.

— J'aimerais bien savoir comment vous avez eu celle-ci, lançai-je, suspicieuse.

Sa bouche resta fermée. Encore un secret bien gardé par les Nomades.

Je lançai un regard à Réhann, je pouvais voir dans ses yeux qu'un millier de pensées se bouscullaient aux portes de son esprit. Il venait d'avoir une réponse à l'une de ses questions, mais celle-ci en amenait beaucoup d'autres.

Nous retournâmes à notre tente sans un mot. Nous étions chacun trop absorbés par nos réflexions. De mon côté, j'avais beau retourner la situation dans tous les sens, je ne parvenais pas à y trouver une logique.

— J'ai l'impression que quelque chose m'échappe, dis-je à Réhann
Il haussa un sourcil pour m'inviter à continuer.

— Quand cet homme au masque est parti d'Al Siktis après que nous ayons donné notre petit spectacle, il souriait.

— Tu as du mal voir, me dit Réhann, sans même me regarder.

— Je t'assure que non. Et quand bien même... Tout cela ne me paraît pas logique. Si vraiment Erakiem cherchait à me tuer, pourquoi ne pas l'avoir fait dans la boulangerie ?

Cette fois, j'avais toute son attention.

— Dans la boulangerie ?

Savait-il au moins ce que c'était ?

— Quand j'étais encore sur la Terre, avant même de savoir qu'Hirendia existait, je suis allée à la boulangerie en bas de chez moi et l'un des soldats d'Erakiem était là, lui expliquai-je. Pourquoi ne m'a-t-il pas tuée à ce moment-là ?

— Est-ce qu'il y avait du monde autour de vous ? s'enquit-il.

— Personne.

Le fait de raconter tout cela à haute voix le rendait d'autant plus invraisemblable.

— Et si ce n'est pas ma mort qu'ils voulaient ?

— Quoi donc, dans ce cas ? s'inquiéta Réhann.

— Si tout cela était une façon de me faire revenir et de nous réunir tous les deux ? Si les dioscures n'étaient pas ce que nos ennemis cherchaient à détruire, mais au contraire ce dont ils avaient besoin pour devenir plus forts ?

— Tu vas un peu loin, déclara-t-il.

— Alors, explique-moi pourquoi ils ont réagi ainsi.

Réhann soupira.

— Je ne sais pas. C'est vrai que tout cela manque de logique...

Tout ça était incompréhensible. Les soldats d'Erakiem n'en avaient pas après Réhann, c'était moi qu'ils étaient venus chercher, et encore

moi qu'ils avaient quémandée à Al Siktis, jamais lui. Pourquoi donc les intéressais-je autant ?

— Et puis, pourquoi n'ai-je pas activé de nexen ? finis-je par demander à Réhann.

Son regard désappointé fut la seule réponse qu'il daigna m'offrir.

Je soupirai, puis fermai les yeux même si je savais très bien que je n'arriverais pas à dormir. J'étais tellement perturbée par tout ce qui se déroulait que je n'étais pas certaine de pouvoir réellement récupérer du sommeil avant bien longtemps. J'étais toujours sans nouvelles de mon père, ma mère n'était pas là et Varyn non plus. Chaque jour qui passait amenait son nouveau lot d'interrogations. Et même si les entraînements allaient bon train, personne n'avait encore accepté de nous renseigner sur les dioscures. J'étais bien décidée à ce que cela change.

Chapitre 24

Le lendemain, Luis et la deuxième volontaire étaient déjà là quand nous arrivâmes dans notre zone d'entraînement. Derrière Torah se trouvait une troisième personne, une femme brune, d'âge mûr, les cheveux coupés à la garçonne. Elle attendait patiemment. Bien entendu, Luidg et Eden étaient eux aussi au rendez-vous. Ce dernier tenait une montre à la main. C'était bien la première fois que j'en voyais une sur Hirendia.

— Aujourd'hui, vous allez essayer de déplacer la quintessence de Rubis et Azel vers Luis, déclara Torah en levant sa canne. D'abord l'une, puis l'autre. Nous constaterons ainsi la différence sur la force de sa capacité.

Nous acquiesçâmes sans un mot puis nous nous prîmes la main. Nous nous concentrâmes, les yeux plissés, la respiration profonde. J'avais remarqué que si nous canalisions notre énergie pour déplacer la quintessence vers les autres et non vers nous, le sentiment d'ivresse était beaucoup moins intense. En premier lieu, nous vidâmes Azel de son pouvoir, la jeune femme ne pouvait dorénavant plus faire de transformation physique. Luis lévita, deux fois plus haut que la veille. Avec un sourire, il avança de deux pas dans les airs. Nous essayâmes de ne pas perdre le fil, une partie de nos cerveaux gardait la quintessence de Luis à sa place alors que l'autre se mit à se concentrer sur Azel. La femme ne montrait aucune peur, elle restait sagement debout, attendant que nous fassions ce que nous avions à faire. Nous aspirâmes le pouvoir en dehors de son corps pour l'envoyer vers Luis. Les pieds de celui-ci s'élevèrent plus haut, il était dorénavant à un mètre au-dessus du sol. Le but était de continuer à tenir ainsi. Selon Torah, notre don était comme un muscle : plus nous nous entraînerions, plus nous pourrions l'utiliser facilement à sa plus haute capacité.

— Onze minutes, nous révéla Eden quand nous perdîmes le contrôle.

Nous avions tous les deux du mal à respirer, j'avais l'impression d'avoir couru plusieurs kilomètres sans même avoir bougé d'un pouce.

— C'est un bon début, nous encouragea Torah. Nous verrons si vous pouvez vous améliorer en endurance, mais aussi combien de quintessence vous pouvez déplacer en même temps.

Nous hochâmes la tête.

— Arrêtons l'entraînement pour aujourd'hui, dit-il ensuite. Nous reprendrons demain.

Torah commença à partir, mais je courus vers lui pour le rattraper. C'est avec surprise qu'il resserra sa poigne sur sa canne.

— Est-ce que je peux vous parler ?

Il fronça imperceptiblement ses sourcils avant d'accepter. Je lançai un dernier regard à Réhann, puis m'éloignai avec Torah.

— As-tu des questions sur ton pouvoir ? s'enquit celui-ci.

— J'ai tout un tas de questions, mais mon pouvoir en particulier n'est pas ce qui me tracasse le plus.

Il hocha la tête.

— Allons boire un verre, nous serons plus tranquilles pour discuter.

Je le suivis tout en me demandant où il m'emmenait. Il n'y avait pas de bar dans le camp des Nomades, et me retrouver avec lui sous sa tente serait tout de même assez gênant. Bien heureusement, il m'invita à m'installer sur l'une des deux chaises qui se trouvaient devant l'entrée de celle-ci. Il disparut une minute puis revint avec deux verres d'eau fraîche. Je le remerciai quand il m'en tendit un et le gardai en main. Dans quelques secondes, l'eau serait déjà tiède.

— Que veux-tu savoir ?

Je jetai un coup d'œil à Torah, il s'était assis à son tour, sa canne posée contre sa jambe.

— Vous n'avez pas l'air d'avoir besoin de cette canne pour marcher.

À chaque fois, il avançait d'un pas vif, la traînant derrière lui comme un boulet à sa cheville.

— C'est vrai, se contenta-t-il de dire.

— C'est votre nexen ?

Il acquiesça.

— Plus les années passent, plus les gens finiront par en douter, néanmoins. Il est clair qu'à vingt ans, c'était presque une évidence. J'étais dans la fleur de l'âge, je courais partout, dès que je le pouvais. Aujourd'hui, les choses sont différentes.

— Vous pouvez toujours courir, lui fis-je remarquer en souriant.

— Oui, mais pour aller où ?

Bonne question.

— Vous n'avez pas le droit de voyager sur les autres territoires ?

— Si. Mais nous n'y sommes pas forcément bien accueillis.

— Pourquoi ?

Il sourit.

— Ça se voit que tu ne viens pas d'ici, Isiara. Ton innocence est rafraîchissante.

— J'ai juste du mal à tout saisir. Vous vivez dans le désert, sans rien demander à personne alors pourquoi vous cherche-t-on des problèmes ?

— Pour certains, nous ne sommes pas légitimes, m'expliqua Torah. Nous déclarons le désert de Réa comme notre habitation, mais en

réalité, pour tout le monde, ce n'est aucunement le cas. Notre appartenance à cet endroit a été oubliée depuis longtemps et nous sommes les seuls à nous en rappeler.

— Comment ? tentai-je de comprendre.

— Le souvenir.

Mon regard devait être sans équivoque, car il poursuivit.

— Certaines personnes détiennent le pouvoir de lire dans les souvenirs. Ces souvenirs, ils les gardent en eux, les collectent et peuvent les redistribuer. C'est ainsi qu'à travers les années, une information ensevelie par les Gardiens peut encore être existante et chérie par d'autres.

Même si les Nomades passaient pour de vrais je-sais-tout, ils n'avaient pas l'air de savoir que ma propre mère faisait partie de ces collecteurs de souvenirs.

— Vous en avez un sur le camp ? dis-je.

Il hocha la tête.

— Dans cette famille, ce pouvoir est transmis depuis des générations. À chaque fois, le détenteur transfère ses souvenirs à son enfant, puis à tout notre camp. Nous n'avons pas le temps d'oublier.

— Ne serait-ce pas plus facile ?

— N'aurait-il pas été plus facile de rentrer chez toi ? me répondit-il.

— Je n'ai toujours pas supprimé cette possibilité de mon esprit.

Torah sourit. Il ne pensait pas que je pouvais être si égoïste et il avait raison.

— C'est donc grâce à ça que vous avez toutes ces infos sur Erakiem, compris-je.

Il hocha la tête.

— Est-ce que ce collecteur de souvenir sait quelque chose sur les dioscures ? Est-ce qu'il peut nous montrer ?

— Non.

Je fronçai les sourcils.

— Non, il ne sait pas, ou non, il ne peut pas ?

— Il ne voudra pas, se contenta-t-il de dire.

C'était bien ma veine.

— Et pourquoi donc ?

Il ne répondit rien.

— Vous n'allez pas m'aider, dis-je, agacée.

— Je vous aide déjà en vous entraînant.

— Mais vous ne souhaitez pas nous dire la vérité. Vous refusez de nous révéler qui nous sommes vraiment, les risques qu'il y a à l'être, ni la raison pour laquelle les Gardiens ne veulent pas de nous.

— Est-ce réellement important ? finit-il par me demander.

Je me levai, lui tendant le verre auquel je n'avais pas touché.

— S'il est important pour vous de rester ici sur des terres qui ne

sont, aux yeux du monde, plus à vous depuis des lustres, pourquoi ne le serait-il pas pour moi de savoir qui je suis ?

Je partis sans un regard en arrière. Cette conversation n'avait servi à rien. Les Nomades nous utilisaient, tout simplement. Ils voulaient notre force, notre protection, mais ne désiraient pas vraiment nous aider. Ils faisaient tout cela par égoïsme uniquement. Comment avais-je pu croire le contraire ?

J'arrivai à notre tente, sur les nerfs, prête à en découdre avec la moindre personne qui viendrait me chercher des noises quand la cloche se mit à sonner. Soudain, le temps sembla s'arrêter, tout le monde leva la tête en quête des Alfernîs, même si nous savions qu'ils étaient ailleurs en train de faire régner la peur.

— C'est Drakkir, déclara Luidg.

Réhann acquiesça avant de mettre son visage dans ses mains.

— Je ne peux pas rester là sans rien faire.

— Vous n'avez pas le choix, répondit Eden. Les Gardiens sont à la limite du désert de Réa. Ça fait des jours qu'ils se relaient et nous font signe pour qu'on les laisse s'approcher.

Malgré la situation, Réhann arriva à paraître surpris.

— Comment faites-vous pour les tenir à distance ?

— On a tous nos atouts, Indiir.

— Ils ne vont pas apprécier, ajouta Luidg.

— Ce n'est pas notre problème. Vous nous avez offert votre protection, et nous avons fait de même. Malheureusement, cette protection s'arrête si vous sortez de ce territoire.

Les cloches continuaient de sonner sans discontinuer. Je sentais que Réhann était à la limite d'exploser.

— Allons-y.

J'étais prête à parier qu'il pensait avoir mal entendu.

— On y va, insistai-je. Tu l'as dit toi-même, nous devons prendre nos propres décisions et choisir notre destin. Si un Gardien se tient entre nous et celui-ci, on fait en sorte de le sortir du chemin. On va là-bas, on fait notre maximum pour aider, et on revient.

— C'est totalement déraisonnable ! s'écria Eden.

— Toi, Nomade, on ne t'a pas sonné ! intervint Luidg.

Réhann prit ma main et me tira dans les allées du camp. Derrière nous, Luidg et Eden nous suivaient en courant. Je sentais les émotions de Réhann. Ce besoin d'aider, son impression d'inutilité à cet instant même et le désir de faire quelque chose quitte à y laisser sa peau, mais soudain, il ralentit.

— Quoi ?

— Ce n'est pas ta décision, c'est seulement la mienne, me dit-il. Tu me suis, car je t'y oblige.

— Ne dis pas n'importe quoi.

Il me lâcha la main.

— Je ne peux pas risquer ta vie.

— Pendant que tu fais ta crise existentielle, des gens meurent, Réhann ! Je ne te tiens plus la main, nous ne sommes plus connectés et je veux y aller, tu entends ? Nous devons y aller !

Il parut enfin réaliser la situation, il comprit que tout cela n'était pas que de son fait. On m'avait mis dans la tête que je pouvais aider ce monde et j'avais du mal à penser à autre chose. Je m'étais faite à l'idée de ne pas seulement être Isiara, la petite ingénieure système habitant dans un appartement au-dessus d'une boulangerie. Je voulais être Isiara, la dioscure de l'Indiir de Siktis, celle qui pouvait secourir un peuple, celle qui pouvait sauver la sœur de Varyn, le père de Joah, et tous ceux qui en auraient besoin. Je désirais être spéciale. J'étais spéciale.

Nous repartîmes sur les chapeaux de roue. Je courais comme jamais je n'avais couru. Tout le sport que je faisais depuis que j'étais sur Hirendia ne servait finalement pas à rien.

Nous finîmes par atteindre les fameuses limites du camp, près d'une rivière où le Myornis nous attendait. Mais tout ça, c'était sans compter sur le Gardien qui nous bloqua le passage.

Réhann s'approcha encore plus de moi et me souffla à l'oreille :

— C'est Thirdal, ton grand-père, Isiara.

Il me disait ça comme si c'était une excellente nouvelle, comme si je pouvais faire quelque chose pour qu'il nous laisse passer sans résistance. Mais grand-père ou non, je ne connaissais pas cet homme.

— Arrêtez-vous ! hurla-t-il.

Le vieil homme aux courts cheveux blancs et à la longue barbe de la même couleur se tenait debout, prêt à en découdre. Ses yeux bleus, dont je n'avais absolument pas hérité, nous fusillaient sur place. Il portait une toge blanche, recouvrant tout jusqu'à ses pieds, et je me demandai un instant s'il se prenait pour Gandalf. Après tout, il y avait de fortes chances qu'il nous dise qu'on ne passerait pas.

— Thirdal, commença Réhann.

— Tais-toi, dioscure !

Tout ça n'augurait rien de bon.

— Nous devons y aller, insista Réhann. Nous sommes les seuls à pouvoir faire quelque chose.

— Encore plus de désastres ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas sur Drakkir en train de vous battre ? demandai-je.

C'était vrai, après tout ! Ils étaient les dirigeants de ce monde, en quelque sorte. Qu'est-ce qu'il faisait là à nous gonfler au lieu d'aller s'occuper du véritable problème qui s'abattait sur Drakkir ?

— Mon don ne pourra aider personne.

— Nous bloquer ici non plus, répondit Réhann.

— Ça, je n'en suis pas si sûr.

Je soupirai, tout cela nous faisait seulement perdre du temps

— Je comprends pourquoi votre propre fille ne vous a pas dit qu'elle était enceinte d'une dioscure.

J'aurais voulu qu'il ait une crise cardiaque, je ne m'y serais pas mieux prise.

— Vos inepties ne me feront pas changer d'avis, grommela-t-il sans croire un instant à mes paroles.

— Regardez les choses en face. Pourquoi pensez-vous que l'amour de sa vie a disparu du jour au lendemain ? Pourquoi n'a-t-elle jamais refait sa vie ? Ne vous rappelez-vous pas une période où vous ne l'avez pas vue pendant quelques mois ? Des mois où elle était trop occupée à cacher mon existence.

— Tu mens.

— Vous n'en êtes pas certain, intervint Réhann.

Son empathie était parfois un don du ciel.

— Vérifiez, lançai-je à Thirdal. Utilisez votre don. Je sais que vous avez le même que Rosalia. Touchez-moi, scannez mon esprit, faites votre truc.

Il sembla hésiter. Je ne savais pas s'il y avait une loi concernant les Gardiens qui les empêchaient d'utiliser leurs dons sur autrui, mais même si c'était le cas, je n'en avais rien à faire. Je voulais qu'il apprenne la vérité, cette vérité que ma mère avait dû cacher pendant des années avec difficulté et tristesse. Je voulais qu'il se rende compte qu'il avait fait souffrir sa fille à cause de ces lois stupides.

— Faites-le ! hurlai-je en le prenant par le poignet.

Le regard brûlant, il posa sa main sur la mienne et un fourmillement apparut dans mon esprit. Jusqu'ici, je n'avais pu voir que les souvenirs des autres, je n'avais encore jamais laissé personne y faire intrusion. Je ne savais pas exactement ce qu'il cherchait ou trouvait ; un instant, je me sentis nauséuse à l'idée qu'il puisse apprendre le moindre détail personnel. Il finit par revenir dans le présent, sa main me lâcha comme si je l'avais brûlée.

— Ma propre fille m'a menti...

Si c'était la seule chose qu'il avait retenue de son saut dans mon esprit, alors il était irrécupérable.

— Elle n'a pas eu le choix, autrement vous m'auriez tuée.

— Et j'aurais eu raison, dit-il d'un ton acerbe, car tu nous trahiras tous.

Le fait qu'il soit la deuxième personne à me le dire commençait à m'inquiéter fortement. Pourquoi disaient-ils tous ça ? Qu'est-ce qu'ils savaient que moi je ne savais pas ?

— Pourquoi ?

Il me regardait comme si j'étais un monstre, une tare, un rebut de l'univers.

— Le problème n'est pas tant que vous êtes des dioscures. Le souci, c'est toi, m'assena-t-il. Tu es corrompue ou bien tu le deviendras, comme les autres avant toi.

Je sentis les larmes me monter aux yeux. Tout ce qu'il disait ne pouvait pas être vrai et pourtant il en semblait si sûr. Je tournai la tête vers Réhann, qui semblait perdu. Lui aussi commençait à douter de moi.

— Tu n'es pas comme nous ! hurla Thirdal. Et tu ne mérites pas de vivre !

Au loin, j'entendis du monde nous rejoindre, sans doute les Nomades qui venaient voir ce qu'il se passait par ici. Cependant, j'étais incapable de regarder autre chose que les yeux de mon propre grand-père qui souhaitait que je disparaisse. Soudain, je me sentis de trop, un intrus dans un monde qui finalement, malgré ce qu'on m'en avait dit, ne m'appartenait pas.

Puis j'entendis un hurlement.

Il aurait dû me faire peur, j'aurais dû avoir envie de partir en courant et pourtant j'étais comme tétanisée par ce qu'on venait de me révéler. Par les émotions si fortes que Thirdal éprouvait à mon égard. Derrière nous, les Nomades criaient, certains s'enfuirent à toutes jambes, d'autres pleuraient, quelques courageux attendaient que les dioscures fassent quelque chose, mais je n'étais pas certaine que cela arrive.

L'Alfernis atterrit sur le sol à seulement un mètre de nous, deux autres bondirent juste derrière lui. En première ligne se trouvait l'homme au masque, deux femmes l'accompagnaient.

Réhann attrapa ma main, je voulus la lâcher, mais il serra sa prise. Cependant, les racines bleutées lumineuses que nous avions l'habitude d'observer n'apparurent pas. Des rouge sang avaient pris leur place. Elles étaient moins nombreuses, la plupart se liaient aux Alfernis, les autres à moi.

— Je ne comprends pas, déclara Réhann.

L'homme au masque eut la décence de ne pas éclater d'un rire maléfique, comme l'aurait voulu n'importe quel film cliché du genre. Il se contenta de me regarder, avec des yeux pénétrants.

Je lâchai la main de Réhann.

— Viens, m'ordonna-t-il.

Même si sur l'instant j'étais fragile et que l'idée que je n'étais pas celle que je pensais se formait peu à peu dans mon esprit, j'étais bien loin d'avoir perdu la raison, et jamais je ne lui aurais obéi s'il m'en avait laissé le choix. Malheureusement, il ne comptait pas le faire.

Les Alfernis tournoyèrent sur eux même, les ailes grandes ouvertes

pour tout balayer sur leur passage. Heureusement, la plupart des Nomades avaient reculé, mais les Alfernis savaient voler, et sauter. Il ne fallut qu'une seconde pour qu'ils se retrouvent à leurs côtés et commencent à donner des coups de griffes.

— Non, murmurai-je.

Je contemplai tout cela, comme tétanisée. Luidg activa son bouclier et protégea le plus de personnes possible. Pendant ce temps, la seconde femme était descendue de sa monture et avait pris Thirdal à part, une dague sous la gorge.

— Es-tu prêt à le sacrifier ?

Je secouai la tête. Que j'apprécie Thirdal ou non, je n'étais prête à sacrifier personne pour sauver ma propre vie, surtout maintenant qu'on m'avait fait comprendre que je n'étais pas quelqu'un de bien. J'entendis Réhann hurler mon prénom alors que j'avançais vers l'ennemi. Je savais que j'aurais dû faire quelque chose, j'aurais dû courir vers lui et lui tendre la main pour que nous puissions tenter de nous défendre. J'aurais au moins dû lui octroyer un dernier regard, mais j'avais trop peur de ce que j'allais y lire.

Peut-être que finalement ma trahison était là, je n'avais pas eu confiance en nous.

L'homme au masque m'attrapa et me tordit le bras vers l'arrière, me forçant à monter sur son Alfernis, juste devant lui. Sentir son corps derrière le mien me donna la nausée. Moins d'une minute après, nous nous envolions, j'attendis que nous soyons haut dans le ciel pour baisser le regard. D'ici, Réhann n'était plus qu'un infime point noir. Un point noir que j'avais abandonné.

Chapitre 25

Nous avions survolé la mer d'abord calme, puis déchaînée, avant de débarquer sur l'île. De tous les endroits où les Alfernîs auraient pu m'emmener, je n'aurais jamais imaginé celui-ci. La clairière de mes rêves, d'habitude si apaisante, me paraissait cette fois-ci glauque et inquiétante. Je cherchai du regard mon tigre ou la femme aux cheveux rouges, mais même s'ils avaient été là, j'aurais été incapable de les apercevoir. Nous survolâmes les lieux en un rien de temps, puis nous sortîmes de la forêt où nous attendait un immense bâtiment en forme de cube semblant être taillé dans de la pierre d'obsidienne. Il était noir et brillant, terrifiant et attirant. La forteresse d'Erakiem.

D'étroites marches serpentaient le long des murs en diagonale et menaient en haut de l'édifice. Sur toutes les faces du bâtiment se trouvaient de grandes ouvertures. Ce fut une fois que notre Alfernîs s'y glissa que j'en compris la raison.

Nous atterrîmes dans une pièce totalement noire, à l'exception de lumières d'un blanc éclatant. Il n'y avait aucun objet, aucun meuble, rien. Juste moi, l'Alfernîs et mon ravisseur.

L'homme au masque me poussa de l'Alfernîs et je tombai à terre en gémissant. Il descendit de sa monture avec grâce et alla jusqu'à la porte qu'il ouvrit d'un air nonchalant. Quelques secondes après, l'animal que je côtoyai dans mes rêves entra. Sauf que cette fois, il ne semblait ni triste ni mélancolique, encore moins amical ou protecteur, bien au contraire. Il possédait une oreille à moitié arrachée et des yeux plus orange que caramel. Un frisson remonta le long de mon dos ; ce n'était pas celui que je connaissais.

— Je te présente Natiria.

L'homme au masque tenta de caresser sa fourrure, mais l'animal fit mine de le mordre. Il recula, méfiant.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Un Atsendi.

Je regardai Natiria tout en me rappelant les mots de mon père : « tu peux faire confiance aux Atsendis ». Je ne savais pas pourquoi, mais mon instinct me poussait à croire qu'il ne parlait pas de celui-ci.

— Sais-tu ce qu'est un Atsendi, Isiara ?

Je fis signe que non. Ce n'était pas faute d'avoir demandé, pourtant.

— Les Atsendis sont les compagnons des Éternels. Ils sont leurs amis, leurs montures, une partie d'eux-mêmes dans un corps de bêtes. Ils sont liés à eux d'une drôle de manière. Par exemple, ils peuvent vivre à travers eux si l'envie leur en prend ou bien s'ils n'ont pas

d'autre choix.

— Mais les Éternels sont morts, déclarai-je.

Il se mit à rire, comme si ce que je disais était d'une stupidité absolue. Même Natiria sembla se moquer de moi.

— Les dieux ne meurent jamais vraiment.

L'homme au masque était un instant avec moi, celui d'après perdu dans ses pensées. Mes yeux ne cessaient de voguer entre lui et l'Atsendi qui me jugeait du regard. Je n'arrivais pas à savoir ce qu'ils attendaient de moi.

— Vous ne voulez pas me tuer. Alors pourquoi suis-je ici ?

Il sembla soudain revenir dans le présent.

— J'ai besoin de toi.

Il s'approcha d'un pas tranquille, un sourire sur ses lèvres.

— Il y a de ça plusieurs années, il a senti ta présence, ta force et ton pouvoir. Malheureusement, tu as bien vite disparu, ne lui laissant pas le temps de faire quoi que ce soit. Les années ont passé, mais il ne t'a jamais oubliée. Il a suffi que quelqu'un parle de toi pour que les choses s'accélérent. Il a eu le temps de se préparer, de se renforcer et de créer les Alfernis. Il a tout organisé, il ne manquait plus que toi.

— Je ne comprends pas, lançai-je en secouant la tête. De qui parle-t-on ?

Je faisais la naïve, mais j'avais bien peur d'avoir déjà deviné. J'espérai juste que je me trompais, que je pensais au pire, mais qu'en vérité nous n'étions pas en train de parler d'un Éternel.

— De Daerec, répondit pourtant l'homme au masque, écrabouillant mes espoirs. Il est venu me chercher dans mes rêves, pour me raconter ses projets, m'expliquer comment il voulait transformer ce monde. Je l'ai écouté. Ce qu'il dit est incroyable et il a besoin de moi pour parvenir à ses fins. Je suis son assistant, son bras droit, celui qui l'aidera à revenir.

Natiria retroussa les babines. Je n'étais pas vraiment certaine qu'elle soit de cet avis.

— Quel est le rapport avec moi ? C'est parce que je suis une dioscure ?

Il se mit à rire de nouveau.

— Tu ne sais même pas qui tu es. Vais-je te l'expliquer ?

Je ne bronchai pas, lui non plus. Natiria, de son côté, avait l'air de s'ennuyer ferme.

— Je vais te faire ce cadeau, décréta finalement l'homme au masque. Ainsi, tu me seras reconnaissante.

Il était bien loin du compte.

— Tu sembles connaître l'histoire des Éternels, celle que l'on nous raconte quand nous sommes enfants, la même que l'on nous rabâche en grandissant, mais il se trouve que cette histoire n'est pas tout à fait

vérité. Au travers de mes rêves, Daerec m'a conté la vérité. Une vérité qui, tu le comprendras assez vite, répondra à tes questions. Voilà donc comment tout cela a commencé.

Il s'arrêta un instant, tentant sûrement d'instaurer une ambiance pleine de suspense. Malheureusement, il arriva juste à me taper encore plus sur les nerfs. Si seulement il ne me faisait pas autant peur, j'aurais peut-être tenté quelque chose contre lui. Mais je n'étais pas stupide, je n'avais aucune chance. Mon pouvoir de lumière ne pourrait m'aider en rien.

— Au départ apparurent deux pouvoirs, finit-il par reprendre, l'un que tu connais, la quintessence et le second, l'omniscience. De ces pouvoirs naquirent trois êtres exceptionnels, Avina et Tysan faits de quintessence, et Daerec, fait d'omniscience. Ces trois personnes sont les Éternels. À quel moment cela devient-il intéressant ? Tu vas vite t'en rendre compte !

Il semblait euphorique, bien trop heureux de partager ces informations avec moi. Pendant qu'il parlait, je cherchais des yeux une échappatoire, mais à part sauter dans le vide ou passer devant Natiria pour accéder à la porte, il n'y avait aucune issue.

— Les Éternels ne s'entendaient pas très bien, Tysan et Avina du moins n'appréciaient guère Daerec, car il était différent. Il ne fonctionnait pas de la même manière qu'eux, n'avait pas les mêmes envies et n'utilisait pas son pouvoir comme ils le faisaient. Un jour pourtant, ils furent d'accord sur une chose, un projet qui les passionnait, les dioscures. Ce qui était intéressant avec cette idée, c'est qu'ils pouvaient tous les trois y mettre du leur et créer des personnes qui leur seraient semblables, des êtres de pouvoir. À cause de la souffrance qu'il avait endurée à faire partie de ce trio, Daerec demanda à former un duo. Les autres acceptèrent. C'est donc ainsi que sont nés les dioscures, avec un être entièrement fait de quintessence et un autre, dit-il en me regardant, entièrement fait d'omniscience.

Mon cœur battait si fort à mes oreilles que c'est à peine si j'arrivais à entendre ses derniers mots et pourtant je les avais compris. J'aurais voulu pouvoir me dire qu'il disait n'importe quoi, mais je savais que l'homme au masque ne mentait pas. Il me disait cette vérité que je cherchais ardemment.

— Même si l'expérience avait été enrichissante, Daerec ne souhaitait pas réitérer. Le problème, c'est que Tysan et Avina, de leur côté, comptaient bien continuer sur leur lancée. C'est pourquoi le jour où ils décidèrent de partager leur quintessence avec tous les habitants d'Hirendia, ils n'en avertirent pas Daerec. Quand il l'apprit, celui-ci le prit comme une trahison. Tout de suite, il tenta de mettre fin à la propagation de la quintessence qui, pour lui, ne devait pas être répartie. Si ce don n'avait pas été octroyé à tout le monde, il devait y

avoir une bonne raison après tout, du moins c'est ce qu'il pensait. Malheureusement, Daerec n'avait aucun contrôle sur la quintessence, comme Avina et Tysan n'en avaient aucun sur l'omniscience. Ne pouvant pas supprimer le problème à la source, il fit disparaître une par une chaque personne qui se liait à la quintessence.

— Il les tua, intervins-je en grimaçant.

L'homme au masque hocha la tête.

— Il le fallait. Mais cela n'arrêta pas les deux autres Éternels... Ils continuaient leur projet tout en se disant que leur ami finirait par se lasser.

Tout ça n'était décidément pas l'histoire que l'on m'avait racontée.

— Ce n'est pas arrivé, m'apprit-il. Au contraire, Daerec, voyant qu'Avina et Tysan n'en avaient rien à faire de son avis, commença à réfléchir à un moyen de les faire réagir. C'est ainsi qu'il décida de faire comme eux et qu'il lia l'omniscience à certaines personnes de la population. Malheureusement, au fur et à mesure de leur guerre puérile, ils commencèrent à créer, sans le vouloir, des êtres dotés des deux pouvoirs et, comme tu peux l'imaginer, cela ne s'est pas bien passé. Personne ne peut survivre avec de la quintessence et de l'omniscience à l'intérieur de lui constamment, c'est pourquoi les gens succombèrent petit à petit.

Natiria lança un regard insistant à l'homme au masque, comme si elle souhaitait qu'il accélère.

— J'ai presque fini, lui dit-il.

J'étais presque certaine qu'elle avait besoin de lui, sinon nul doute qu'elle lui aurait avalé un bras.

— La situation était donc de pire en pire, aucun des Éternels ne calmait ses ardeurs, et personne ne faisait rien pour empêcher ça. Du moins, jusqu'au jour où ils décidèrent tous les trois de régler ça en tête à tête, dans la cité d'Erakiem. Ils se préparèrent chacun de leur côté. Avina et Tysan arrangèrent Hirendia pour qu'elle puisse être autosuffisante si jamais ils disparaissaient ; Daerec, lui, créa les Alfernis qu'il mit à l'abri, n'ayant plus qu'à les faire sortir quand il en aurait l'utilité. Ils se rencontrèrent ensuite, ici même, prêts à mettre fin à cette guerre, mais il y avait une chose à laquelle ils n'avaient pas pensé... Les dioscures.

Je fronçai les sourcils.

— Ils les avaient créés et les avaient lâchés dans la nature après s'être bien amusés avec eux. Les dioscures ont donc continué leur vie, puis ils ont commencé à voir leur entourage disparaître. Ils ont senti un climat de peur s'installer, ont compris que quelque chose n'allait pas. Ils ne cessaient de se dire qu'ils devaient faire quelque chose, sans réellement savoir quoi. Puis ils ont eu vent de la grande rencontre sur Erakiem et ils ont décidé de venir observer ce qu'il se passait. Ils

n'auraient peut-être rien fait si les Éternels n'avaient pas entrepris de tout détruire, mais c'est ce qui est arrivé. Ça sentait le roussi pour Hirendia. La rancœur de Daerec envers Avina et Tysan était trop forte, l'envie pour ces derniers de devenir les dieux d'une nouvelle ère aussi. Ils allaient tout droit vers la mort, en emportant leur peuple avec eux, et ça, les dioscures ne pouvaient pas l'accepter. C'est donc ainsi que le duo talentueux qu'ils avaient créé à leurs heures perdues décida de les enfermer tous les trois dans leurs Atsendis, puis ils les séquestrèrent au fin fond de la cité d'Erakiem.

Je repris mon souffle suspendu jusque-là. Les dioscures avaient sauvé Hirendia des Éternels, ils étaient loin d'être les monstres que tout le monde croyait.

— Que s'est-il passé après cela ? demandai-je, avide de connaître la suite.

— Les dioscures de l'époque se sont faits discrets, mais ils ont continué de surveiller Erakiem, jour après jour, s'assurant que les Éternels restent à leur place. Quelques années après, d'autres dioscures naquirent. Était-ce Hirendia elle-même qui les avait créés ? Personne ne le sait. Les premiers firent en sorte de tout apprendre à leurs prédécesseurs et, génération après génération, les dioscures s'occupèrent de la cité d'Erakiem.

— Jusqu'au jour où les Gardiens les ont interdits, déclarai-je.

Il hocha la tête.

— Pourquoi ? m'offusquai-je.

— Car les Éternels avaient besoin que les dioscures s'éloignent pour tenter de reprendre leur place. Il leur a suffi d'insinuer le doute, de mentir et manipuler.

— Comment ?

— Par l'esprit, dit-il en montrant ses tempes.

Je secouai la tête, tout ça n'avait aucun sens. Pourquoi mon père m'avait-il dit de me fier aux Atsendis si ceux-là étaient en fait les anciens Éternels qui voulaient revenir instaurer le chaos ? Et pourquoi diable Avina serait-elle venue à plusieurs reprises dans mes rêves sans m'en parler ? Elle m'avait protégée de l'Alfernis, m'avait annoncé que j'allais trahir mes amis, mais en aucun cas elle ne m'avait demandé quoi que ce soit ou mise en danger.

— Vous avez dit avoir besoin de moi.

— Daerec a besoin d'omniscience pour pouvoir sortir de son Atsendi. Et tu es la seule qui en possède assez.

Natiria me regarda, j'avais l'impression qu'elle me voyait comme une côte de bœuf saignante.

— Il en est hors de question, me contentai-je de dire.

L'idée même qu'ils aient pensé que j'allais faire ça était affligeante. Je préférerais encore sauter dans le vide.

— Tu changeras d'avis d'ici cinq minutes, suis-moi.

Il ouvrit la porte et disparut dans le couloir, Natiria passa derrière moi et me poussa violemment de son museau pour que j'accélère le mouvement. Tremblante, j'avais tout en espérant qu'elle ne m'attaque pas pendant que j'avais le dos tourné.

L'homme au masque descendit des marches étroites qui menaient quinze mètres plus bas ; elles ne possédaient aucune rambarde ou barrière. Autant dire que si je glissais, je ne reverrais jamais le soleil se lever. Au-dessus de nous, il n'y avait aucun plafond, des Alferniss volaient jusqu'au sol avant de remonter en tournoyant. Ils étaient ici chez eux.

Je descendis les nombreuses marches sur mes jambes tremblantes tout en priant un dieu, mais certainement pas les Éternels, de me laisser survivre à tout cela. Était-il possible que je sorte de cette histoire indemne ? J'avais très peu d'espoir.

Un grognement de douleur venant de tout en bas me fit m'arrêter tout à coup, mais Natiria impatiente me poussa en avant. Mon cerveau faisait déjà le bilan de ma vie quand je me rattrapai de mes mains, mes ongles essayant de se planter dans la pierre, en vain. L'une de mes jambes pendouillait dans le vide, l'autre tentait tant bien que mal de demeurer là où elle était, à moitié de travers sous le reste de mon corps. Je n'avais jamais été aussi souple.

L'homme au masque s'approcha de moi et me tendit la main. Mes neurones eurent l'audace de réfléchir avant de la prendre et avec un soupir, il me tira par le bras sans me demander mon avis.

— Ce n'est pas le moment de faire des galipettes, me prévint-il en m'aidant à me remettre debout. Nous avons d'autres choses à faire.

Une larme roula sur ma joue et j'étais bien incapable de savoir si c'était à cause de la frayeur que je venais d'avoir, ou à cause de la peur que j'éprouvais à descendre. Qu'est-ce qui m'attendait en bas ? Qu'allais-je apprendre encore qui pourrait retourner mes idées reçues en une fraction de seconde ? Je n'avais même pas eu le temps d'intégrer tout ce que l'homme au masque m'avait dit. J'étais faite d'omniscience, qu'est-ce que tout cela impliquait ?

— Bouge ! entendis-je l'homme au masque crier.

Je descendis, le corps tremblant. Même une fois arrivée en bas, la peur de tomber ne me lâcha pas.

Nous passâmes devant des cellules, certaines étaient vides, mais j'aperçus deux autres Atsendis dans celles du fond. L'un était assis sagement, regardant ce qui se déroulait autour de lui, le deuxième était couché au sol et semblait mal en point. Leur présence me surprit beaucoup, mais moins que celle de mon père, allongé à leurs côtés.

Je fis un pas en avant pour rejoindre le corps meurtri qui m'était familier. Il était inconscient, peut-être même était-il mort, je ne

pouvais le savoir. Il avait des hématomes sur chaque partie de peau qui m'était visible et des lacérations au niveau des bras. Il avait maigri et semblait si faible que je crus un instant que j'allais hurler et frapper tout ce qui était autour de moi. Un seul regard de Natiria me remit à ma place.

— Voilà la raison pour laquelle tu vas nous aider, déclara l'homme au masque. Si tu ne le fais pas, ton père mourra.

Il aurait pu me planter une épée dans la poitrine que tout cela n'aurait pas été pire. Jouer sur l'amour que je portais à mon père, la seule personne avec qui j'avais passé les trois quarts de ma vie, celui qui me connaissait par cœur et qui s'était occupé de moi du mieux qu'il l'avait pu, était la pire chose qu'on aurait pu me faire.

Je savais que s'il avait été conscient, il m'aurait dit de désobéir, que sa vie ne valait pas celles de tous les autres, qui seraient certainement mises en péril après ce qu'on allait me demander de faire. Tout le monde me dirait ça, car c'était la vérité, et pourtant j'étais bien incapable de prendre cette décision.

— Nous sommes d'accord ?

L'homme au masque attendait ma réponse et, clairement, je n'allais pas lui faire le plaisir d'ouvrir la bouche. Je hochai la tête tout en me promettant qu'un jour, je le retrouverais et je lui ferais payer tout ce qu'il était en train de nous faire subir.

Il sourit, sans imaginer ce qui se déroulait dans mon esprit, ou alors il s'en foutait royalement. Son but était sur le point d'être atteint, il avait réussi à me mener jusqu'ici et à me faire flancher. Il n'avait plus qu'à récolter les lauriers.

La rage s'insinua en moi, mais je ne pouvais rien en faire.

Natiria avança, seulement une poignée de centimètres nous séparait, j'avisai ses yeux qui brillaient d'une lueur folle, et je pris sur moi pour ne pas reculer d'un pas. Je ne voulais pas leur montrer ma peur.

— Fais-le, ordonna l'homme au masque.

— Faire quoi ? Je n'ai pas mainmise sur mon pouvoir.

La colère prit place sur son visage. Il était à bout de patience.

— Trouve un moyen.

Il partit et alla chercher le corps de mon père. Il le tira par la jambe tout le long du chemin pour venir jusqu'à moi. Je l'entendis gémir.

— Ou je finis ce que j'ai commencé, conclut-il.

De près, je voyais encore mieux la gravité de ses blessures. Je sentis les larmes couler sans que je puisse y faire quoi que ce soit. Cette fois, c'était certain, je tuerais l'homme qui lui avait fait ça.

Je me retournai vers Natiria. Je ne savais toujours pas quoi faire, mais la rage immense qui voyageait à l'intérieur de moi prit le dessus sur la panique. Je ferais ce qu'il faudrait pour sauver mon père. Ensuite, je trouverais un moyen de nous sortir d'ici, et après cela je

chercherais une solution pour résoudre tous les problèmes que j'avais créés. Faite d'omniscience ou non, dioscure ou pas, seule ou accompagnée, je me promettais de mettre tout en œuvre pour arrêter les soldats d'Erakiem et pour venger tous les gens qu'ils avaient d'ores et déjà blessés.

Toute ma concentration se focalisa sur Natiria. Je tentais de ressentir les mêmes choses que lorsque j'étais avec Réhann. Je cherchai ce pouvoir si particulier au fin fond de moi, celui que Réhann n'arrivait pas à comprendre, celui qui faisait que je n'avais pas besoin de nexen. Je fouillais sans relâche puis le trouvai. Là, sous la surface de mes interrogations et de mes doutes, cachée par un déni dont je n'avais pas conscience, l'omniscience attendait que je l'utilise. Une partie de moi avait peur, peur que ce pouvoir soit mauvais, peur qu'il fasse de moi un monstre, mais un regard à mon père me rappela que c'était un problème auquel je devrais penser plus tard. D'abord, je devais trahir ma famille, mes amis et ce monde, en faisant revenir un des Éternels qui souhaitait leur mort et qui avait lancé à leurs trousses les Alfernîs qu'il avait lui-même créés. Je me remémorai ce que m'avait déclaré Avina dans mon rêve, elle m'avait annoncé que je trahirais tout le monde. On était en plein dedans. Mais elle avait aussi dit que je ne devais pas m'en vouloir pour mes actions, que c'était ainsi que les choses devaient se passer. Peut-être que mon père avait raison, peut-être que je devais faire confiance aux Atsendis, du moins à certains d'entre eux.

L'omniscience apparut devant mes yeux comme elle l'avait fait dans le désert de Réa. Je n'avais pas besoin de Réhann pour la voir, qu'en était-il de sa manipulation ?

J'observais les racines rouges qui recouvraient le sol et qui se dirigeaient vers Natiria. D'autres flottaient dans les airs pour atteindre les Alfernîs qui volaient au-dessus de nos têtes. Je fermai les yeux un instant, inspirant profondément. Quand je les rouvris, j'étais prête. Mon regard se braqua sur l'Atsendi de Daerec et à l'intérieur d'elle, je cherchai l'Éternel. Il était là, quelque part, enfermé dans le corps de l'animal et même si je n'en avais aucune envie, je devais le libérer.

L'homme au masque ne disait plus rien, les Atsendis d'Avina et Tysan ne firent pas un bruit, tout le monde attendait en silence que je fasse ce que j'avais à faire. J'entendis un nouveau gémissement qui venait de mon père et fronçai les sourcils. Natiria grogna.

Les poings serrés, je l'observais, cherchant à comprendre ce que je devais faire pour tirer l'Éternel de là et dans une tentative désespérée, j'essayai d'aspirer l'omniscience à l'extérieur d'elle comme nous le faisons, Réhann et moi, avec la quintessence. Natiria hurla et tomba à terre, l'homme au masque recula d'un pas, méfiant, alors que mon père commençait à ouvrir les yeux. Il ne fallut pas longtemps pour

voir l'épouvante y apparaître.

— Non, murmura-t-il.

Une larme roula sur ma joue, alors que j'avisais une forme se créer à côté de l'Atsendi. Tout doucement, elle s'élargissait, s'épaississait, et c'est avec une peur immense que je me demandai ce qui allait en sortir. L'homme au masque s'approcha de cette énergie qu'il ne pouvait sans doute pas voir, de cette omniscience pure qui était en train de prendre contenance et j'en profitai pour me rapprocher de mon père. Lentement, je m'abaissai à son niveau et posai ma main sur son bras, tentant de trouver un endroit qui n'était pas blessé.

— Papa.

Il tourna son visage vers moi, son regard hanté par des choses que je n'osais imaginer.

— Isiara.

Même s'il avait dit mon prénom, il lui fallut plusieurs secondes supplémentaires pour comprendre que je me trouvais réellement là à ses côtés. Que je n'étais pas un mirage ou une apparition.

— Nous devons partir, lui soufflai-je à l'oreille.

Il hocha la tête. Du moins, il essaya, mais la douleur sembla l'arrêter dans son mouvement. Rapidement, je jetai un œil à Natiria, elle était toujours au sol ; à côté d'elle, la forme ressemblait de plus en plus à une silhouette. L'homme au masque restait debout, sans rien dire, attendant sûrement de voir si quelque chose allait se passer avant de nous tuer.

Sans perdre de temps, je me concentrai à nouveau sur l'omniscience, mais cette fois ma cible avait changé. Je levai la tête vers les Alfernīs et en choisis un parmi tant d'autres. Je me focalisai sur son pouvoir et, tentant le tout pour le tout, je l'appelai à moi. L'Alfernīs n'attendit même pas une seconde pour m'obéir, il fonça en piqué droit sur nous. Je lui ordonnai de ralentir et de se faire discret. Il s'exécuta, comme s'il avait entendu mon souhait. Il atterrit juste derrière nous, à pas de loup. Les yeux de mon père s'agrandirent, mais je le rassurai d'un hochement de tête. Celui-ci ne nous ferait aucun mal.

Je pensai ses griffes acérées et ses ailes tranchantes, me demandant comment j'allais bien pouvoir y hisser mon père, puis je sentis quelque chose tirer sur le lien que je venais de créer avec l'Alfernīs. Fronçant les sourcils, je cherchai ce que cela pouvait être et quelque chose m'arriva alors en tête. Ce n'était pas une pensée à proprement parler, mais un ressenti ; l'Alfernīs essayait de me faire comprendre qu'il s'en chargeait. Est-ce que je pouvais lui faire confiance ? Rien n'était moins sûr. Et pourtant, quand il s'approcha tout doucement de mon père, je ne fis rien pour l'en empêcher. Mon instinct me disait que l'Alfernīs n'était plus du côté de nos ennemis. L'avait-il même déjà été ? Est-ce que, comme moi, il avait été forcé d'être ici et de commettre ces actes

immondes ?

Mon père était tendu, mais bien trop faible pour faire le moindre mouvement de défense. Ou alors sa confiance en moi était toujours complète. L'Alfernis entoura son flanc de sa longue queue et lentement le posa sur son dos, il s'approcha ensuite de moi, attendant de connaître ma décision finale.

Natiria gémit de douleur, l'homme au masque écarquilla les yeux alors que la forme que j'étais la seule à pouvoir voir jusque-là se transforma en la silhouette d'un quarantenaire bien conservé. Ce n'était qu'une question de secondes avant qu'il puisse interagir avec ce monde, et je ne comptais pas être là pour y assister.

— Maintenant.

L'Alfernis m'attrapa et me posa derrière mon père que je serrai à la taille. L'homme au masque braqua ses yeux sur moi et hurla aux autres Alfernis de nous arrêter. Mais ma monture possédait quelque chose que les autres n'avaient pas : moi.

Je poussai toute l'omniscience qu'il m'était possible de partager et l'insufflai dans l'Alfernis, avec pour seul ordre de nous sortir de là. Je m'accrochai à son encolure de métal tout en espérant ne pas tomber et être assez forte pour retenir le corps trop faible de mon père. Je faisais ce que je pouvais pour rester concentrée, mais je sentais que nous tournions, tombions, puis remontions, avant de tourner une nouvelle fois. La nausée n'était pas loin. Nous allions tellement vite qu'il m'était presque impossible de comprendre ce qu'il nous arrivait vraiment. Puis, à un moment donné, je vis l'immensité du ciel. J'entendis hurler au loin et me permis de regarder autour de nous. Nous étions sortis du bâtiment et volions à vive allure au-dessus de la forêt. Derrière nous, plusieurs Alfernis nous pourchassaient, mais je voyais qu'ils étaient moins rapides que nous.

— Sème-les. Ensuite, amène-nous dans le désert de Réa. Essaie de te faire discret, nous ne cherchons pas à nous faire repérer.

Je sentis son acquiescement à l'intérieur de moi, comme si l'Alfernis m'était dorénavant fidèle ; nous étions liés d'une manière que je ne comprenais pas encore.

Devant moi, mon père s'était évanoui, les yeux embués. Je regardai ses blessures, certaines étaient en train de s'infecter.

— Je m'excuse, Papa.

Je m'excuse d'avoir trahi tout le monde pour te sauver et de ne pas être celle que tu aurais voulue. Et par-dessus tout, je suis désolée que tu aies dû subir tout cela à cause de moi.

J'inspirai une bouffée d'air tout en laissant mes émotions m'envahir. Je me sentais coupable, honteuse, mauvaise, j'avais l'impression d'être un monstre. Les gens avaient raison d'avoir peur des dioscures, après tout c'était l'une d'elles qui venait de replonger ce monde dans le

chaos.

L'Alfernis tenta de m'apaiser à travers notre lien. J'essuyai mes joues et soupirai. Malgré tout, je n'étais pas tout à fait seule.

Chapitre 26

Le temps pour atteindre le désert de Réa ne m'avait paru ni long ni rapide. Plongée dans mes pensées, j'avais pendant tout ce temps vécu dans un monde imaginaire où tout cela ne s'était jamais passé. Mais, une fois arrivée à proximité du camp des Nomades, la vérité reprit le dessus, et je sentis mes épaules s'affaïsser sous le poids de ce que j'avais fait.

Les Nomades n'avaient pas de cloches, nul doute que sinon ils les auraient fait sonner. S'ils nous avaient vus venir de loin, rien ne le montrait. Ils ne semblaient pas prêts à se battre, n'étaient même pas armés. Non, ils attendaient.

L'Alfernis posa ses pattes au sol et s'allongea directement, sans doute dans une tentative de se faire tout petit. Pour une bête de métal de deux mètres de haut, cela ne suffisait pas.

Je glissai de son dos, sautant dans le sable, Torah me rejoignit.

— Tu es revenue.

Ça ne ressemblait pas à un reproche et pourtant, à sa place, je me serais mise dehors.

— Où est Réhann ?

Eden s'approcha, son regard ne pouvait s'empêcher de détailler l'Alfernis sous toutes ses coutures. Qui aurait pu lui en vouloir ?

— Les Gardiens l'ont emmené sur Ravn'Dir.

Mon sang ne fit qu'un tour. J'étais prête à repartir tout de suite, mais Torah me retint par le bras.

— Il ne risque rien, me dit-il. Les Gardiens ne peuvent pas mettre fin à la vie d'un Indiir, c'est écrit dans le Livre Sacré.

Le Livre Sacré, encore lui. J'avais bien envie d'y jeter un œil juste pour savoir ce qu'Avina et Tysan avaient décidé d'y inscrire.

— Pourquoi l'avoir enfermé alors ?

— C'est toi qu'ils veulent, m'apprit Eden. Ils pensent que c'est un bon moyen pour te mettre la pression.

— Pourquoi moi ?

Étaient-ils au courant que j'étais faite d'omniscience ? Connaissaient-ils mon lien avec Daerec ?

— Car tu n'es pas une Indiir, répondit simplement Eden. Aucune loi n'empêchera ton sacrifice.

Je soupirai.

— Qui est-ce ? finit par demander Torah, en montrant mon père du bout de sa canne.

— Mon père. Est-ce que vous pouvez le soigner ?

Je n'étais pas certaine que la protection que j'avais en ce lieu valait aussi pour mon père, mais c'était le seul endroit où je me sentais en sécurité. Ce qui était bizarre, car il n'y avait ici aucune mesure de défense, du moins à ce que j'en savais.

Torah fit signe à un homme et à une femme, et ils approchèrent de mon père. Avant même qu'ils essaient de le faire descendre, l'Alfernis utilisa à nouveau sa queue pour le déposer au sol. Tout le monde avait reculé.

— Vous ne risquez rien, leur dis-je. Il est avec moi.

Je ne m'en étais pas vraiment rendu compte avant que les mots sortent de ma bouche et pourtant, maintenant, cela me paraissait évident. L'Alfernis et moi n'allions plus nous quitter.

— A-t-il un nom ? demanda Torah.

Encore une fois, celui-ci ne semblait pas étonné de tout ce qui était en train d'advenir. Jusqu'où allait la connaissance des Nomades ? Savaient-ils ce que j'avais fait ? Qui étais-je réellement ?

— Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir.

Mais je sentais que l'Alfernis souhaitait que je lui trouve un nom. Il en voulait un pour être spécial. Je lui promis de le faire, mais pas maintenant, sinon il risquait de s'appeler Enfer ou Damnation, et ça ne mettrait pas les gens en confiance.

— Je suis différente, dis-je à Torah. Vous le saviez ?

Il hocha la tête.

— Nous le savions tous.

J'observai tour à tour les Nomades ; leurs regards sur moi n'avaient pas changé.

— Et vous n'avez pas peur ? tentai-je de comprendre.

— Devrions-nous ? demanda Torah.

— Je n'ai malheureusement pas la réponse à cette question.

J'étais totalement perdue, incapable de savoir où était ma place ni même si j'en avais une quelque part. Mon arrivée sur Hirendia était-elle une si bonne chose, finalement ?

— Tu es différente de nous, cela ne veut pas dire que tu es une mauvaise personne, déclara Eden en me regardant. Nous avons tous dans nos esprits des souvenirs des anciens dioscures, et la plupart d'entre eux étaient fiables.

La plupart, autant dire que certains ne l'étaient pas.

— Personne n'est au courant à part vous ? demandai-je.

— Pas encore, finit par me lancer Torah.

— Comment tout cela a-t-il pu demeurer secret si longtemps ?

C'était toute l'histoire d'Hirendia qui était un mensonge. Comment était-ce possible ? Qui avait caché la vérité pour la remplacer par une autre ?

— Nous le découvrirons, me promit Torah.

Je le regardai, il semblait sincère.

— Pourquoi vouloir m'aider ?

— Nous avons toujours été proches des dioscures, répondit-il en souriant.

Eden me lança un clin d'œil. Encore une fois, je sentis que quelque chose m'échappait.

— Vous allez peut-être changer d'opinion quand vous apprendrez ce que j'ai fait.

Des larmes roulèrent sur mes joues ; les traîtresses avaient pris le contrôle de mon corps et ne me demandaient plus mon avis avant de couler. J'étais stupide de me mettre dans un état pareil alors que je ne pouvais en vouloir qu'à moi-même.

— Allons discuter, me proposa Torah.

Ce fut à nouveau devant sa tente qu'il m'invita à prendre un verre d'eau et à lui raconter toute l'histoire. À la différence que, cette fois-ci, le reste du camp était installé autour de nous, l'oreille attentive à tout ce que j'avais à dire. Le cœur blessé, je lui expliquais mot à mot la situation dans laquelle l'homme au masque m'avait mise. Je leur délivrais toutes mes pensées et émotions, essayant en un sens de me disculper pour ce que j'avais fait, même si je savais que c'était impossible.

— La situation va empirer, déclarai-je. Daerec ne va certainement pas rester tranquillement sur Erakiem sans faire de grabuge.

Torah hocha la tête.

— Ça serait étonnant, en effet.

Je baissai les yeux, une tentative comme une autre de cacher la honte que j'éprouvais. Une main se posa sur mon dos.

— Ça ne sert à rien d'essayer de me remonter le moral, lançai-je en reniflant.

— Isiara, peux-tu dire à ton ami de lâcher son épée ?

D'un mouvement brusque, je relevai le visage et avisai Varyn juste derrière nous. Une de ses mains serrait l'arme qui patientait devant la carotide de Torah, l'autre était posée sur mon dos.

— Est-ce que tu vas bien ?

Son regard était plongé dans le mien, et pourtant je savais qu'il n'aurait aucun problème à trancher la gorge du Nomade qu'il tenait en joue.

— Non. Cependant, tuer Torah ne changera rien à cela. Au contraire.

Varyn baissa son arme, ayant totalement confiance en mon jugement. Ses yeux ne quittaient pas mon visage.

— Si vous essayez de me faire partir, vous souffrirez, dit-il aux Nomades.

Torah soupira, les autres ne dirent aucun mot.

— Un jour, vous comprendrez que nous ne sommes pas comme vous le pensez.

Il se leva et le reste du camp suivit. Le corps de Varyn se tendit. Il était prêt à combattre tous ceux qui étaient ici s'il le fallait.

— Nous allons vous laisser. Isiara, nous nous retrouverons plus tard.

Je fronçai les sourcils, tout en avisant Torah.

— Vous acceptez que je reste ?

— Notre marché tient toujours, m'apprit-il. Ta protection contre la nôtre.

Malgré tout ce que je leur avais raconté, ils choisissaient de me faire confiance. Je leur en étais infiniment reconnaissante, mais j'avais l'impression que ce n'était pas une décision innocente. Les Nomades me cachaient encore quelque chose ; cependant, je n'arrivais pas à savoir quoi.

Le camp se dissipa et nous nous retrouvâmes en tête à tête. Je sentais toujours la présence de Varyn derrière moi, mais je n'osais pas lui faire face.

— J'ai tout entendu, me lança-t-il tout à coup.

— Quoi donc ? demandai-je d'une petite voix.

— Ce que tu as raconté aux Nomades. Ce qu'il s'est passé sur Erakiem.

Mon souffle s'arrêta pendant quelques secondes.

— Tu as fait ce que tu pensais juste, finit-il par dire.

— Ce n'est pas pour autant que c'était la bonne chose à faire

Il contourna ma chaise puis vint s'accroupir devant moi. La seule vue de son visage arrivait à réchauffer un tant soit peu mon cœur et à rendre ma souffrance moins grande.

— Il faut toujours faire ce que l'on pense être juste.

Je sentis mes yeux s'embuer.

— Ça craint, dis-je simplement.

Je n'avais pas besoin de m'étaler dans des tirades sans fin avec Varyn. Je me laissais le droit d'être moi-même. Après tout, il était venu me chercher et, à force, il commençait à me connaître.

Il hocha la tête.

— Et si l'on emmenait tout le monde sur la Sphère ? demandai-je avec un léger espoir. Plus personne n'aurait de pouvoir, mais au moins ils seraient sains et saufs.

— C'est trop risqué. Nous mettrions la vie de toute la Sphère en danger s'il décidait de s'attaquer à nous là-bas.

— Il n'aurait pas de pouvoir, contrai-je. Il suffirait de lui tirer dessus.

— C'est un Éternel, nous ne savons rien sur eux. Peut-être serait-il invincible, et même si ce n'était pas le cas, il pourrait trouver un

moyen de renverser la situation.

— Alors que fait-on ?

— On utilise chaque minute qu'il nous reste à nous battre, répondit-il d'une voix pleine d'assurance. Je ne compte pas mourir sans lui donner du fil à retordre.

Je le regardai dans les yeux, il était hors de question qu'il meure. Je ne pouvais même pas penser à cette idée.

— Comment as-tu su ce qu'il se passait ?

— Luidg est rentré m'en avertir. Il se doutait bien que les choses allaient mal tourner. Le fait que les Gardiens aient emprisonné un Indiiir n'allait pas rester inaperçu. Puis il était inquiet pour toi, et une fois qu'il m'eut tout raconté, moi aussi. Je suis venu ici pour avoir des informations.

— Et Siktis ?

— Tyra s'en occupe pour le moment.

Même si je n'aimais pas Tyra, j'étais heureuse que Varyn puisse être avec moi et non là-bas. J'avais besoin de lui à mes côtés. Les prochains jours allaient être compliqués et j'étais bien incapable de savoir par où nous allions devoir commencer.

— Comment va ma mère ?

C'était rare que je l'appelle ainsi, mais l'idée s'était enfin intégrée dans mon esprit. Avec ce temps passé loin de Siktis, les regrets de ne pas avoir cherché à la connaître plus que ça m'avaient envahie.

— Elle ira mieux quand elle saura que tu es en sécurité. Je ne doute pas qu'elle fasse bientôt son apparition ici.

Je me demandais quelle serait sa réaction quand elle verrait mon père, surtout dans l'état où il était. Ibéa, la femme rousse qui nous avait menacés de nous tuer si jamais nous ne tenions pas notre promesse était la soignante des Nomades. Après lui avoir confié mon père, elle m'avait annoncé que tout cela n'était pas irréparable, mais dès que je posais les yeux sur lui, je n'arrivais pas à m'empêcher de pleurer.

— Isiara ?

La voix de Varyn me sortit de mes pensées, son regard était dirigé derrière moi. C'est le cœur battant que je me retournai. Mon Alfernis était en train d'essayer de s'approcher incognito. Autant dire que c'était peine perdue.

Un léger sourire apparut sur mon visage, c'était le premier depuis que les soldats d'Erakiem avaient mis la main sur moi.

— Tu peux venir.

L'Alfernis avança d'un pas joyeux. Jamais auparavant je n'avais vu Varyn aussi stupéfait.

— Je crois que tu t'es fait un ami, dit-il en l'observant sous toutes les coutures.

— Je crois aussi.

Je ne pouvais pas vraiment caresser l'Alfernis, j'avais trop peur de me blesser. Mais à travers notre lien, je lui envoyai une dose d'affection. Il leva la tête et fit un son situé entre le ronronnement et le grognement d'un chien enragé.

— Sont-ils tous comme ça ? me demanda Varyn.

Il se posait la même question que moi. Est-ce que les Alfernis étaient profondément méchants comme nous le pensions, et celui-ci serait alors l'exception qui confirmait la règle, ou bien étaient-ils tous sous l'influence de Daerec, et dans ce cas, Varyn aurait tué des bêtes de métal innocentes ?

— Je n'en sais rien.

Il haussa les épaules. Qu'importe la réponse, je n'étais pas certaine qu'il se mette à culpabiliser pour autant. Varyn avait toujours fait les choses en son âme et conscience, pour des raisons qui lui étaient propres. Jamais il ne regretterait l'une de ses décisions.

— Nous allons devoir trouver un moyen de faire sortir Réhann de Ravn'Dir, déclara-t-il tout en touchant du doigt le bout des griffes de mon Alfernis.

Je hochai la tête tout en pensant à mon dioscure. À cause de moi, il était enfermé loin des siens, incapable de faire quoi que ce soit pour aider quiconque. Je l'avais mis dans la pire des situations, je n'étais pas certaine qu'il me pardonnerait.

La nuit tomba et la fatigue m'entraîna dans les confins du sommeil. J'apparus dans la clairière et sentis ma poitrine se serrer. J'avais peur de voir l'homme au masque, ou l'incarnation de Daerec arriver à tout instant, mais c'est Réhann qui se trouvait à mes côtés.

— Je suis désolée.

Les mots étaient sortis tout seuls, je ne pensais pas avoir la chance de les lui dire avant longtemps, mais ce rêve qui n'en était pas vraiment un m'en donnait la possibilité.

— J'ai fait quelque chose d'horrible, ajoutai-je. Tu vas me détester.

Comme je me détestais depuis que cela était arrivé.

Mais Réhann ne me laissa pas m'expliquer et fonça droit sur moi avant de me prendre dans ses bras. Il me serra tellement fort qu'un instant je m'arrêtai de respirer.

— J'ai bien cru que tu étais morte, souffla-t-il.

N'aurait-ce pas été préférable, finalement ?

Il se recula et fronça les sourcils.

— Je sens ta détresse, que s'est-il passé ?

J'ouvris la bouche, mais les mots ne sortaient pas. Réhann et moi étions liés d'une manière tellement complexe que j'avais encore du mal à comprendre ce que cela impliquait, mais je savais une chose, je

ne souhaitais pas le décevoir, je ne voulais pas qu'il me déteste et pourtant j'étais incapable de lui mentir. Nous avons bien trop souffert de cela jusqu'ici.

— Daerec est revenu. C'est moi qui l'ai libéré.

Le choc et l'effroi se peignirent sur son visage. Je me décomposais.

— Ils détenaient mon père. Je n'ai pas pu...

Je n'arrivai même pas à terminer ma phrase, une boule s'était formée dans ma gorge et empêchait tout autre son d'en sortir.

Réhann posa ses mains sur mes joues et me força à lever les yeux vers lui.

— Tu ne pouvais pas le sacrifier, comprit-il.

— Toi, tu l'aurais fait.

— Nous sommes différents.

Il ne savait pas à quel point.

— Je ne t'en veux pas, finit-il par dire.

Il se détourna pourtant de moi, me prouvant le contraire. J'observai son dos, impuissante.

— Je suis désolée, répétais-je.

Réhann pensait que je pouvais l'aider à sauver ce monde, mais j'étais celle qui venait de le promettre à un avenir bien plus sombre. Il ne me pardonnerait jamais.

— Tu avais raison, lança-t-il soudainement. Ce n'était pas logique. Tu l'as dit toi-même, les soldats d'Erakiem n'ont pas tenté de te tuer sur la Sphère alors qu'ils auraient pu. Ils se sont amusés quand nous avons activé notre lien de dioscures, et ils ont fini par avoir ce qu'ils voulaient. Nous n'avons pas assez réfléchi.

Je fronçai les sourcils.

— Ne te mets pas cette responsabilité sur les épaules, Réhann. Tout ce qui arrive est entièrement ma faute.

Il me fit face à nouveau.

— Je ne suis pas d'accord. Nous t'avons plongée dans ce monde sans t'en donner les clés. Tu as sauvé ton père, cela est seulement une preuve de plus en faveur de ton humanité. Comment pourrait-on t'en vouloir pour ça ?

— Mais beaucoup de personnes vont mourir par ma faute, décrétais-je.

— Tu n'en sais rien. Pour le moment, il ne s'est rien passé.

Je n'arrivais pas à croire qu'il prenne ma défense.

— Arrête de me protéger ! hurlai-je.

— Ce n'est pas ce que je fais. Je te montre juste la vérité en face. Regrettes-tu ton acte, Isiara ? Si les choses recommençaient, ferais-tu le même choix ?

Mon père ou le monde entier ? Mon père gagnait. Pourquoi ? Car sur le moment sa vie était en danger immédiat, alors que le reste

d'Hirendia avait encore une chance de s'en sortir et je savais comment.

— Nous sommes les seuls à pouvoir enfermer à nouveau Daerec.

Réhann plongea ses yeux dans les miens. Je venais de lui redonner un espoir. Ce même espoir qu'il avait mis en moi depuis le début, mais cette fois, j'étais bien décidée à ne pas le décevoir.

— Explique-moi tout.

tu as envie de retrouver isiara ?

Le tome 2 sort en fevrier et il est disponible en précommande ici !

Et si jamais tu veux en apprendre un peu plus sur l'univers d'Hirendia ainsi que sur ses personnages, tu peux t'inscrire à ma newsletter [par là](#) !

N'hésite pas à laisser un commentaire sur amazon pour donner ton avis sur ce roman !

REMERCIEMENTS

Voici le moment tant attendu, mais aussi tant redouté. Si j'écris ces lignes en ce moment, c'est que j'ai enfin clôturé ce premier tome d'Hirendia et cela ne serait clairement jamais arrivé sans l'aide de personnes merveilleuses.

Pour commencer, j'aimerais remercier Jupiter Phaeton, qui m'a permis de me rendre compte que faire ce métier n'était peut-être pas si impossible que ça à partir du moment où l'on s'en donne les moyens. Depuis ma rencontre avec elle, j'ai fait du chemin et, je l'espère aussi, beaucoup de progrès même s'il m'en reste toujours à faire. Je tiens à remercier par la même occasion le comité de lecture Panda Jones qui a gentiment pris du temps pour me donner son avis sur ce roman à mes débuts ainsi que Caroline, son amie, qui a fait de même et qui m'a permis de corriger des incohérences avant qu'il ne soit trop tard. C'est aussi grâce à Jupi que j'ai pu rentrer en contact avec Emilie Chevallier qui a corrigé ce texte pour le rendre beau comme il est aujourd'hui. Elle m'a aussi donné de son temps pour me prodiguer des conseils et je la remercie énormément pour tout !

À mes bêta-lectrices, Valérie, Angie, Manon et Valérie (oui, il y en a deux !), merci de lire en avant première les aventures d'Isiara et de me donner votre avis. J'ai de la chance d'être tombée sur vous et je suis ravie de vous avoir avec moi dans cette aventure !

Je ne peux pas continuer ces remerciements sans un mot pour mes parents qui me supportent depuis tant d'années dans tous les sens du terme ! J'ai enfin réussi à avancer là où je le voulais. Comme quoi, il n'est jamais trop tard.

Il est évident que ce roman et d'autres à venir ne seraient pas ce qu'ils sont sans le soutien et l'avis fantastique de ma Julie, ma super copine. Elle a gentiment accepté de rentrer dans mon monde et je suis très heureuse de pouvoir partager cette aventure avec elle. Elle est là pour répondre à mes questions, me remotiver, me pousser à faire mieux ou bien m'aider à réfléchir sur un problème et elle est aussi toujours parée à m'accompagner pour parler de films de Noël, faire un bon jeu de société ou bien manger une tartiflette et ça, c'est une vraie amie. C'est la meilleure tout simplement !

J'ai gardé le meilleur pour la fin, et quelle fin ! À mon compagnon de vie, au père de mes enfants, à mon meilleur ami, ce livre n'existerait pas sans toi. Toujours prêt à m'écouter quand je pense à voix haute, tu prends des moments pour te poser avec moi et tu m'encourages dans tout ce que je fais, tout le temps. Nombre de tes idées sont dans ces pages et ce projet n'est pas seulement le mien,

mais le nôtre. J'ai de la chance de t'avoir dans ma vie. Ce n'est pas un secret : je t'aime.

Et pour vraiment finir cette fois, car il faut une fin à tout, merci à toi, lecteur, de m'avoir donné une chance. Merci d'avoir investi dans ce roman et d'avoir suivi l'aventure d'Isiara. J'espère que tu t'es plu sur Hirendia et que tu es prêt à remettre ça bientôt !

Un mot sur l'autrice

Maman de deux magnifiques petites filles, je partage mon temps à écrire, tout en les regardant grandir.

J'habite non loin des Pyrénées que je peux contempler de mon balcon. J'adore Noël et boire du thé dans des mugs originaux !

Si tu veux me suivre ou me contacter, tu peux me retrouver sur :

Instagram : [mjk.autrice](#)

Mon site : [mjkautrice.fr](#)

Email :

Ou bien sur ma page facebook : mjk autrice

A bientôt !